Globethics Repository



Au-delà des "Groupes Armés"

This page was generated automatically upon download from the Globethics Repository. More information on Globethics see https://www.globethics.net. Data and content policy of Globethics Repository see https://repository.globethics.net/pages/policy.

Item Type	Book
Authors	Life & Peace Institute
Publisher	Life & Peace Institute
Rights	With permission of the license/copyright holder
Download date	2026-11-15 17:07:56
Link to Item	http://hdl.handle.net/20.500.12424/184818

Au-delà des

« GROUPES ARMÉS »

Conflits locaux et connexions sous-regionales
L'exemple de Fizi et Uvira (Sud-Kivu, RDC)

Analyse realisee par ADEPAE, Arche d'Alliance et RIO
en partenariat avec le Life & Peace Institute

Au-delà des « groupes armés »

Conflits locaux et connexions sous-regionales
L'exemple de Fizi et Uvira (Sud-Kivu, RDC)

Analyse realisee par ADEPAE, Arche d'Alliance et RIO en partenariat avec le Life & Peace Institute

Série des Grands lacs



Au-delà des « groupes armés ».
Conflits locaux et connexions sous-regionales
Série des Grands lacs
© Life & Peace Institute 2011
Logo des Grands Lacs : Olivier Morvan
Layout : Immix
Imprimé par Lenanders Grafiska, 48874, Kalmar, Suède
ISBN 91-87748-96-7

Life & Peace Institute

Life & Peace Institute (LPI) est un institut œcuménique de recherche et d'action en transformation de conflits créé en 1983 par le Conseil des Eglises de Suède. Présent en RDC depuis 2002 et ayant son siège à Bukavu (Sud-Kivu), la mission de LPI est de renforcer les capacités des organisations locales pour qu'elles deviennent des centres professionnels de transformation de conflits dans l'est de la RDC. Le programme de LPI en RDC compte actuellement trois partenaires dans les Nord et Sud-Kivu.

Contact : Pieter Vanholder, Directeur National LPI en RD Congo, pieter.vanholder@life-peace.org

Life & Peace Institute
Eddagatan 12
SE-753 16 Uppsala, Sweden
Phone: +46 (0)18 66 01 32/39
Fax : +46 (0)18 69 30 59
E-mail: info@life-peace.org
www.life-peace org

Table des matières

Foreword 7

Présentation des organisations 9

Acronymes 10

Glossaire 11

Introduction 13
1. Démarche méthodologique 16
2. Brèves monographies de Fizi et Uvira 22

1ère partie : Les conflits dans le passé 27
1.1. Des fragilités inscrites dans le long terme 27
1.2. Les deux guerres congolaises : des communautés dans la tourmente 36
1.3. La seconde guerre du RCD 41

2ème partie : Transition fragile, après transition et dynamiques locales 52
2.1. La prise de Bukavu 53
2.2. Le massacre de Gatumba, les Banyamulenge au cœur des tensions 55
2.3. La traversée du « groupe des 47 » 58
2.4. La recomposition des groupes maï-maï locaux 62
2.5. L'après transition 63

3ème partie : Les conflits dans le présent 71
3.1. Enjeux fonciers et résistances locales 71
Encadré 5 : « Territoire de Minembwe » : le statu quo 74
3.2 Mosaïque ethnique et de « groupes armés » 81
3.3. Principaux facteurs de persistance des « groupes armés » 84
3.4. De « groupes armés » locaux aux partis politiques 92
3.5. Les GAC, les FDLR et « Kimia II » 94
3.6. Les autres communautés locales dans les conflits locaux 99

4ème partie : Conflits locaux et connexions sous-régionales 101
4.1. Conflits locaux et acteurs sous-régionaux 101
4.2. Difficile gestion des flux frontaliers 114
4.3. Perméabilité des frontières et problématique sécuritaire 119
4.4. Vers des solutions sous-régionales et locales 123
4.5 Obstacles et pistes de solutions aux conflits 129

Conclusion 135

Bibliographie 138
Ouvrages 138
Rapports et travaux de fin de cycle 138
Articles 139
Documents divers 139

Guide d'entretiens de terrain 141
Membres des GAC 141
Membres de la societé civile et autorités locales 143
Acteurs de la diaspora 145

Avant le DIC 147

DIC et après DIC 148

Addendum : La situation dans les territoires de Fizi et Uvira depuis début 2010 ... 149

Foreword

In the southern-most part of the South Kivu province in the eastern Democratic Republic of Congo (DRC), conflicts linked to questions of identity, access to land and political rights between local communities have existed for decades. In the context of regional and national war since the early 1990s, those conflicts increasingly found violent expressions. The formation of local armed groups, claiming to represent the plight of their community, has reinforced the deep-seated frictions in cohabitation.

In order to contribute to transforming local conflicts in the Kivu provinces, the Life & Peace Institute (LPI) supports local partner organisations in becoming centres for conflict transformation. One of the key approaches is the facilitation of constructive change processes through Participatory Action Research (PAR). In PAR, all actors concerned are engaged in a process of analysing the causes and consequences of conflict and its different interpretations as well as identifying constructive actions for the future. Thus, research is geared towards supporting actors in creating nonviolent transformative processes.

Au-delà des "groupes armés": Conflits locaux et connexions sous-regionales. L'exemple de Fizi et Uvira is the result of a PAR-process carried out by the three local organisations Réseau d'Innovation Organisationelle (RIO), Arche d'Alliance (ARAL) and Action pour le Développement et la Paix Endogènes (ADEPAE) with the financial and technical support of LPI. The first main research objective was to arrive at an in-depth understanding of the causes of conflict opposing local communities. The extent to which those conflicts are inscribed in the past and their inter-connection with the sub-regional dynamics in the Great Lakes region constituted two sub-dimensions of the analysis.

Secondly, the research sought to create the interest to positively transform those conflicts among the actors involved in the research. The PAR set-off in 2007, included numerous field visits and involved more than 600 participants from a wide-range of backgrounds, e.g. community members (also those delocalised), state and customary authorities, civil society representatives, refugees, members of armed groups and international actors. The final report at hand also integrated the comments raised by the communities in the various restitutions of research results conducted throughout the research process.

After two and a half years of thorough involvement of all concerned actors in analysing the conflicts in this region, the different parties engaged in an inter-community dialogue in March 2010 on the key issues highlighted by the research, namely land conflicts, the population becoming increasingly militarised, their support to local armed groups and the local governance problems. The participants developed an action plan for addressing these issues.

In the follow-up, four Inter-community Committees were put in place, covering different geographical areas in Fizi and Uvira territories as well as in Bukavu.

They function as permanent frameworks for dialogue between different communities and have, so far, particularly focused on reoccurring, often violent, conflicts between farmers and pastoralists with regard to the seasonal movement of people with their livestock (transhumance). The addendum to the main research report (see pages 151–161) situates the conflict transformation activities in the recent context (August 2011) in Southern South Kivu and also discusses main challenges.

This publication and the success of the transformative action research process is the accomplishment of the communities of Fizi and Uvira. It would not have been possible without the commitment of LPI's partners RIO, ADEPAE and ARAL, who have facilitated this process until now.

The publication of this research report comes at a time when local realities in Fizi and Uvira territories have sadly seen a resurgence of violence emanating from different armed groups. The report is dedicated to all the local actors that continue the search for nonviolent solutions. In addition, LPI hopes that the analysis will be utilised by external agencies engaged in Southern South Kivu, in order to create joint paths towards positive transformation of conflicts.

Finally, I would like to express my appreciation for the work of LPI's staff in the accompaniment of the process and the preparation of this publication.

Jenny Svensson
Programme Director
Life & Peace Institute

Présentation des organisations

ADEPAE : Action pour le Développement et la Paix Endogènes est une organisation de paix et de développement créée en 1997. Elle a son siège à Bukavu au Sud Kivu et œuvre dans les territoires de Fizi, Kalehe et Uvira.

ARCHE D'ALLIANCE : Arche d'Alliance, est une organisation de promotion, de défense et de protection des droits humains. Créée en 1997 dans un contexte de recrudescence des violences, elle a son siège à Uvira au Sud-Kivu. Elle œuvre dans les territoires de Fizi, d'Uvira, de Kalehe, de Walungu et de Mwenga au Sud-Kivu mais aussi dans la province du Nord Kivu.

RIO : Réseau d'Innovation Organisationnelle est un service technique de l'Eglise du Christ au Congo (ECC) créée en 2002. Avec son siège à Bukavu, le RIO œuvre pour la promotion de la paix, renforce les capacités des églises membres de l'ECC et des organisations de la société civile. Elle œuvre dans la province du Sud-Kivu.

LIFE & PEACE INSTITUTE (LPI) est un institut œcuménique international de recherche et d'action pour la paix, basé à Uppsala en Suède. Fondé en 1985 par le Conseil Œcuménique Suédois, le but de LPI est de renforcer la promotion de la justice, la paix et la réconciliation. Sa mission est de renforcer les capacités locales des organisations partenaires dans le domaine de la transformation des conflits et de faire émerger, au niveau local, des centres professionnels de transformation des conflits dans l'est de la RDC (Nord-Kivu et Sud-Kivu en particulier). Le programme de LPI en RDC renforce les capacités de trois partenaires à savoir : ASP (Action Solidaire pour la Paix, basée à Goma au Nord-Kivu), APC (Action pour le Paix et la Concorde, basée à Bukavu au Sud-Kivu) et RIO (Réseau d'Innovation Organisationnelle basé à Bukavu).

Acronymes

ADEPAE	Action pour le Développement et la Paix Endogènes
AFDL	Alliance des Forces Démocratiques pour la Libération du Congo-Zaïre
AMP	Alliance de la Majorité Présidentielle
ANC	Armée Nationale Congolaise
ANR	Agence Nationale des Renseignements
APR	Armée Patriotique Rwandaise
CEPGL	Communauté Economique des Pays des Grands Lacs
CIAT	Comité International pour l'Accompagnement de la Transition
CNDD/FDD	Conseil National pour la Défense de la Démocratie/Forces pour la Défense de la Démocratie
CNDP	Congrès National pour la Défense du Peuple
CPIA	Comité Provincial InterAgences
CVR	Commission Vérité et Réconciliation
DGM	Direction Générale des Migrations
DIC	Dialogue Intercommunautaire
DSF	Division Spéciale des Frontières
FARDC	Forces Armées de la République Démocratique du Congo
FDLR	Forces Démocratiques pour la Libération du Rwanda
FNL	Forces Nationales de Libération
FPR	Front Patriotique Rwandais
FRC	Forces de Résistance Congolaise
FRF	Forces Républicaines Fédéralistes
GAC	Groupe Armé Congolais
GRIP	Groupe de Recherche et d'Information sur la Paix et la Sécurité
MLC	Mouvement de Libération du Congo
MNC	Mouvement National Congolais
MONUC	Mission de l'Organisation des Nations Unies en RD Congo
MSR	Mouvement Social pour le Renouveau
OCC	Office Congolais de Contrôle
PAFE	Police des Airs, des Frontières et des Etrangers
PARC	Parti d'Autodéfense et de Résistance Congolaise
PNUD	Programme des Nations Unies pour le Développement
PPRD	Parti du Peuple pour la Reconstruction et le Développement
PRM	Patriotes Résistants maï-maï
RCD	Rassemblement Congolais pour la Démocratie
RIO	Réseau d'Innovation Organisationnelle
TC	Transformation des Conflits
UNHCR	United Nations High Commissioner for Refugees

Glossaire

Les mots expliqués ci-dessous reviennent à plusieurs occasions dans le texte et méritent par conséquent une explication vu leur utilisation spécifique dans ce contexte :

Acteurs délocalisés : des ressortissants des territoires de Fizi et Uvira vivant en dehors de Fizi et Uvira et impliqués dans le processus de la Recherche Action Participative (RAP), à savoir des politiciens, militaires, réfugiés, opérateurs économiques, membres de la société civile, députés et déplacés de guerre

Acteurs locaux : les membres des communautés locales ainsi que les autorités locales vivant dans les territoires de Fizi et Uvira impliquées dans le processus de la RAP.

Intracommunautaire : une dynamique impliquant les membres d'une même communauté en termes de conflits, de dialogue ou de rencontres de restitutions des résultats de la RAP.

Intercommunautaire : une dynamique impliquant les membres de deux ou plusieurs communautés différentes en termes de conflits, de dialogue ou de restitutions des résultats de la RAP.

Gestion de l'espace politique : mécanismes de collaboration entre LPI, ses partenaires et les autorités publiques ainsi que les contacts formels avec d'autres intervenants-clés comme les églises et la communauté internationale.

Lecteurs du rapport de la recherche : des intellectuels et membres des communautés Babembe, Banyamulenge, Bafuliru et Bavira. Il est à noter que l'un des lecteurs avait lu le rapport pour les Bafuliiru et Bavira. Ces lecteurs sont professeurs dans des universités au Rwanda, au Burundi et en RD Congo et connaissent les dynamiques des conflits dans la région et entre les différentes communautés.

Modérateurs locaux : Quatre modérateurs locaux formés en techniques de facilitation et en médiation avaient joué un rôle central dans la conduite des restitutions intermédiaires et finale. Membres des communautés locales en conflits, ils avaient aidé les chercheurs à expliquer le processus et la méthodologie de la recherche aux membres de leurs communautés ainsi qu'à clarifier des questions sur le contenu du rapport.

Mubembe : singulier de Babembe.

Mufuliiru : singulier de Bafuliiru.

Munyamulenge : singulier de Banyamulenge.

Muvira : singulier de Bavira.

Les mots « **zone de Fizi-Uvira**, **local**, **locales**, **locaux** et **sud sud** » font référence aux deux territoires de Fizi et d'Uvira. L'étude aborde également les aspects sous-régionaux qui alimentent les conflits locaux.

Trio : désigne l'équipe des trois organisations partenaires de Life & Peace Institute (LPI) à savoir Action pour le Développement et le Paix Endogènes (ADEPAE), Arche d'Alliance (ARAL) et Réseau d'Innovation Organisationnelle (RIO) qui ont mené ensemble la recherche et conduit le processus de transformation des conflits.

Introduction

Inscrits dans le long terme, les conflits opposant les communautés de Fizi et Uvira constituent des cas exemplaires de sociétés fragilisées et recourant régulièrement à la violence comme mode de revendication. Cette violence s'illustre particulièrement par la persistance de nombreux « groupes armés »[1] dont certains se présentent comme « porteurs de revendications communautaires ». La présence de ces milices met en exergue un criant déficit de cohabitation entre les communautés locales déjà déchirées par des conflits complexes autour de l'identité, de la gestion foncière et de l'exercice des droits politiques. Dans cet écheveau où de nombreux acteurs[2] et divers enjeux s'entremêlent, les perceptions que se font les différents membres des communautés locales illustrent aussi la profondeur des tensions qui les divisent.

Dans Fizi et Uvira, la persistance des « groupes armés » démontre clairement l'extrême fragilité de la situation sécuritaire locale. Celle-ci déborde toute analyse superficielle accordant une place de choix à de simples motivations ethniques pour expliquer la persistance de ces groupes. En revisitant les évolutions historiques des sociétés locales jalonnées d'événements violents, cette étude veut analyser en profondeur les liens entre l'existence de ces milices dont la tendance est de se reproduire au fil des générations et les conflits entre les communautés tribales. Il s'agit également de situer ces liens au niveau local, c'est-à-dire dans les deux territoires mêmes (Fizi et Uvira), et d'inscrire ces dynamiques dans leurs relations avec les pays frontaliers, en l'occurrence le Rwanda, le Burundi et la Tanzanie.

Parallèlement à cette violence cyclique, la région de Fizi-Uvira est une zone conflictuelle endémique, sinon l'une des portes d'entrée des mouvements rebelles congolais qui finissent parfois par embraser le pays tout entier (comme ce fut le cas de l'Alliance des Forces Démocratiques pour la Libération du Congo-

1. Les « groupes armés » concernés et impliqués dans ce processus de cette Recherche Action Participative sont ceux formés par des congolais. L'étude aborde aussi les dynamiques d'insécurité causées par les « groupes armés » étrangers, en particulier les FDLR. Localement, en plus des « groupes armés » à caractère ethnique, dont celui de Yakotumba demeure à ce jour l'un des plus actifs dans le territoire de Fizi, d'autres milices perturbent la sécurité et la cohésion sociale entre communautés locales. Il s'agit, à titre indicatif, du groupe armé de Fujo. Depuis juillet 2009, toutes ces milices y compris les FDLR sont traquées par les FARDC dans le cadre des opérations militaires Kimia II, suivi à partir du 1er janvier 2010 par les opérations Amani Leo. Ces groupes sont désormais considérés comme des groupes de bandits. Officiellement, les GAC n'existent plus, c'est la raison pour laquelle ils sont placés entre guillemets.
2. Dans ce document, le concept « acteurs » réfère aux membres des communautés en conflits. Il désigne à la fois les acteurs vivant dans Fizi et Uvira et ceux n'y vivant pas appelés dans ce document les « acteurs délocalisés ».

Zaïre (AFDL) en 1996). A ce titre, elle a fait l'objet de nombreuses initiatives de pacification et de réconciliation qui n'ont jamais réussi à restaurer une paix durable ni à mettre un terme à la violence et à la résurgence de mouvements insurrectionnels. Face à ces constats, trois organisations à savoir Arche d'Alliance, ADEPAE et RIO, actives dans la transformation des conflits et concernées par les problématiques de cette zone se sont lancées depuis novembre 2007, dans la réalisation de la présente étude avec l'appui technique et financier de Life & Peace Institute.

La première partie de l'analyse revisite les faits historiques qui ont concouru à raviver les tensions locales de manière à apporter un éclairage sur les conflits actuels. Elle décrit brièvement les migrations dans la zone et le début de la militarisation des communautés lors de la rébellion de 1964. Cette partie aborde aussi l'impact des deux guerres régionales (1996 et 1998-2003) sur la résurgence des milices tribales. Alors que ces dernières prétendaient « défendre leurs communautés », l'étude montre comment ces milices les exposèrent fréquemment à des dangers, particulièrement à des massacres et actions de représailles.

L'approche à la fois historique et compréhensive à laquelle les auteurs ont recourue est justifiée dans un contexte où, généralement, les conflits dans la province du Sud-Kivu sont souvent analysés comme étant d'origine essentiellement tribale ou ethnique. Dès lors, il y a lieu de se poser la question de savoir si la simple référence à l'identité peut-elle, en elle-même, attiser des conflits ? N'y-a-t-il pas plutôt d'autres enjeux au profit d'acteurs parfois isolés qui, derrière des questions identitaires, instrumentalisent un groupe pour des intérêts personnels occultant ainsi le vrai problème ? La donne identitaire serait alors la plus facile à faire avaler à un groupe, car elle crée une véritable asymétrie d'information et comporte un caractère fortement mobilisateur. C'est pourquoi l'analyse se penche plus particulièrement sur les enjeux historiques en remontant aux causes fondatrices des conflits locaux.

Dans la deuxième partie consacrée à la transition, à l'après transition et aux dynamiques locales, l'étude présente une série d'événements qui concourrent à la purification ethnique[3] au sein des « groupes armés » existants. Partant de la prise de Bukavu en 2004, l'analyse présente le massacre de Gatumba et la traversée « du groupe des 47 » comme des éléments-clés qui alimentent les tensions locales et participent à la résurgence des « groupes armés ». En cette période, la transition congolaise s'illustre par des faiblesses institutionnelles liées à la logi-

3. Le concept de « purification ethnique » fait référence ici au fait que la majorité des « groupes armés » locaux se reconstituèrent en fonction des appartenances tribales et portèrent les couleurs des communautés locales. Les recrutements des combattants se firent ainsi essentiellement au sein des ethnies.

que des composantes. Ces faiblesses ne manquèrent pas de gagner le paysage politique et sécuritaire local. Avant et après les élections de juin 2006, l'après transition s'illustra par la persistance des conflits et des « groupes armés ». Si la conférence de Goma tenta justement de créer un cadre d'intégration des milices du Nord et du Sud-Kivu, ses retombées furent que certaines d'entre elles intégrèrent (totalement ou en partie) les Forces Armées Rwandaises (FARDC), d'autres se durcirent ou de nouvelles milices se récréaient. Malgré quelques points positifs, les assises de Goma offrirent ainsi un cadre aux groupes existants de se radicaliser.

La troisième partie de l'étude se focalise sur certains enjeux majeurs au niveau local, les alliances et tensions entre communautés locales autour du « territoire de Minembwe », de la collectivité-chefferie de la plaine de la Ruzizi et de la gestion de la transhumance. Ces trois enjeux influent sur les dynamiques de cohabitation pacifique et participent au délitement de la situation sociale. En abordant le contexte actuel de la traque des Forces Démocratiques pour la Libération du Rwanda (FDLR), l'analyse voudrait mettre en lumière l'impact de ces opérations sur les dynamiques au sein des « groupes armés » locaux et le fait que ces opérations ne prennent pas en compte les fragilités déjà anciennes, qui alimentent toujours les conflits.

Enfin, la dernière partie du rapport aborde les conflits locaux et les dynamiques sécuritaires en lien avec les pays frontaliers avant et après les élections congolaises de 2006. Elle présente les principaux acteurs sous-régionaux à savoir, les réfugiés congolais vivant au Rwanda, au Burundi et en Tanzanie, les mutualités tribales et les milieux politico-économiques étrangers. En plus de leurs rôles dans l'activation des tensions locales, l'étude se penche sur la manière dont le difficile contrôle des flux migratoires aux frontières contribue à alimenter l'insécurité transfrontalière. Celle-ci se trouve renforcée par les faiblesses de l'administration douanière congolaise et la porosité des frontières.

Une telle situation est source d'une contrebande profitant aux milices locales et au développement d'activités illicites par certains acteurs locaux et sous-régionaux. Comprendre ces liens entre fragilités locales, milices tribales et acteurs sous-régionaux s'avère particulièrement intéressant, vue la complexité et la diversité des acteurs. Cette complexité touche aussi les multiples solutions proposées par les acteurs des conflits tant au niveau local que supra local. Après avoir présenté la méthodologie utilisée, les objectifs et hypothèses de la recherche, les difficultés rencontrées et les monographies des territoires de Fizi et d'Uvira, l'étude aborde, dans la première partie, les faits historiques qui ont contribué à l'émergence des tensions entre les communautés locales.

1. Démarche méthodologique

Ce rapport est le résultat de plusieurs visites de terrain, amorcées depuis novembre 2007. Il couvre la période allant de fin 2007 à avril 2011, correspondant à la phase de rédaction du rapport, de lecture, de restitution des résultats de la recherche aux membres des communautés et d'intégration de leurs remarques dans le rapport final.[4] La première visite de terrain, effectuée dans sept axes (Kinshasa, Goma-Kigali, Bujumbura, Uvira-Lemera, Minembwe, Bukavu-Kaziba, Baraka-Kilembwe) du 3 au 19 novembre 2007 aborda la problématique des conflits du sud sud de manière trop générale, en impliquant toutes les communautés locales.

De nombreux acteurs locaux et délocalisés furent alors interviewés par quatorze enquêteurs, sans véritablement mettre un accent sur la problématique des « groupes armés » et leurs liens avec les conflits intercommunautaires. Outre le fait que le souci de la transformation des conflits par les acteurs eux-mêmes avait été faiblement abordé, cette première série d'entretiens permit toutefois de comprendre qu'il fallait davantage se concentrer sur cette zone en orientant la problématique étudiée dans une démarche de Recherche Action Participative (RAP)[5]. Il s'avéra donc nécessaire de centrer l'attention sur les communautés liées à des « groupes armés », dans la plaine de la Ruzizi et les moyens et hauts-plateaux de Fizi et Uvira. Ce qui nécessita un suivi régulier de l'évolution de la situation de terrain, par rapport à la dynamique de ces groupes.

Le souci d'orientation méthodologique et de plus forte implication des acteurs locaux poussèrent ainsi l'équipe de recherche à effectuer des visites supplémentaires sur le terrain en prenant aussi en compte la dimension sous-régionale. A cette occasion, l'équipe rencontra la diaspora congolaise de Fizi et Uvira vivant au Rwanda, au Burundi et en Tanzanie et examina avec elle les possibilités de l'impliquer dans la démarche locale de tranformation des conflits. Ce choix méthodologique s'expliquait aussi par le souci de susciter auprès de ces acteurs importants, tant au niveau local que sous-régional, le besoin de s'exprimer sur leurs conflits, à travers des entretiens réflexifs et compréhensifs. Ces entretiens permirent de retracer les trajectoires locales de la violence, de discuter sur les enjeux des conflits et d'explorer les possibilités de dialogue et de mise en route des actions de paix.

4. Afin de rendre fidèles les points de vue des communautés sur certains questions brûlantes, nous préférons présenter leurs différentes versions dans des encadrés.

5. La recherche action participative est une approche qui vise à impliquer les personnes concernées ou victimes (ici les membres des communautés) d'une situation-problème, d'un fait ou d'un phénomène social dans la démarche de réflexion et de recherche de leurs propres solutions.

Afin de contourner l'obstacle de l'autocensure souvent prégnante dans les entretiens collectifs portant sur des sujets très sensibles, la conduite des entretiens a parfois nécessité des espaces plus informels propices à la conversation libre. La diversité des acteurs en termes de statut social et de perceptions différentes sur les conflits ne pouvait pas, en effet, faciliter publiquement une ouverture d'esprit. Par souci de participation et d'inclusivité, l'équipe de recherche s'était entretenue avec des réfugiés, des membres des sociétés civiles des pays voisins et de la diaspora congolaise. En plus des organisations des femmes et des jeunes, des représentants d'ONG locales et d'agences humanitaires œuvrant dans la zone, des chefs religieux et des sectes, des chefs coutumiers Babembe, Bafuliiru, Bavira et des notables Banyamulenge étaient également associés au processus.

Les autorités politico-administratives et les militaires travaillant dans la zone comme commandants militaires, chefs de cités, chefs des postes d'encadrement administratif et administrateurs des territoires furent également impliqués dans les échanges. Au niveau des « groupes armés » congolais, les entretiens et l'observation des attitudes de leurs principaux leaders ont été particulièrement enrichissants. Dans la zone sous-contrôle des Forces Républicaines Fédéralistes (FRF), leurs leaders ont été rencontrés à Kamombo et à Mikenge au cours des entretiens et lors des « restitutions intermédiaires ». Les leaders maï-maï Yakotumba et Zabuloni ont été interviewés plusieurs fois et participé également aux restitutions et aux rencontres intracommunautaires, en plus de simples miliciens actifs ou des ex-combattants reconvertis à la vie civile. Dans ce long processus où plus de 584 personnes ont été impliquées, l'une des stratégies de mise en confiance et de fidélisation des acteurs a été de maintenir des contacts avec eux et de les informer, à chaque occasion, de la suite de la démarche initiée par les organisations.

Par la suite, les éléments issus des entretiens individuels et collectifs ont permis de documenter les conflits et d'utiliser les résultats issus des analyses lors des séances de « restitutions intermédiaires » auprès des acteurs délocalisés puis à des groupes spécifiques d'acteurs locaux. Le processus de restitution et d'implication des acteurs locaux est passé par des personnes-relais locales appelées modérateurs, formés en techniques de facilitation et dans la médiation. Entre les restitutions intermédiaires et la restitution finale, il parut nécessaire d'organiser des rencontres intra-communautaires entre les « groupes armés » impliqués dans le processus et les communautés ethniques dont ils prétendent revendiquer la défense des intérêts. Il s'est agi des Bafuliiru et Bavira avec le groupe armé maï-maï Zabuloni à Uvira, des Babembe avec le « groupe armé » maï-maï Yakotumba à Baraka et des Banyamulenge[6] avec le « groupe armé » FRF à Mikenge.

6. Les Banyamulenge sont des Tutsi congolais rwandophones habitant les moyens et hauts-plateaux d'Uvira et de Fizi. Selon Charles Djungu et al (2003, p. 129) : « Pour la première fois

Encadré 1 : L'appellation « Banyamulenge »

Considérant les différentes réactions de certains membres des communautés locales sur les appelations « Banyarwanda » et « Banyamulenge », nous préférons utiliser cette dernière appelation en tenant compte des explications données par certains auteurs (comme Jean-Claude Willame, 1997, voir infra) sur cette question.

Selon certains Bafuliiru appuyés par des Babembe et Bavira, l'appellation Banyamulenge est un pseudonyme et non un ethnonyme. Selon eux, Mulenge était un village habité de pygmés Fuliiru appelé « abafuliiru be Mulenge ».

Pour les Banyamulenge, leur dénier l'appelation Banyamulenge équivaut à leur oter leur identité. Ils considèrent que ce déni est purement discriminatoire et préssupose que les autres communautés leur refusent délibérémment la jouissance de leurs droits en tant que citoyens congolais, notamment les droits économiques et d'exercice de leur citoyenneté.

Le but de ces rencontres intra-communautaires était double. Tout d'abord, elles ont voulu réduire les tensions intra-communautaires qui risqueraient de bloquer le Dialogue Intercommunautaire (DIC). Le rapport de force étant inégal entre les « groupes armés » et les civils de la même ethnie, il était important d'anticiper (ou d'évacuer certaines questions) d'éventuels blocages internes à la tenue de discussions plus larges avec d'autres communautés lors de la restitution finale. Le second objectif était de préparer de façon consensuelle les points à aborder par chaque communauté afin de favoriser le dialogue avec les autres communautés.

L'approche de la Recherche Action Participative, incluant visites de terrain, restitutions des résultats intermédiaires[7], rencontres intracommunautaires et restitution globale des résultats auprès des membres des communautés Babembe, Bafuliiru, Banyamulenge et Bavira est la méthodologie privilégiée dans le cadre de cette étude. Les acteurs locaux ont été impliqués dès la phase de la production des savoirs sur les conflits afin d'enrichir l'analyse objective et apporter des éléments d'explication susceptibles de leur être restitués. Les actions à mettre sur pied dans le cadre de la transformation des conflits apparaîtront de

où l'on a entendu parler de l'ethnie Banyamulenge au Sud-Kivu, c'est dans les années 1970. Muller Ruhimbika fait cette déclaration : les Banyamulenge n'ont jamais refusé qu'ils s'appelaient avant 1959 des Banyarwanda ... Le nom des Banyamulenge ne sert pas de brouiller les origines de ceux-ci mais pour les distinguer des autres Tutsi de la Région. »

7. Avant le DIC du 15 au 19 mars 2010, les résultats provisoires de la recherche ont également été présentés au Conseil provincial de sécurité du Sud-Kivu, au Cluster Protection, au Comité Provincial InterAgences (CPIA) et à la MONUC.

ce fait comme des produits issus d'éléments d'analyse sur ces conflits et d'un processus de dialogue entre acteurs. Une telle option a l'avantage de les responsabiliser dans l'appropriation des résultats de l'étude et la mise en œuvre de ces actions de paix au niveau local.

Afin de croiser les regards sur les résultats provisoires et valider les informations recueillies, le rapport d'étude a été lu et commenté par des professeurs d'universités, issus des communautés Banyamulenge, Babembe et Bafuliiru[8] et qui suivent de près les dynamiques de la conflictualité dans leurs territoires d'origine. Au cours d'un atelier d'échanges entre chercheurs, coordinateurs des organisations partenaires et Life & Peace Institute, ces lecteurs ont apportés des observations enrichissantes sur le processus de la recherche, le rapport et les résultats atteints.

Les objectifs de la recherche

Cette étude se fixe trois principaux objectifs :

- Comprendre en profondeur, en impliquant les acteurs locaux et ceux de la diaspora, les causes majeures des conflits opposant les communautés locales, dans quelle mesure ces conflits s'inscrivent dans le long terme, se sont poursuivis dans le présent et se connectent à des dynamiques sous-régionales ;
- Expliquer pourquoi la zone de la recherche est jalonnée de guerres et conflits à répétition ; et
- Susciter auprès des acteurs rencontrés, impliqués dans les échanges et tout au long du processus un vif intérêt à transformer positivement ces conflits en vue de la restauration d'une paix durable, par des actions mises en place par eux-mêmes.

Les hypothèses de la recherche

L'étude porte sur deux territoires instables, foyers de la rébellion muleliste de première heure et dont la proximité avec certains pays est également source de problèmes. Une mosaïque de communautés y cohabitent et développent des liens avec des Groupe Armé Congolais (GAC) persistants et à caractère ethnique. Autant d'éléments qui nous poussent à mener cette étude et à émettre les hypothèses suivantes :

- En associant les acteurs locaux et délocalisés, l'équipe s'est interessée à connaître si les conflits sont structurels ou conjoncturels. Il était question d'examiner de quelle manière les deux facteurs entrent en jeu pour radicali-

8. Il s'agit des Professeurs Agée Mugabe (Munyamulenge), Abekyamwali Ebuéla (Mubembe) et Bosco Muchukiwa (Mufuliiru).

ser les tensions intercommunautaires et les dynamiques des conflits au niveau local et sous-régional.
- Ensuite, ces dernières seraient amplifiées par les acteurs locaux, qu'ils soient militaires, politiques ou coutumiers et par les acteurs délocalisés qui comprendraient le sens des enjeux des conflits et bénéficieraient de la situation et par conséquent manipuleraient les communautés locales pour perpétuer la conflictualité.
- La collaboration entre les « groupes armés » congolais et les « groupes armés » étrangers ne serait pas formalisée mais ponctuelle selon les opportunités qui permettraient le développement d'une contrebande. L'existence des GAC n'aurait rien d'ethnique dans son essence sauf dans son discours mobilisateur et de positionnement stratégique, et pour assurer la rente de guerre.
- Enfin, lorsqu'elles sont initiées de haut en bas, les actions en faveur de l'établissement de la paix dans cette zone où les fragilités locales sont inscrites dans le long terme seraient moins pertinentes que celles proposées par les groupes ethniques en conflit.

Les difficultés rencontrées

L'équipe de recherche s'est heurtée à de nombreuses difficultés tout au long du processus de la RAP. Les unes sont liées aux attitudes de certains acteurs des conflits, à la sensibilité et à la complexité des questions abordées au cours de la recherche. Les autres à l'immensité et à l'inaccessibilité de la zone couverte par la recherche et, enfin, celles liées au contexte local très mouvant et volatile.

La sensibilité et la complexité de la question de recherche

L'approche de RAP, pour autant qu'elle mette l'accent sur des contacts directs avec les acteurs des conflits, ne manque pas aux premiers abords, de susciter chez ces derniers une faible ouverture aux échanges. En effet, certains parmi eux assimilent la recherche à une enquête politique ou policière et par crainte de poursuites préfèrent le silence. Cela a exigé des chercheurs l'organisation de rencontres informelles pour la mise en confiance de certains acteurs et leur offrir la garantie de protection des sources d'information. Une autre voie de contour a été aussi de maintenir des contacts permanents avec eux en entretenant une sorte de réseau des relations parfois personnelles avec les membres de l'équipe de la recherche, dont certains sont par ailleurs issus des communautés locales.

A chaque étape, l'équipe de recherche procéda à la gestion de l'espace politique en impliquant les autorités tant au niveau local, provincial, voire nationale[9]. Il s'agissait de les informer des avancées et des blocages dans le processus et éviter ainsi qu'une fois sous-informées, ces autorités ne constituent elles-mêmes un blocage lorsqu'il était par exemple question d'aborder des questions sécuritaires, comme celle de la persistance des « groupes armés ». Cette démarche s'avéra capitale lorsque par exemple fin octobre 2009 les GAC étaient considérés par les autorités comme des « groupes de bandits » et où des opérations militaires de traque étaient lancées contre ces groupes. Il fallut ainsi avoir l'aval du gouverneur de la province du Sud-Kivu lui-même pour la tenue des rencontres intracommunautaires réunissant les membres des quatre communautés du sud sud et les leaders des « groupes armés ».

Quant à la complexité de la recherche, celle-ci était d'une part liée à la dynamique des conflits locaux qui s'inscrivent dans le long terme ainsi qu'à la diversité d'acteurs impliqués. Ce qui nécessita de recourir à une approche historique et événementielle, une plongée dans la nuit des temps. D'autre part, une telle démarche de compréhension ne pouvait que faire recours à une multitude d'acteurs des conflits dont les perceptions n'étaient pas identiques et les alliances entre eux aussi diversifiées que mouvantes. Cette complexité est également ressortie dans les solutions proposées, oscillant entre actions de médiation/négociation, activités de développement et de restauration de l'autorité de l'état.

L'inaccessibilité de certaines zones de la recherche

Les visites de terrain ont été effectuées par une équipe de chercheurs répartie dans plusieurs sites de la recherche. L'accessibilité à certains de ces sites n'avait pas toujours aisée, généralement à cause de la situation sécuritaire volatile et du fait de l'impraticabilité des routes ou des voies d'accès. Cette situation n'a pas permis aux chercheurs d'entreprendre eux-mêmes la préparation de certaines rencontres. Les points focaux des organisations partenaires et les modérateurs locaux ont ainsi joué un rôle central dans les contacts avec certains acteurs-clés. L'idéologie des leaders des GAC étant celle de prétendre « protéger les intérêts de leurs communautés », il n'a pas toujours été facile de les convaincre à renoncer à leurs activités militaires au profit de la paix et du développement local, bien que certains leaders adhèrent, à la limite de l'hypocrisie, au processus de

9. C'est dans cette optique qu'une délégation d'ADEPAE, RIO et LPI se rendit courant août 2011 à Kinshasa et restitua les résultats provisoires de la recherche au Vice Ministre de l'Intérieur, à certaines missions diplomatiques, à la notabilité du Sud-Kivu et à des acteurs politiques influents des communautés Babembe, Bafuliiru, Banyamulenge et Bavira.

paix. L'accès à leurs quartiers généraux généralement localisés en plein maquis a souvent été un véritable défi. L'évaluation préalable de la situation sécuritaire locale, la prise des contacts avec des personnes-relais a permis de mettre en confiance les membres de l'équipe de recherche durant leur séjour dans les états-majors des GAC.

La rapide mouvance du contexte local

Une autre difficulté et non la moindre à laquelle la recherche a été confrontée est la volatilité de la sécuritaire locale liée aux évolutions politiques aux plans provincial et national. Des événements-clés à l'exemple de la conférence de Goma et « Kimia II »[10] ne manquèrent pas d'avoir un impact sur la dynamique de la recherche et des conflits dans la zone. La planification de certaines étapes de la recherche a été ainsi fonction du contexte sécuritaire local et de son évolution. Si de nouvelles étapes (comme les rencontres intracommunautaires, la formation des modérateurs locaux, les séances de désignation des participants à la table ronde, etc) furent, au fur et à mesure intégrées dans le processus de la recherche, celui-ci suivit le rythme des événements-clés dans le sud sud. La succession rapide de ces événements et leur impact sécuritaire majeur fut à l'occasion l'une des plus importantes sources de report des activités déjà planifiées. Il est évident que dans le souci d'actualiser les données de la recherche, la rédaction et la publication du rapport de la recherche prit également plus de temps que prévu.

2. Brèves monographies de Fizi et Uvira

Le territoire de Fizi

D'une superficie de 15.786 km², le territoire de Fizi dénommé successivement territoire de Kalembelembe puis des Babembe fut créé le 8 août 1935 et compte une population de 580.000 habitants[11], soit une densité 37 hab/km². Il est limité au nord par le territoire d'Uvira, au nord-ouest par le territoire de Mwenga, au sud-ouest par celui de Kabambare dans la province du Maniema et plus au sud par le district de Tanganyika dans la province du Katanga. Fizi est séparé des Républiques du Burundi et de la Tanzanie par le Lac Tanganyika.

10. Convoquée par le gouvernement congolais en janvier 2008, cette conférence réunit des représentants du pouvoir public, des délégués de la communauté internationale et des GAC. Elle fut consacrée à la paix, la sécurité et le développement des provinces du Nord et du Sud-Kivu et se solda par la mise en place du programme Amani. Alors que ce programme qui visait l'intégration des GAC dans les FARDC fut clôturé le 8 juillet 2009, il s'en suivit la traque des FDLR dans le Sud-Kivu, sous l'appellation « Kimia II » jusqu'au 31 décembre 2009, puis les opérations « Amani Leo ».

11. Ministère du Plan, *Monographie de la Province du Sud-Kivu*, 2005, p. 13.

Sur le plan administratif et coutumier, en plus des 10 postes d'encadrement administratif, Fizi comprend quatre collectivités secteurs et 171 localités ou villages. La collectivité de Lulenge située à l'ouest de Fizi (5.530 km²) comprend cinq groupements à savoir : Basikasingo, Basimimbi, Basimuniaka I, Basombo et Obekulu. Celle de Ngandja localisée dans le sud-est (7.380 km²) compte deux groupements, celui des Babungwe II et des Bashikalangwa. Le secteur de Tanganyika sur le littoral et les moyens plateaux (2.100 km²) est subdivisé en cinq groupements : Babungwe II, Balala-Nord, Basilotcha, Basimukuma I et Basimuniaka I. Enfin, plus petite, la collectivité de Mutambala (776 km²) compte les groupements Babwari, Balala-Sud, Basimukindje, Basimukuma I et Batombwe. A l'exemple d'Uvira, une mosaïque de communautés tribales parfois en dissensions autour de conflits fonciers habite le territoire : les Babembe, les Babwari, les Babuyu, les Bazoba, les Banyamulenge, les Bafuliiru et les Banyindu.

Quatre vingt-dix pourcent de la population vivent essentiellement de l'agriculture (le manioc, le riz, le maïs, la banane, la patate douce, l'arachide, le haricot sont les cultures de base) et de la pêche artisanale dans le Lac Tanganyika et les rivières comme Lwama. Les pêcheurs capturent généralement les poissons de type tilapia, les fretins, les mikeke, le sangara, etc. Quant aux cultures, elles sont favorisées par l'abondance des pluies dans ce territoire traversé par une quarantaine de rivières prenant source dans la chaîne de Mitumba et se déversant dans le Lac Tanganyika (dont 148.000 km² soit 45 pourcent de sa superficie appartiennent à la RDC).

La végétation de Fizi est variée : la savane herbeuse parsemée d'arbustes, des steppes et des buissons, la prairie pour la partie de basse altitude et du littoral et la forêt vierge pour la haute altitude. En plus de l'agriculture, les habitants de Fizi pratiquent l'élevage du gros et petit bétail. L'élevage surtout des bovins et des caprins est pratiqué dans les moyens et hauts-plateaux tandis que le petit commerce et la pêche se pratiquent aux abords du Lac Tanganyika et constituent les principaux secteurs économiques du territoire. L'agriculture, l'élevage et la pêche sont à la fois des activités économiques de subsistance et à caractère commercial.

Les exploitations d'élevage intensif ont existé par le passé dans les hauts-plateaux, celles-ci se sont dégradées à partir de la rébellion des années 1964 pour disparaître quasi totalement vers les années 1990 et finalement pillées de fond en comble lors de la première guerre en 1996. L'élevage bovin est essentiellement répandu sur les moyens et hauts-plateaux où cette activité est une spécificité de la communauté Banyamulenge tutsie dont des milliers de cheptels se rendent en période de transhumance (entre juin et mi octobre) dans les espaces situées dans les secteurs de Lulenge et Ngandja (sud de la localité de Minembwe) où la pluie est abondante.

Durant la transhumance, des conflits entre éleveurs et agriculteurs sont récurrents lorsque par exemple les bêtes traversent ou ravagent les cultures. L'importance de l'activité d'élevage reste un des enjeux importants dans la zone. Pour les Banyamulenge, la vache constitue la base des interactions économiques avec les autres communautés locales et les chefs coutumiers locaux. C'est dans ce cadre que ces derniers exigent par exemple, le payement des droits de pacage dans la zone de transhumance.

En termes d'activités commerciales, Fizi compte de nombreux marchés qui permettent d'acheminer les produits agricoles (huile de palme) et miniers vers la Tanzanie (Kigoma) et le Burundi. En retour, ces pays approvisionnent le territoire en biens manufacturés. Parmi les centres commerciaux où se développent d'intenses activités commerciales, on compte Baraka, Iyungu, Kazimia et Misisi ainsi que le marché de Mikalati, dans les hauts-plateaux[12]. L'enclavement dont souffre la majeure partie du territoire de Fizi, surtout la zone des hauts-plateaux constitue cependant un sérieux handicap sur le plan économique. A part la partie côtière du Lac Tanganyika qui borde la route nationale n° 5 reliant Fizi au Nord-Katanga, les moyens et hauts-plateaux sont une vaste zone difficilement accessible où, en plus d'une absence criante de moyens de communication (réseau téléphonique, internet ou radio), les routes demeurent totalement impraticables en saison des pluies, rendant encore plus difficile toute activité économique.

Le territoire d'Uvira

Créé le 25 février 1938, le territoire d'Uvira est limité au nord par le territoire de Walungu, au sud par celui de Fizi, à l'ouest par ceux de Mwenga et de Walungu et à l'est par la rivière Ruzizi et le Lac Tanganyika, le séparant de la République du Burundi. Vaste de 3.148 km² et peuplé de 450.000 habitants (estimation de juin 2006), soit une densité de 110hab/km², Uvira s'étend le long de la plaine de la Ruzizi et le littoral du Lac Tanganyika puis s'allonge à l'ouest sur les moyens et hauts-plateaux d'Itombwe constituant la chaîne de Mitumba. La population d'Uvira comprend les communautés Bafuliiru, Banyamulenge, Banyindu, Barundi et Bavira. Les conflits entre les communautés locales opposent principalement les Bafuliiru et Bavira aux Barundi de la plaine de la Ruzizi ainsi qu'aux Banyamulenge des moyens et hauts-plateaux.

12. Ce marché est situé à deux heures de marche au Sud de Kamombo, dans la zone jadis occupée par le groupe armé FRF. Sa spécificité est qu'il est le plus grand marché de bétail dans les hauts-plateaux qui approvisionne en vaches, chèvres et moutons, la province du Maniema, le Kivu de basse altitude et le Nord Katanga.

En termes de subdivision administrative, le territoire d'Uvira compte trois collectivités-chefferies[13], celles des Bavira, des Bafuliiru et de la plaine de la Ruzizi, subdivisées à leur tour en seize groupements[14]. Les collectivités chefferies constituent des entités administratives décentralisées, elles sont aussi le siège du pouvoir coutumier. Elles sont dirigées par le mwami (chef coutumier) qui règne sur plusieurs groupements. Chaque groupement est, à son tour, géré par un chef de groupement qui représente le mwami de la chefferie et lui rend directement compte, tandis que les chefs de localités rendent compte à leur tour à leur chef de groupement respectif. A part ces juridictions coutumières, Uvira compte trois cités, à savoir Uvira-centre, Kagando (Kiliba) et Sange, complétant les trois postes d'encadrement administratif de Makobola, Luvungi, et Lemera/Mulenge. Les chefs de postes d'encadrement s'occupent exclusivement des matières administratives, hors matières coutumières[15].

Uvira est un territoire qui connaît un climat tropical dont la température varie entre 22 et 38°C avec alternance de deux saisons, une saison sèche (de fin mai à début septembre) et une saison de pluie (septembre à début mai). L'entité est traversée par plusieurs rivières prenant source dans la chaîne de Mitumba et se déversant soit dans le Lac Tanganyika, soit dans la rivière Ruzizi. La végétation est variée allant des forêts de haute altitude aux plaines herbeuses peu arborées s'étendant du nord au sud sur les flancs de la chaîne de Mitumba. A cause des feux de brousse, ce territoire connaît de plus en plus un phénomène de déforestation qui a des incidences sur sa flore et influence la qualité de son sol. Ce dernier présente plusieurs types : sablonneux, argileux, argilo-sablonneux. Plusieurs cultures vivrières s'y pratiquent, notamment le manioc, le riz, le maïs, la pomme de terre, la banane, la patate douce, les cultures maraîchères, etc.

Des sociétés agricoles comme la Cotonnière, la CDC-Kiringye et la sucrerie de Kiliba jadis opérationnelles dans ce territoire et importantes pourvoyeuses

13. Une collectivité-chefferie est une entité administrative coutumière ayant à sa tête un Mwami choisi au sein de la famille royale régnante selon des règles coutumières. Tandis que le chef de la collectivité-secteur exerce un pouvoir administratif sur une entité à l'intérieur d'un territoire administratif. Il est nommé par un arrêté ministériel. Les deux chefs de collectivité ont l'obligation de rendre compte à l'administrateur de territoire qui constitue leur autorité hiérarchique directe.

14. Il s'agit de Kigoma, Lemera, Itara, Luvungi, Muhungu et Runingo comme groupements de la collectivité-chefferie des Bafuliiru (1.421km²), de Bijombo, Kabindula, Kalungwe, Katala, Kijaga, Kitundu, Makobola en collectivité-chefferie des Bavira (1.335 km²) et des groupements de Kakamba, Kabunambo, Kagando et Mutarule pour la collectivité-chefferie de la plaine de la Ruzizi (644 km²).

15. La loi portant gestion administrative des entités décentralisées, promulguée en 1982, définit la répartition des compétences entre postes d'encadrement administratif, chefferies et groupements. Une nouvelle loi sur la décentralisation a été promulguée en octobre 2008 et concerne les communes rurales, les villes, les cités, les communes urbaines, les chefferies et les secteurs.

d'emplois ne fonctionnent plus depuis la première guerre régionale de 1996. Malgré leur fermeture, les habitants continuent à pratiquer l'agriculture de subsistance et l'élevage qui ont connu également des fréquents pillages et destructions lors des conflits armés récurrents dans cette zone. La pêche, quant à elle, est artisanale et se pratique essentiellement dans le Lac Tanganyika et dans quelques étangs piscicoles où l'on capture les espèces telles que le tilapia, le fretin, le mikeke et le sangara.

Ces diverses potentialités écologiques et édaphiques réparties en fonction des différentes zones du territoire (hauts et moyens plateaux, littoral du Tanganyika et plaine de la Ruzizi) ne manquent pas de constituer un important enjeu pour les populations locales. La collectivité de la plaine de la Ruzizi par exemple, que se disputent les chefs coutumiers Fuliiru et Barundi regorge d'un sol fertile, ce qui renforce les clivages entre les deux communautés.

Dans les moyens et hauts-plateaux, le sous-sol d'Uvira regorge de minerais tels que la cassitérite, l'or, le coltan et le pétrole enfoui sous le Lac Tanganyika, dans l'espace mitoyen avec le Burundi. Les comptoirs établis dans les cités servent généralement de lieu de vente de ces minérais, acheminés par la suite dans les pays voisins à partir des postes frontaliers de Kavimvira, Kamanyola, Kiliba ou par le port de Kalundu. Ce dernier est l'un des plus importants ports de l'est de la RDC qu'il relie à plusieurs états de la région des Grands Lacs, tels que la Tanzanie et la Zambie avec lesquels les villes congolaises effectuent d'importants échanges commerciaux.

Territoires frontaliers avec les pays voisins, Fizi et Uvira font l'objet de nombreux conflits qui opposent les communautés locales et prennent source dans le processus historique de peuplement de cette zone. C'est de ces ressorts historiques des conflits locaux dont il sera question dans la première partie.

1ère partie

Les conflits dans le passé

Les tensions entre les communautés locales se sont enracinées durant les périodes coloniale et postcoloniale. Les troubles post-indépendantistes des années 1960 et la rébellion qui s'ensuivit constituèrent une phase cruciale dans le renforcement des fragiles dynamiques de cohabitation. Ces tensions s'intensifièrent avec les différentes lois sur la nationalité et les multiples interprétations dont ces lois furent l'objet, débouchant régulièrement à diverses contestations. Sur base de tous ces éléments, les deux guerres régionales furent les moteurs-clés de la résurgence des milices tribales encore en veille dans cette zone. Cette première partie se propose de revisiter brièvement l'histoire locale en se focalisant sur les événements-clés qui eurent un impact sur l'introduction de la violence au sein des communautés.

1.1. Des fragilités inscrites dans le long terme

Migrations successives et intégration des immigrés

Dans Fizi et Uvira, l'évolution sociale fut marquée par l'arrivée des populations des pays voisins. Les différentes versions sur le processus de peuplement de ces territoires alimentent régulièrement les conflits entre les communautés locales. Au cours de ces migrations, des hutu et des tutsi du Burundi s'installèrent dans la plaine de la Ruzizi où l'autorité coloniale leur octroya la collectivité-chefferie de la plaine de la Ruzizi. Les tutsi du Rwanda quant à eux, arrivèrent au Congo par vagues de migrations successives, durant la période précoloniale et coloniale. Ces vagues furent notamment liées à un contexte de famine, de brimades par des chefs coutumiers locaux au Rwanda et à l'implantation des Banyarwanda par l'autorité coloniale pour mettre en valeur les Kivu[16], dans le cadre de la Mission d'Immigration des Banyarwanda. Courant 1959, la destitution du Mwami du Rwanda Kigeri V à la suite d'événements politiques sanglants entraîna un autre afflux massif de réfugiés tutsi au Congo. Enfin, d'autres réfugiés burundais s'installèrent dans la zone en 1972[17], après les affrontements interethniques

16. Bien que le processus de peuplement de Fizi et Uvira fasse l'objet de controverses, l'on peut se référer à certains auteurs qui ont abordé la question sur les catégories de populations immigrées d'origine rwandaise établies au Nord et au Sud-Kivu. Il s'agit notamment de Célestin Nguya Ndila Malengana, *Nationalité et citoyenneté au Congo-Kinshasa, le Cas du Kivu*, Paris, L'Harmattan, 2001, p. 40 et de Willame J.C., *Banyarwanda et Banyamulenge ; violences ethniques et gestion de l'identitaire au Kivu*, Bruxelles, Institut Africain, 1997, pp. 78-83.

17. Selons les dires de certains acteurs Bembe et Fuliiru, plusieurs dizaines de familles de réfugiés Barundi s'intallèrent à Malinde (Fizi) à 12 km de Baraka à côté de la rivière Mutambala. D'autres réfugiés hutu burundais de 1993 étaient localisés à Kawizi (dans la plaine de la Ruzizi)

sanglants dans leur pays. Sous le régime Mobutu et du fait de la porosité des frontières et des carences de l'administration congolaise, d'autres ressortissants des pays voisins se sont installés dans la région[18]. Suite à toutes ces migrations, des tensions autour du contrôle de l'espace et de la contestation de la nationalité des immigrés les ont régulièrement opposés aux autres communautés locales.

Encadré 2 : Les migrations

Plusieurs versions développées par de nombreux auteurs existent sur les migrations dans les territoires de Fizi et Uvira. Citant Georges Weis, Williame J.C. (idem, p. 79) « situe la présence des rwandais dans Itombwe dès 1881 : ils ne sont guère plus de quelques centaines. Selon lui, l'administration coloniale n'a jamais réussit à s'imposer à eux... ». Dans le même ouvrage, citant Catharine Newbury (1988, pp. 48–49), Williame J.C. fait état « d'un certain nombre de témoignages de vieux rwandais qui évoquent effectivement le départ de lignages ayant quitté Kyniaga (au Rwanda) au cours du 19ème siècle pour aller s'installer à Murenge (c'est-à-dire Mulenge) et ce, pour des raisons diverses... ».

Mahano Ge Mahano (1998, p. 68) présente cette note de Depelchin (1974) : "...The only certainty is that Fuliiru and Vira were already present in the mountains when Rwandan came from Rwanda around 1850." Citant le même auteur, Mahano poursuit: "The high-plateaux are almost exclusively inhabited by Rwanda (most of them Tutsi) who migrated from Rwanda during Rwabugiri's reign. Here and there are small communities of Nyindu such us in Mirambi near Bijombo. Administratively, the Rwanda do not have chiefship of their own: they live in furiru and vira chiefships."

Jusqu'à ce jour, la polémique autour du processus de migration des populations dans Fizi et Uvira constitue l'un des nœuds des conflits et continue à susciter, parfois pour des raisons purement politiques, de vives tensions entre les communautés locales.

Selon une autre version présentée de manière très détaillée par Bosco Muchukiwa (2004 ; 56), les Banyamulenge auraient suivi plusieurs itinéraires avant d'occuper les hauts-plateaux : « partis de Kinyaga (Rwanda), ils occupèrent

dans les environs de Kiliba. Certains parmi ces réfugiés burundais auraient frauduleusement acquis la nationalité congolaise et participèrent de ce fait aux tensions entre les communautés congolaises autour de la question de la nationalité.

18. C'est ainsi qu'à Bujumbura se développa un important réseau de vente d'anciennes « cartes pour citoyen ». Produites au début des années 1970, ces cartes ne furent presque plus disponibles dans les services publics au Zaïre jusqu'aux premières élections congolaises de juin 2006 qui donnent l'occasion à certains congolais de disposer des cartes d'électeurs.

d'abord Kakamba, ensuite Mulenge et enfin les hauts plateaux d'Itombwe pour se diriger vers Moba et Vyura. Avant la colonisation, Mulenge n'avait pas le statut que les ethnies en conflit lui accordent aujourd'hui. Ce village fut un gîte d'étape qui devint important lorsque le colonisateur groupa les populations et le transforma en poste d'encadrement administratif en 1953. Il le relia à Runingu-Katobo-Lemera-Bwegera par une route de 118 km et introduisit le caféier arabica pour coloniser les moyens plateaux. Ils constituaient des niches de refuge pour des populations réfractaires au contrôle administratif et aux impositions. Les missionnaires implantèrent une mission pour soutenir l'état colonial à pénétrer la région en vue de soumettre les chefs locaux et de diffuser la civilisation judéo-chrétienne ».

Sans entrer dans les détails sur le processus d'intégration des populations immigrées[19] dans les communautés locales, la période coloniale fut marquée par la politique de formation de l'état colonial qui créa, fusionna et agrandit les chefferies traditionnelles existantes. Dans cette politique de construction de l'état moderne et d'aménagement de l'espace local, toutes les communautés locales furent concernées. Les opérations de groupement des villages n'aboutirent pas à la création d'une chefferie secteur ou agrandie propre aux rwandophones. Ces derniers étaient dépendants des chefs coutumiers Babembe et Bafuliiru.[20] Par conséquent, différemment d'autres communautés, ils n'ont jamais dirigé une entité coutumière en RDC, ce qui serait également l'une des causes lointaines de la conflictualité actuelle. Ainsi, les Banyamulenge n'eurent que des chefs de clans car l'administration coloniale avait beaucoup misé sur leur intégration dans les groupes existants, mais le processus avorta.

Pour plusieurs raisons, l'intégration des Banyamulenge et des Barundi dans les communautés locales fut très problématique. Premièrement, les immigrés développèrent difficilement des rapports de subordination aux autorités coutumières existantes comme moyen d'intégration dans les communautés locales. Deuxièmement, ils ne payèrent pas régulièrement de tributs en signe de soumission à l'autorité pour autant que les activités pastorales fussent plus caractérisées par le nomadisme. Troisièmement, enfin, à part les échanges commerciaux, il n'exista pas de mariage exogamique entre eux et les autres communautés locales. Au moment où la période coloniale était marquée par le groupement des villages en chefferies agrandies et par le contrôle de l'administration coloniale, les tensions entre les communautés furent moins perceptibles. C'est après

19. Lire à ce sujet Muchukiwa Bosco, *Peuplement et développement de la Vallée de la Ruzizi au Zaïre*, Travail présenté en vue de l'obtention du diplôme de 3ème cycle en Population et développement, CIDEP, Louvain-la-Neuve, juillet 1992, p. 41

20. Entretiens avec des notables Fuliiru, Uvira, août 2008.

l'indépendance en 1960 et les troubles qui s'en suivirent que les relations conflictuelles entre les communautés devinrent plus manifestes.

Indépendance et rébellion de 1964

Après l'indépendance du Congo en 1960, la rébellion muleliste[21] affecta, à partir du Kwilu (Bandundu), de nombreuses régions de l'est du pays : le Maniema, la Province Orientale, le Sankuru puis les territoires de Fizi et d'Uvira qui en devinrent les principaux foyers. On donne les détails des circonstances qui encouragèrent ce phénomène au plan national. La présente étude aborde la manière dont cette rébellion contribua à introduire la logique de la violence dans la zone de Fizi-Uvira, en même temps qu'elle la militarisa et envenima les relations entre les communautés. Localement, les rebelles mulele furent introduits par Gaston Soumialot et Laurent-Désiré Kabila alors membres du MNC (Mouvement National Congolais de Patrice-Eméry Lumumba). Le mouvement fut accueilli par Marandura Musa (Fuliiru) et Shabani Mahulani Ndalo (Bembe), qui se chargèrent de recruter des partisans et des miliciens acquis à l'idéologie lumumbiste (Cosmas Wilungula ; 1997, pp. 33–36).

Proche du Nord Katanga, région d'origine de Laurent-Désiré Kabila, Fizi fut l'une des plaques tournantes dans l'implantation physique et idéologique du mouvement. De nombreux acteurs locaux, à l'exemple de Louis Bidalira, Musa Linga, Alois Mushubazi et Zabuloni Rubaruba chez les Fuliiru ; Marie-Sylvestre Lwecha et Daniel Dunia Lwendama chez les Babembe firent leur adhésion à la rébellion. Se joignirent également à eux et sur base des alliances nouées avec Marandura Musa, des rwandais alors réfugiés au Burundi avec à leur tête François Rukeba et Joseph Mundandi[22] aux cotés de Mushishi Karoli, un Munyamulenge. En échange, il était promis à F. Rukeba et J. Mundandi un soutien futur pour le renversement du régime au pouvoir de Grégoire Kayibanda au Rwanda. L'entrée des combattants rwandophones dans ce mouvement insurrectionnel marqua un tournant dans l'histoire militaire de la zone.

21. Pierre Mulele était originaire de la province du Bandundu et Ministre de l'éducation nationale dans le premier gouvernement de Patrice-Emery Lumumba. Après l'assassinat de ce dernier en janvier 1961, Mulele se retrancha dans le maquis et déclencha une rébellion contre le gouvernement Kasa-Vubu. Lire à ce sujet Verhaegen B. *La rébellion au Congo, tome II*, Bruxelles, CRISP, 1969 et le même auteur (dir), *Les rébellions dans l'est du Zaïre* (1964-1967), Bruxelles, CEDAF, 1986.

22. Joseph Mudandi devint même commandant d'une des unités de l'ANC basé à Kibamba (Sud de Fizi, entre Kazimia et Yungu).

L'alliance de tous ces groupuscules locaux autour des « simba »[23] engagés dans une rébellion contre le pouvoir de Kinshasa est l'un des facteurs-clés qui introduit petit à petit la violence dans la zone de Fizi-Uvira, en même temps qu'elle la militarisa. Ceci envenima et altéra de façon profonde les relations entre les communautés car on commença, en 1964, à assister à de nombreux assassinats intra et intercommunautaires entre les partisans du MNC et les partisans du PNP (Parti National Populaire, parti de Kasavubu). Au départ, les dissensions étaient d'ordre idéologique : le MNC prônait une idéologie marxiste où tous les biens de la population (boutiques, vaches, chèvres, moutons, etc.) devaient dorénavant appartenir au mouvement. Cette idéologie divisa la population, toutes tribus confondues, car elles se voyaient dépossédées de leurs biens. On assista à des affrontements armés entre les pros et les antis marxistes, et cela indépendamment de leur appartenance tribale.

Durant la rébellion muleliste et le maquis Kabila, l'insécurité et les pillages se généralisèrent dans de nombreux villages de Fizi et Uvira, obligeant la grande majorité des populations locales à l'errance, sinon au refuge dans les pays voisins[24]. Lorsque courant 1965, la rébellion est mise en déroute, le principal échec fut que les armes disséminées au sein de la population civile et les « militants combattants »[25] ne furent pas récupérées par l'Armée Nationale Congolaise (ANC) et servirent à régler plus tard des vieux griefs entre les populations locales, en particulier entre les Babembe et les Banyamulenge. Il naquit en effet de vives tensions opposant les Banyamulenge aux autres communautés locales (Babembe, Bafuliiru et Bavira). Selon certains acteurs de Minembwe, l'une des raisons fut le pillage des vaches de la ferme ELIT de Minembwe. Si elle fut perçue pas les rebelles comme un des symboles de la domination coloniale, ces derniers prétextèrent que les populations locales devaient fournir un effort de guerre. Les rebelles procédèrent ainsi au pillage des vaches des Banyamulenge, destinées selon eux, à nourrir les combattants.

23. Durant le maquis Kabila, entre 1967 et 1986 et après la défaite des « Simba », nom des rebelles maï-maï des années 1960, Wilungula B. Cosma, op .cit. pp 79–104, estime que plus de 60 pourcent de la population de la zone de Fizi avait été impliquée dans des formations militaires. Lire à ce sujet Cosmas B. Wilungula, Fizi, 1967-1986, *Le maquis Kabila, L'Harmatan, 1997,* pp. 38–41.

24. C'est ainsi que l'on retrouva des camps des réfugiés congolais au Burundi (à Bujumbura et à Muzinda), ainsi qu'en Tanzanie (Kigoma). D'autres déplacés internes s'installèrent dans la plaine de la Ruzizi (Mutarule, Bwegera et Cyanyunda), dans l'Itombwe , vers Kalémie et à Pangale près de Tabora (Kigoma), en Tanzanie.

25. Il s'agit des unités spéciales formées et équipées par l'ANC sous le régime de Mobutu pour traquer les rebelles Simba dans les moyens et hauts-plateaux d'Uvira et de Fizi. Ces unités comprenaient aussi de nombreux Banyamulenge.

A partir de ces actes, l'opposition des Banyamulenge à la rébellion prit de plus en plus corps lorsque ces derniers se constituèrent en milice d'autodéfense, les « abagiriye » (guerriers en kinyarwanda). Elle se radicalisa après l'assassinat dans des circonstances peu élucidées d'un de leurs chefs rebelles, Mushishi Karoli, qui s'était désolidarisé de la rébellion et conspirait, selon certaines sources, de s'autoproclamer Mwami d'Uvira.[26] Enfin, l'autre fait qui opposa profondément les communautés fut la coopération militaire des « militants combattants »[27] Banyamulenge avec l'ANC de Mobutu. Perçue par les Babembe, les Bavira et les Bafuliiru comme une trahison, cette collaboration avec le pouvoir développa des suspicions intercommunautaires et marqua de manière très radicale la primauté des identités ethniques au niveau local, dont les blessures intérieures persistent jusqu'à nos jours.

Malgré la persistance de quelques poches d'insécurité, il s'ensuivit une période de relative cohabitation pacifique et de paix sociale entre les différentes communautés de Fizi et Uvira, condamnées du reste à vivre ensemble. Cette cohabitation pacifique se concrétisa par l'élection de Gisaro Muhoza, un Munyamulenge d'Uvira, comme commissaire du peuple au cours de deux mandats législatifs qu'il ne put achever suite à son décès accidentel en 1980. On nota que cette victoire électorale se fit dans la zone d'Uvira majoritairement habitée par les Bavira et les Bafuliru et où les Banyamulenge étaient de loin minoritaires.

Cette période sera aussi marquée par l'érection de la localité de Bijombo (collectivité des Bavira) en groupement dans le but de rapprocher les populations des moyens-plateaux de l'administration. Au cours de cette période d'accalmie se produit cependant une situation qui attire l'attention. Elle est directement liée à la promulgation de différentes lois sur la nationalité qui remet en cause, parfois pour des motivations politiques et purement sélectives, la nationalité zaïroise des populations rwandophones et burundophones, perturbant de ce fait la cohabitation pacifique entre les communautés locales.

Controverses et débat sur la nationalité : 1971–1996

L'ordonnance-loi n° 71/020 du 28 mars 1971 en son article unique « *accorde la nationalité zaïroise aux personnes originaires du Rwanda-Urundi établies dans les provinces du Kivu avant le 1er janvier 1950 et qui ont continué à résider depuis lors dans la République du Zaïre* »[28] ne fit que raviver localement les tensions. Pour

26. Les notables Bafuliiru rencontrés à Uvira, en août 2008 ont également mentionné ce fait.
27. Selon une version des notables Banyamulenge rencontrés à Minembwe en août 2008, l'une des raisons de l'implication des Banyamulenge dans la lutte armée est cette volonté de se défendre contre les pillages.
28. La promulgation de cette loi ne contribua pas à lever la confusion existante entre les Tutsi résidants au Congo, les transplantés et réfugiés de 1959, posant ainsi le problème de globalisa-

les élites d'autres communautés, la promulgation de cette loi conférait massivement des avantages à la fois politiques et économiques aux immigrés. Cette animosité s'accrut lorsqu'effectivement Rwakabuba Shinga (bien que tutsi du Nord-Kivu) eut le monopole sur les télécommunications (entreprise Telecel) et fut même nommé représentant au Zaïre de certaines multinationales comme Général Motors et Mercedes. Il occupa également le poste de Président de la commission de discipline du Mouvement Populaire de la Révolution (MPR).

Dans leur lutte pour la reconnaissance de la nationalité zaïroise et la participation citoyenne, des élites tutsi (du Nord et du Sud-Kivu) constituèrent des réseaux puissants, autour de Bisengimana Rwema (aussi tutsi du Nord-Kivu), alors Directeur de Cabinet de Mobutu. Ces réseaux parvinrent à promouvoir certains de leurs membres dans les organes dirigeants du MPR et à la tête des entreprises publiques. C'est ce poids politique et économique qui vaudra des rancœurs des élites du Kivu qui craignaient que les rwandophones ne bénéficient d'avantages politiques et économiques de plus en plus considérables. La loi de 1971 eut pour principal avantage d'accorder à tous les ressortissants du Rwanda-Urundi, la nationalité de manière collective, à leur grande satisfaction.

Dix ans après, la nouvelle loi sur la nationalité n°81-002 votée le 29 juin 1981 au parlement abrogea les lois antérieures et stipula en son article 4 que « *est Zairois aux termes de l'article 11 de la constitution à la date du 30 juin 1960, toute personne dont un des descendants est ou a été membre d'une des tribus établies sur le territoire de la République du Zaire dans ses limites du 1er août 1885, telles que modifiées par les conventions subséquentes* ». Elle mit l'accent sur l'octroi de la nationalité sur « *demande expresse et individuelle* ». Séverin Mugangu[29] note que « *cette loi sera promptement promulguée par le chef de l'Etat qui quelques années plus tôt, avait pourtant reconnu collectivement la nationalité de ces derniers. Le chef de l'Etat, pour gagner la sympathie des parlementaires, ira même jusqu'à annuler expressément, par un acte réglementaire (ordonnance n°82/061 du 15 mai 1982), les certificats de nationalité délivrés en application de la loi particulière sur les originaires du Rwanda* ».

Cette nouvelle disposition souleva de vives tensions chez les immigrés rwandophones pour autant qu'elle remit en cause leur accès aux droits politiques, les insécurisa tant dans leurs fonctions que dans leur patrimoine. Cette inconstance de la législation pour des fins politiques souleva des problèmes d'interpré-

tion et d'instrumentalisation politique par les élites du Kivu autour de la question de la nationalité des populations rwandophones. Une autre loi fut promulguée le 5 janvier 1972 et était référencée sous le n°72-002. A son article 47, elle énonçait que « l'ordonnance-loi n°71-020 du 26 mars 1971 est nulle et non avenue ».

29. Séverin Mugangu, « La nationalité dans le Kivu montagneux », in *Conflits et guerres au Kivu et dans la région des Grands Lacs* : entre tensions ethniques et escalade régionale, n°39–40, pp. 201–204.

tation sur le statut réel des immigrés. Avant les élections législatives de 1987, le recensement scientifique organisé uniquement dans le Kivu et qui visait à identifier les nationaux des étrangers fut à nouveau perçu par les populations rwandophones comme un artifice pour renforcer leur exclusion et entraver toute démarche de participation à la gestion de la chose publique. L'éjection des candidatures des Banyamulenge sous prétexte de nationalité douteuse lors des élections législatives de 1982 et 1987 fut en conséquence très mal appréciée par les membres de leur communauté. Ces derniers n'hésitèrent pas à saccager et à brûler des urnes à Bijombo (collectivité-chefferie des Bavira, territoire d'Uvira) et dans le secteur d'Itombwe (territoire de Mwenga).

C'est dans cette controverse autour de la question de la nationalité des immigrés Rwandophones, qui déchaîna des passions dans le sud sud, que s'amorça, le 24 avril 1990, la démocratisation du Zaire, suivie par la Conférence Nationale Souveraine en octobre 1991. Cette dernière entérina la loi de 1981 obligeant les Banyamulenge et les communautés tutsi du Nord-Kivu à lancer un appel à la conférence nationale pour demander un cadre juridique pour la protection des droits des minorités ethniques. Ce dernier ne leur fut pas accordé. Face à l'insécurité juridique sous-jacente à la loi sur la nationalité des rwandophones, de nombreux jeunes tutsi du Nord-Kivu et des Banyamulenge du Sud-Kivu s'enrôlèrent dans l'Armée Patriotique Rwandaise (l'APR) entrée en rébellion contre le régime hutu rwandais de Juvénal Habyarimana. En même temps, dès fin 1992 au Nord-Kivu, des affrontements interethniques sanglants opposèrent les populations locales.

Tensions locales et escalade régionale

Le premier événement qui contribua de manière significative au délitement de la situation sécuritaire locale fut la crise burundaise. Le 21 octobre 1993, après l'assassinat du Président Melchior Ndadaye, deux principales milices hutu burundaises, les Forces Nationales de Libération (FNL) et les Forces pour la Défense de la Démocratie (FDD) s'installèrent dans les territoires de Fizi et d'Uvira, frontaliers avec le Burundi. Cette zone devint un important repaire de ces « groupes armés » étrangers qui installèrent d'importantes bases militaires dans la presqu'île d'Ubwari et à Kananda (Fizi), à Lubarika (Uvira) et dans la forêt de Rukoko, près de Kiliba (Uvira). A partir de ces bases, les éléments FNL et les FDD menèrent plusieurs attaques sur les régions frontalières burundaises (Cibitoke et Bujumbura rural) et procédaient régulièrement à des embuscades et à des coupures de route sur les principaux axes menant dans la capitale burundaise, Bujumbura.

Le second événement à impact sécuritaire régional puis local fut l'affreux génocide suivi de la chute du régime hutu rwandais le 4 juillet 1994. Par la suite, plus d'un million de hutu parmi lesquels de nombreux Interahamwe[30] furent installés par le Haut Commissariat des Nations Unies pour les Réfugiés (l'UNHCR) dans des camps localisés dans plaine de la Ruzizi en territoire d'Uvira. Ce déferlement d'éléments hutu armés le long des frontières congolaises transforma les camps de réfugiés en « sanctuaires humanitaires » et participa aux tensions ethniques locales. Cette forte présence hutu contribua à la militarisation des communautés locales (Babembe, Bafuliiru et Bavira) prédisposées à créer des milices tribales dans le but de « se défendre » suite aux rumeurs persistantes d'une « insurrection des jeunes Banyamulenge ».

Face à l'insécurité grandissante, l'exportation du conflit rwandais au Zaïre opposa ainsi les tutsi Banyamulenge, les autres communautés du sud sud et les réfugiés hutu qui les percevaient comme ennemis et « pions à la solde du Rwanda ». Bob Kabamba et Olivier Lanotte expliquent qu'en « *avril 1995, la tension monta d'un cran suite à l'adoption par le HCR-PT (Haut Conseil de la République-Parlement de Transition) d'une série de résolutions assimilant tous les Banyarwanda à des réfugiés rwandais. Et début 1996, les autorités du Kivu demandèrent aux Banyamulenge de partir pour le Rwanda…* ».[31]

Ces manœuvres politiques visaient à instrumentaliser les Banyamulenge pour faire oublier aux populations du Kivu le passé mobutiste de certains dirigeants politiques locaux. Elles contribuèrent à envenimer les relations entre les Banyamulenge et les autres communautés locales. En même temps que ces crises sous-régionales et ces tensions démontraient le poids d'importants facteurs externes et internes dans les fragilités locales, elles alimentèrent la première guerre congolaise, dont l'un des objectifs était en effet de « liquider ces sanctuaires humanitaires » et ainsi mettre fin aux problèmes sécuritaires du Rwanda.

La militarisation des communautés du sud sud a été, évidemment, un long processus qui s'est alimenté des facteurs à la fois internes et externes. Alors que depuis la rébellion muleliste, aucune opération de ramassage d'armes ne fut organisée dans la zone et que la question de la nationalité des Banyamulenge souffrait de manipulations politiques et n'était pas définitivement réglée, les

30. Sur l'histoire du mouvement rebelle hutu rwandais depuis son installation en RDC, lire les rapports Afrique d'International Crisis Group n° 63 du 24 janvier 2003, *Les rebelles hutu rwandais au Congo : pour une nouvelle approche de désarmement et de la réintégration Congo*. Lire aussi : *Une stratégie globale pour désarmer les FDLR.*, rapport ICG n°151 du 9 juillet 2009.

31. Olivier Lanotte et Bob Kabamba, « Guerres au Congo-Zaire (1996–1999), acteurs et scénarios » in Conflits et guerres au Kivu et dans la région des Grands Lacs, *Cahiers Africains*, n°39-40, pp. 104.

soubresauts insurrectionnels restaient intacts. Les deux guerres régionales trouvèrent ainsi dans Fizi et Uvira, les terreaux les plus fertiles.

1.2. Les deux guerres congolaises : des communautés dans la tourmente

Suite à de nombreux événements douloureux et violents, les deux guerres congolaises (1996 et 1998-2003) furent déterminantes dans les fragiles dynamiques entre les communautés du sud sud. Premièrement, elles furent à la base de la résurgence des mouvements maï-maï locaux, autour d'anciens rebelles mulelistes, tels que Daniel Dunia Lwendama (Bembe) et Zabuloni Rubaruba (Fuliiru). Ces derniers constituèrent les premières forces d'autodéfense locale, contre les troupes de l'AFDL. Deuxièmement, bien que ces mouvements populaires n'opposent qu'une résistance éphémère et sporadique dans certaines localités[32], ils accéléraient le processus de militarisation de la zone. Troisièmement, lorsque le nouveau pouvoir AFDL procéda à la nomination des cadres Banyamulenge dans l'administration et dans l'armée, ces nominations[33] ne firent que raviver les tensions au sein des membres d'autres communautés. En effet, celles-ci les percevaient comme une mainmise des Banyamulenge dans la gestion des affaires publiques alors que certains acteurs locaux les considéraient comme des congolais « à la solde du Rwanda ». Plus vives encore furent ces rivalités lorsque la seconde rébellion du 2 août 1998 éclata et qu'en cette période, exactions et massacres des civils se multiplièrent. La décision politique prise par la rébellion Rassemblement Congolais pour la Démocratie (RCD) le 9 septembre 1999 d'ériger Minembwe[34] en territoire ne fit que radicaliser l'hostilité des populations locales vis-à-vis du mouvement rebelle.

Mise en place de l'AFDL

Au Sud-Kivu, la zone de Fizi et d'Uvira faisait face à de nombreux défis structurels qui accentuèrent sa vulnérabilité au plan sécuritaire. Parmi ces problèmes, on peut citer : les tensions autour de la nationalité des Banyamulenge, la poro-

32. A Sebele par exemple, le Général Daniel Dunia Lwendama à la tête de groupes maï-maï locaux opposa une résistance aux troupes de l'AFDL. Craignant un bain de sang au sein de sa propre communauté, Marie-Sylvestre Lwetcha, Bembe et ancien muléliste membre de l'AFDL engagea personnellement des négociations directes avec les maï-maï. Ces derniers acceptèrent finalement de libérer le passage et se retranchèrent dans la presqu'île d'Ubwari.
33. Alors que sous l'AFDL, le Ministre des Affaires étrangères (Bizima Karaha) et le Secrétaire Général du parti Déogratias Bugera étaient des Banyamulenge, le Vice-Gouverneur du Sud-Kivu chargé des finances, Benjamin Serukiza Nkundabantu était également de la même communauté, mort le 6 Octobre 2009 aux USA et enterré à Bukavu le 25 octobre 2009.
34. Par l'arrêté numéro 001/MJ/DAT/MB/ROUTE signé par Joseph Mudumbi, alors chef du départemental de l'administration du territoire.

sité des frontières congolaises, l'inorganisation et la corruption au sein de l'armée zaïroise et dans l'administration publique ainsi que la présence des milices hutues burundaises et rwandaises. Profitant de ces faiblesses et de l'instabilité politique du régime Mobutu, des éléments armés en provenance du Rwanda procédèrent à des infiltrations dans la plaine de la Ruzizi et dans les moyens-plateaux d'Uvira. L'AFDL, en tant que mouvement politico-militaire qui avait explicitement fait alliance avec le Rwanda contre les forces anti-tutsi de la région venait d'être créé le 23 octobre 1996, à la suite des accords de Lemera.[35] A la création de l'AFDL perçue comme une « insurrection des Banyamulenge », certains membres d'autres communautés n'hésitèrent pourtant pas à en faire partie, dès la première heure.

Les plus connus chez les Bembe sont les Généraux Marie-Sylvestre Lwecha et Sikatenda déjà présents dans le maquis de Hewa Bora et qui, une fois l'AFDL au pouvoir, occupèrent de hautes fonctions dans la hiérarchie militaire. Le premier en qualité de Président de la commission de pacification pour les provinces du Nord-Kivu et du Sud-Kivu. Il devint même, courant 2000, chef d'état-major des Forces Armées Congolaises (FAC). Le second occupa le poste stratégique de responsable de la DEMIAP (service de renseignements militaires). Les agendas des différents acteurs présents dans l'AFDL n'étaient pas forcément les mêmes. Axe central dans la préparation de l'intervention au Zaïre, le Rwanda visait en priorité l'éloignement des génocidaires des frontières.

Dans ce plan concocté depuis Kigali, l'instrumentalisation de la « cause Banyamulenge » menacé, selon Kigali d'extermination au Zaïre dans le contexte sous-régional post-génocidaire, justifiait une telle intervention. Ce « droit de poursuite »[36] couplé de l'assistance militaire rwandaise à l'AFDL crédibilisa alors la thèse d'une « insurrection Banyamulenge », en quête de nationalité, alors que le Rwanda avait plutôt des objectifs personnels. L'Ouganda ne fut pas en reste dans cette guerre qui devint de portée sous-régionale et déboucha à la chute du pouvoir de Mobutu, le 17 mai 1997. A la tête de l'AFDL, un ex-maquisard, Laurent-Désiré Kabila présenté d'abord comme un simple porte-parole d'un mouvement qui ensuite finit par s'autoproclamer Président de la République, au grand dam des parrains rwandais et ougandais. L'AFDL devint ainsi un « *amalgame insolite fait de rebelles, de gendarmes Katangais, de jeunes*

35. Ce lieu reste discutable dans la mesure où certains analystes considèrent qu'il s'agit d'une localité située dans les moyens-plateaux d'Uvira tandis que d'autres considèrent qu'il s'agit d'une commune urbaine de Kigali au Rwanda.

36. Lire à ce sujet, Emmanuel Lubala Mugisho, « L'émergence d'un phénomène résistant au Kivu (1996-2000) in *L'Afrique des Grands Lacs*, Annuaire 1999-2000, p. 213.

soldats improvisés ... »[37]. Au-delà de toutes ces facettes, la « guerre de libération » de l'AFDL posa les bases de la résurgence des milices tribales locales et participa à opposer les Banyamulenge aux autres communautés.

La résurgence des mouvements maï-maï

Dans le territoire de Fizi

Abandonnant le front militaire, armes et munitions, les Forces Armées Zaïroises (FAZ) armaient des civils rapidement intégrés dans les forces d'autodéfense locale comme « volontaires ». Au fur et à mesure que la guerre avançait, ces jeunes armés ne remirent pas les effets militaires reçus, constituant d'importants lots de munitions utilisés par les maï-maï. A ses débuts, la structure du mouvement maï-maï est une sorte de nébuleuse avec Daniel Dunia Lwendama à la tête d'une centaine de combattants Babembe sur le littoral du Lac Tanganyika. Fin novembre 1996, après la prise de Fizi-centre et de Sebele par l'AFDL, Daniel Dunia Lwendama se réfugia à Dine dans l'Ubwari[38] pour monter de nouvelles stratégies de guérilla et de réorganisation des troupes. Forts des munitions acquises des FAZ, commandées par le Capitaine Mashindola qui s'était d'abord enfui vers Kalémie puis retourna dans la région de Fizi, les maï-maï tentèrent vainement des combats sporadiques.

En cette période, un autre groupe maï-maï se forma à Kibamba par Madoadoa Lokole. Ce dernier entra en collaboration avec Dunia début 1997 et s'allia à d'autres maï-maï locaux, tels que Mukuna Bébé (basé dans les environs de Baraka) et Shetani (basé chez les Bashikalangwa, collectivité de Ngandja). Ces derniers furent chargés de recruter des combattants dans les villages, mais n'opposèrent pas de résistance armée contre l'AFDL. En mars 1997, alors que les troupes AFDL avançaient vers Kinshasa, commença un début d'organisation des maï-maï. Celle-ci se concrétisa fin 2000, par la mise en place du Secteur Opérationnel du Sud-Est, une sorte de division militaire regroupant les maï-maï du Bubembe, d'Ubwari et des moyens plateaux d'Uvira. Selon les dires d'un ex-combattant maï-maï de Fizi, c'est la mise en place de cette structure, dont Madoadoa Lokole fut le commandant et Dunia son adjoint qui consacra la structuration du mouvement maï-maï dans la région de Fizi-Uvira.

37. Cosmas B.Wilungula, *op.cit*. p. 8. A propos des agendas des autres acteurs notamment Kabila, l'Ouganda et les maï-maï, lire aussi Braeckman (Colette), *L'enjeux congolais*, Fayard, 2000.

38. Etant donné que les troupes maï-maï et leurs leaders étaient très mobiles dans la zone, d'autres sources affirment que le Général Dunia battit en retraite à Kasakwa appelé aussi Tchetchenie, perçu comme l'une des plus importantes bases maï-maï dans la zone.

Dans le territoire d'Uvira

L'attaque mi octobre 1996 de la localité de Lemera par des éléments AFDL, sur lesquels planaient toutes sortes de perceptions, marqua un tournant dans les relations entre les communautés Banyamulenge et les Bafuliiru. Après Lemera, la deuxième localité à être attaquée, fut Bwegera (5 km de Luvungi), attaque au cours de laquelle un massacre de civils et de réfugiés fut perpétré.[39] Les combattants maï-maï locaux regroupés autour de Kayamba Kabugu amorcèrent alors un début d'organisation et établirent leur première base militaire à Rugeje, dans les environs de Lemera. Aux dires des populations locales, le massacre de Bwegera conduit les notables locaux à faire appel à Zabuloni Rubaruba, alors réfugié en Tanzanie depuis les années 1980, en vue d'organiser la résistance locale d'abord à Ndolera (près de Kiringye) où Zabuloni installa son état-major, puis à Ndunda (près de Sange, vers la rivière Ruzizi). Sa présence fut à la base d'un recrutement massif de jeunes Bafuliiru et Bavira. Zabuloni, alors âgé de plus de soixante-dix ans était plutôt perçu comme un symbôle de la résistance spontanée et collective face à une guerre dont les objectifs étaient loin d'être dévoilés.

Au moment où l'AFDL conquit l'ensemble du territoire national, de nombreux leaders maï-maï comme Dunia et Zabuloni n'étaient toujours pas acquis à l'idéologie kabiliste inféodée, selon eux, au Rwanda. Ils continuèrent ainsi à demeurer dans les maquis, notamment dans l'Ubwari (Fizi), à Kigongo et à Lemera (Uvira). Pour tenter de les récupérer, le nouveau pouvoir politique s'employa activement à procéder à la pacification du sud sud, en les sensibilisant à déposer les armes et à intégrer l'armée nationale. Mais ces démarches ne purent aboutir à cause de dissensions internes à l'AFDL. C'est déjà en mars 1997 que des démêlés prirent racine dans ce que des officiers Banyamulenge percevaient alors comme une « instrumentalisation » par le Rwanda. Certains d'entre eux, dont Pacifique Masunzu s'opposèrent ouvertement à des officiers rwandais.

Ces tensions internes à l'armée se poursuivirent après la chute de Kinshasa où suite à de sérieuses rumeurs d'assassinat de Laurent-Désiré Kabila, le projet de rupture de la coopération militaire avec le Rwanda et l'Ouganda fut entamé dans le camp Kabila et se concrétisa courant juillet 1998. Cette rupture eut un impact négatif sur la communauté Banyamulenge et les officiers présents dans les rangs de l'AFDL. Ciblés par les services de renseignements comme alliés aux troupes rwandaises, le départ précipité des troupes rwando-ougandaises plaça de nombreux officiers et hommes politiques Banyamulenge en insécurité.

39. Dans la foulée de l'avancée de la rébellion AFDL, plusieurs massacres parfois sélectifs de civils ont été commis à Fizi, Uvira et dans d'autres régions de la RDC. Ils méritent de faire l'objet de recherches ultérieures.

Ils ne durent trouver asile qu'en Angola ou au Congo voisin. Les autres militaires Banyamulenge et leurs présumés alliés furent froidement assassinés et lynchés dans les rues de Kinshasa.

A Bukavu, des troupes composées de militaires Banyamulenge casernées dans la ville manifestèrent ainsi une vive hostilité vis-à-vis du gouvernement de Kinshasa. Quelques mois avant la rupture avec le Rwanda, le constat fait par Braeckman C. (2004 ; p. 248) à cette époque évoqua leur état d'esprit avant juillet 1998 en ces termes: « Quant *aux militaires (Banyamulenge), ils se sont mutinés en février 1998 à Bukavu. Refusant d'être intégrés dans l'armée congolaise et disséminés à travers le pays, ils souhaiteraient demeurer à proximité de leurs proches qu'ils estimaient toujours menacés, et s'opposaient à l'idée d'être renvoyés au Rwanda* ».

En effet, courant février 1998, une mutinerie de militaires FAC ralliés aux maï-maï locaux du Général Padiri se produisit à Hombo (Bunyakiri) où Jules Mutebusi était commandant de brigade. Elle se solda par la mort de six militaires Banyamulenge tués par les maï-maï de Padiri. Lorsque les rescapés rejoignirent Bukavu, les événements de Hombo révoltèrent certains officiers Banyamulenge présents dans les rangs des FAC, dont les Colonels Venant Bisogo, Mukalay, Elias Rubibi et Eric Ruhorimbere. Tandis que les officiers rwandais qui tenaient le commandement militaire proposaient de nouvelles permutations, les militaires Banyamulenge désertèrent les camps militaires de Bukavu pour se retrancher à Lemera (moyens-plateaux d'Uvira) en compagnie d'une centaine d'hommes armés.

Après d'intenses négociations menées par le commandant de la 6ème brigade, le Colonel Tshapul Mpalanga, Benjamin Serukiza (alors Vice-Gouverneur) et Thadhée Mutware (Maire de la ville de Bukavu), ils rejoignirent à nouveau Bukavu et les rangs des FAC début juillet 1998, quelques jours avant le départ des parrains rwandais et ougandais, mécontents d'avoir été remerciés par le pouvoir de Kinshasa. C'est dans ce contexte de crise de confiance entre les alliés d'hier que Kinshasa délégua le Général Marie-Sylvestre Lwecha[40] en provinces du Nord et du Sud-Kivu afin de sensibiliser les « groupes armés » et les communautés ethniques. Lwecha se retrouva à Bukavu début août 1998 lorsqu'éclata la seconde guerre du RCD.

40. Logé à Nguba sur l'avenue du Plateau, le Général Lwecha échappa de justesse à une tentative d'arrestation par des éléments RCD le lundi 3 août 1998. Il dut se cacher dans le quartier Rukumbuka (Bukavu) d'où il emprunta la route de Mwenga puis rejoignit Kilembwe (Fizi).

1.3. La seconde guerre du RCD

Proclamée le 2 août 1998 par d'ex-cadres de l'AFDL rejoints plus tard par certains politiciens mobutistes, le RCD[41] bénéficia d'un soutien politico-militaire du Rwanda, de l'Ouganda et du Burundi. Ce triple parrainage fit incontestablement du RCD l'une des plus puissantes rébellions opérant à l'est du pays. Pour preuve, il contrôla entre août 1998 et juin 2003 tout l'ancien Kivu, une partie de la Province Orientale, du Kasaï Oriental, du Katanga. Mais, cette large occupation fut également à la base d'une soumission par la terreur des populations locales et des autorités dans les territoires conquis.

Deux jours après la proclamation de la rébellion fut commis l'assassinat à l'aéroport de Kavumu d'une dizaine d'officiers présumés loyaux au gouvernement central de Kinshasa. L'un des objectifs de ce massacre serait de terroriser les militaires proches du gouvernement afin qu'ils rallient la rébellion. Dans le sud sud, les troupes de la rébellion occupèrent et contrôlèrent principalement les grandes agglomérations de la plaine de la Ruzizi, les cités (Uvira, Baraka, Fizi) et le littoral du Lac Tanganyika. Cette forte présence militaire rebelle fut régulièrement perturbée par des attaques des maï-maï locaux soupçonnés de collaboration avec des civils. Si les maï-maï prétendaient ainsi protéger les membres de leurs communautés face à la répression rebelle, ils les exposèrent comme on le présente dans les points qui suivent à de violentes représailles[42].

Le massacre de Kasika

Mi août 1998, les troupes du RCD commencèrent leur progression vers Mwenga, Kamituga et Lugushwa où la conquête et l'exploitation d'importantes mines d'or, de coltan et de cassitérite permettraient d'autofinancer la rébellion.[43] La veille du massacre, le 24 août 1998, des éléments maï-maï du goupe

41. La direction du RCD, comme mouvement politico-militaire fut tour à tour tenue par Arthur Zahidi Ngoma (lega du Maniema), Ernest Wamba dia Wamba (mukongo du Bas-Congo), Emile Ilunga Kalombo (originaire du Haut-Katanga), Adolphe Onusumba (Mutetela du Kasai Oriental) et enfin par Azarias Ruberwa (Munyamulenge du Sud-Kivu). Bien que certains de ces dirigeants aient parfois fait office de simples figurants, cette configuration illustre bien que le RCD était loin d'être l'apanage d'une seule communauté.

42. C'est à titre exemplatif et non exhaustif que nous citons certains massacres afin d'illustrer le contexte socio-sécuritaire qui prévalait à l'époque sans pointer un doigt accusateur sur tel ou tel acteur politique, militaire ou économique. Tous les autres massacres, les auteurs et les commanditaires peuvent faire l'objet de recherches ultérieures.

43. Alexis Tambwe Mwamba, l'un des dirigeants du RCD avait confirmé la portée de la rébellion qui contrôla les mines du Kivu lorsqu'il déclara que : « *les régions où nous opérons sont riches en or, en minéraux précieux et stratégiques. Bien gérées, ces ressources suffisent amplement à soutenir l'effort de guerre* ». Lire à ce sujet Braeckaman C. op. cit. 40.

de Nakiliba Mutebula[44] attaquèrent dans la localité de Kaulile (à 5 km de Kasika) un convoi militaire de l'APR-RCD en provenance de Mwenga. Cette attaque cibla une dizaine d'officiers APR et fit plusieurs morts et des blessés dans leurs rangs. D'autres rebelles RCD en avance sur le convoi militaire furent saisis de la nouvelle et durent faire marche arrière. En colère selon les dires des populations locales, ils procédèrent à des représailles à l'encontre des populations civiles, partant de la localité de Kilungutwe jusqu'à Kalama (12 km de Kasika) avant d'entrer dans la concession de la paroisse sainte Mukasa de Kasika, le 25 août 1998.

Alors que les fidèles assistaient à la messe dominicale, ces militaires firent irruption dans l'église et ouvrirent le feu sur eux, causant plusieurs morts, dont le chef de la collectivité-chefferie de Lwindi François Nalwindi Mubeza III, son épouse et plusieurs autres membres de la famille royale. Poignardés dans l'enceinte même de l'église, le curé de la paroisse, l'Abbé Stanislas Wabulakombe et quatre religieuses trouvèrent également la mort. D'autres éléments APR-RCD se livrèrent au pillage des biens du presbytère avant de s'installer dans le couvent des sœurs, pendant près de six mois. Le statut des victimes et l'extrême brutalité de ce premier massacre marqua un tournant dans les relations entre les populations civiles et la rébellion.

Largement médiatisé, ce massacre crédibilisa la thèse d'une « guerre d'occupation » rwandaise et d'une volonté d'anéantissement des communautés locales en s'attaquant directement à leur symbôle : le mwami, garant du pouvoir coutumier. Ce triste événement auquel s'ajouta quelques mois après le massacre de Makobola eut de graves répercussions sur la perception du RCD et de tous ses alliés étrangers et locaux. Ces deux massacres accélérèrent le processus de militarisation des sociétés locales et de création des milices tribales dans les territoires de Fizi, Mwenga et Uvira.

Le massacre de Makobola

Après le massacre de Kasika, celui de Makobola[45] fut l'un des plus dramatiques commis au cours de la rébellion RCD. Alors que des éléments maï-maï occupaient les montagnes surplombant Kigongo et Makobola, ils attaquèrent durant la nuit du 29 décembre 1998 un poste de militaires RCD de Makobola causant deux morts puis se replièrent dans la brousse, au-dessus de Makobola. Les sources locales rapportent que des combattants maï-maï s'étaient par contre

44. Cet ancien rebelle muleliste est un leader maï-maï Nyindu toujours non brassé opérant dans le territoire de Mwenga.

45. Cette localité est située à une vingtaine de km au sud de la cité d'Uvira, dans le poste administratif de Mboko à la limite avec le territoire d'Uvira. Elle est stratégique pour faciliter l'accès au territoire de Fizi et le contrôle des montagnes surplombant le littoral du Lac Tanganyika.

infiltrés dans les populations civiles et que des militaires de l'APR dépêchés sur les lieux à partir de la cité d'Uvira se déployèrent à Makobola et furent renforcées par des militaires de l'armée burundaise venus via le Lac Tanganyika.

Lors d'une opération nocturne de recherche de présumés auteurs de l'attaque, plus d'une dizaine de maisons ciblées furent incendiées et des centaines d'habitants assassinés dans une violence extrême. A l'instar du massacre de Kasika, le nombre exact des victimes de Makobola n'a jamais été clarifié.[46] Cette tuerie radicalisa davantage la résistance armée maï-maï en même temps qu'elle ralluma à grand feu la haine intertribale. Celle-ci fut loin de s'apaiser suite à la décision du RCD d'ériger Minembwe en territoire.

La tentative de création du « territoire » de Minembwe

La répartition communautaire du pouvoir politique et coutumier a toujours posé problème dans les territoires de Fizi et Uvira. Elle trouve ses fondements dans l'organisation coloniale du pouvoir coutumier local. La décision prise le 9 septembre 1999 et voulant ériger Minembwe en territoire contribua localement à envenimer les rapports sociaux et mit, pour ainsi dire, le feu aux poudres.

Le découpage de la nouvelle entité fut à lui seul largement problématique : les tracés de la nouvelle entité empiétaient sur les territoires existants et officiellement reconnus par le pouvoir public. C'est ce que note Bosco Muchukiwa (2004 ; 158) : « Le découpage a amputé la collectivité des Bavira de 1.000 km² s'étendant sur le haut plateau d'Itombwe[47], celle des Bafuliiru ainsi que les territoires de Fizi et de Mwenga. C'est la raison pour laquelle les Babembe se sont opposés pour avoir perdu le groupement Basimukindji II et les localités Bichombo, Rwitsankuku, Bilalombili, Kawera, Lugabano et Kalingi Ilundu. Les Bafuliiru ont perdu les localités de Mulenge, Kahololo, Rurambo, Bulaga, Mashuba, Muhanga et Katobo. Les oppositions se sont manifestées chez les Barega en raison de l'amputation du territoire de Mwenga par la collectivité d'Itombwe. Le cas des Bavira est différent des situations précédentes à certains égards dans la mesure où ils ont perdu tout le Bijombo, c'est-à-dire les hauts plateaux, ne restent qu'avec la bande comprise entre moyen plateau et la cité d'Uvira[48]. Concrètement, les hauts plateaux que se partageaient les territoires de Fizi, Mwenga et d'Uvira ont été constitués en «territoire de Minembwe ».

46. Selon divergentes sources, il varie entre 500 et 1.000 personnes massacrées.
47. Georges Weis, *Op. Cit.*, p. 5. L'auteur écrit que la collectivité des Bavira couvre 1.200 km dont 1.000 débordent sur le plateau d'Itombwe.
48. Mushama Ngirima Baudouin, Chef de Collectivité-Chefferie des Bavira, *Lettre N° 5072/132/163/F.12/CH. BAV*, Kabindula, le 28 septembre 2001 dont l'objet est le conflit des limites entre chefferie des Bavira, cité d'Uvira et le «territoire de Minembwe ».

Encadré 3 : L'érection du « Territoire de Minembwe »

Pour les membres des communautés Babembe, Bafuliiru et Bavira, la décision d'ériger Minembwe en territoire est inacceptable. Elle est, selon eux, une violation des droits d'exercice du pouvoir coutumier existant, depuis des siècles. En effet, ce dernier repose sur la gestion d'un espace rural, toute tentative de création d'une nouvelle entité administrative juxtaposée sur celle existante ne pouvant que l'amputer et par conséquent constitue une source de tension. Enfin, ériger Minembwe en territoire est alors interprété comme un artifice des Banyamulenge pour usurper l'autorité reconnue et établie.

Pour les Banyamulenge, l'érection de Minembwe en territoire est une réponse à l'une de leurs revendications : le droit de chaque communauté à disposer d'une entité, un espace qu'il contrôle et gère et qui lui confère le droit de participer à la gestion de la chose publique. Et par là, être plus rapprochée de l'administration et bénéficier d'une représentation politique. Encore selon les Banyamulenge, ceux qui s'opposent à la création de ce territoire avec comme prétexte l'amputation des territoires de Fizi, d'Uvira et de Mwenga des terres qui sont sous la gestion des chefs coutumiers, ignorent que l'état est le seul propriétaire foncier qui, selon le besoin, peut procéder à la création de nouvelles entités et initier le découpage nécessaire pour atteindre cet objectif.

Les agitations autour de la décision instituant Minembwe en territoire furent moins visibles sous le règne du RCD. A ce moment, les rapports de force étaient à la faveur des armes. Avec la réunification du pays en 2003 et avant les élections présidentielles et législatives de juin 2006, les réactions se firent plus virulentes, surtout au sein des communautés Babembe, Bafuliiru et Bavira. Des rumeurs sur la confirmation de Minembwe en territoire par Théophile Mbemba, alors Ministre de l'intérieur, poussèrent même les habitants d'Uvira mobilisés par la société civile locale, à organiser une marche contre ce projet, le 17 février 2006. C'est après l'intervention du colonel Mutupeke, alors commandant de la 109ème brigade intégrée que le calme revint dans la cité et les barricades levées. A part l'enjeu territorial, la moustiquaire de Baraka fut également l'un des événements qui contribua, durant la rébellion, aux fragiles dynamiques sécuritaires dans le territoire de Fizi.

La « moustiquaire » de Baraka

Entre février 2001 et novembre 2002, la cité de Baraka est sous l'occupation de l'armée burundaise. Dans le but de sécuriser ses positions et assurer un meilleur contrôle des mouvements des populations civiles, les soldats burundais installèrent un ingénieux dispositif : des positions militaires autour du centre commercial de la cité de Baraka et qui ceinturaient toutes les maisons érigées à l'intérieur de ce périmètre, ainsi que leurs occupants. L'entrée et la

sortie étaient fixées à six heures du matin et dix-huit heures précises du soir, sous peine d'être abattu par balle par les soldats postés autour des positions. Ce fut le cas en août 2001, lorsque deux civils présumés maï-maï furent assassinés alors qu'ils essayaient de traverser la zone.

Cette stratégie se révéla efficace durant quelques mois mais ne tarda pas à démontrer ses limites. D'une part, les soldats étaient mieux ciblés par les éléments maï-maï qui attaquaient régulièrement les positions militaires ennemies localisées dans et autour de la « moustiquaire ». D'autre part, elle développa au sein des populations locales déjà très hostiles à la rébellion, le sentiment de captivité par une armée étrangère. Face à ce qui était alors perçu comme une humiliation quotidienne, les habitants n'hésitèrent pas à collaborer avec des maï-maï pour déloger les militaires burundais de la cité. Les batailles entre maï-maï et militaires burundais autour de la « moustiquaire » ne se limitèrent pas à accroître le nombre de victimes civiles. Elles renforcèrent également la méfiance vis-à-vis de la rébellion et ses alliés burundais. L'insécurité se généralisa à Baraka. Alors que les militaires burundais furent de plus en plus auteurs d'exactions envers les civils, plusieurs milliers d'habitants choisirent les chemins de l'exil, vers la Tanzanie.

La rébellion RCD porta un sérieux coup à la dynamique déjà très fragile de cohabitation entre les communautés du sud sud. Les massacres à divers endroits et la décision politique d'ériger Minembwe en territoire accentuèrent la haine interethnique. Celle-ci eut pour principal effet la prolifération des mouvements locaux d'autodéfense et le développement des discours de vengeance. La recomposition de ces groupes autour d'intérêts communautaires et leurs rapports à la rébellion développèrent de nouvelles dynamiques sécuritaires et sociales.

La résistance des maï-maï

Alors que dans d'autres provinces conquises par la rébellion RCD (comme la province orientale) s'observait une sorte d'accommodation au pouvoir rebelle, le sud sud s'illustrait par la multiplicité des « groupes armés » de résistance locale. Plusieurs raisons furent à la base de ce développement. Premièrement, l'acharnement des rebelles contre les populations civiles, avec en première ligne les différents massacres. Deuxièmement, la résistance armée trouva ses fondements dans la stratégie des rebelles RCD de s'en prendre aux chefs coutumiers locaux accusés de collaborer et de soutenir les groupes maï-maï et le pouvoir de Kinshasa. S'ils n'étaient pas directement assassinés, ces Bami à l'instar de ceux de Bavira, de Ngweshe et de Kabare furent contraints à l'exil. D'autres furent assassinés pour s'être opposé aux objectifs des « occupants ». Inflitrés dans les civils ou cachés dans des maquis forestiers clandestins, les maï-maï menèrent une guérilla d'usure dont les opérations de harcèlement

obligèrent les forces rebelles du RCD à se cantonner uniquement dans les grandes agglomérations urbano-rurales. L'histoire de la moustiquaire de Baraka est la plus parlante.

Pour organiser la résistance dans la plaine de la Ruzizi, les maï-maï de Zabuloni Rubaruba installèrent leur état-major dans les environs de Sange et à Kitundu, au dessus d'Uvira, en amont de la rivière Mulongwe. Fin 1998, les foyers de résistance se dessinaient clairement autour de trois principaux bataillons maï-maï qui couvraient la plaine de la Ruzizi et le littoral du Lac Tanganyika. Kayamba Kabugu contrôlait depuis Lemera jusqu'au pont de Sange, Baudouin Nakabaka jusqu'à Kalimabenge (Uvira) et Zabuloni Rubaruba[49] la partie sud d'Uvira, entre Makobola et Kigongo. D'autres sous-groupes plus ou moins autonomes mais liés aux trois principaux commandants maï-maï opéraient aussi dans cette région, notamment à Lubarika avec Abdou Mupanda. Des groupes plus réduits étaient localisables à Sange avec Kihumbi et Bigaya, à Biriba avec Mupando et Kitha.

La collaboration entre tous ces groupes reposait essentiellement sur le partage d'informations sécuritaires et la localisation des positions ennemies dont l'attaque et le pillage fut souvent l'objet d'opérations conjointes. A l'exemple de celle d'octobre 2002 lorsque les troupes de Zabuloni Rubaruba occupèrent la cité d'Uvira, une semaine durant. Elles durent s'en retirer à la suite d'une forte pression de la communauté internationale engagée dans la facilitation du Dialogue Intercommunautaire, à Sun City.

A partir de Kilembwe (sud-ouest de Fizi), le Général des FAC, Marie-Sylvestre Lwecha, joua également un rôle majeur dans la réorganisation des maï-maï Babembe autour de Dunia et de Ngomanya. Fin 1998, il fut mis en place le FUK (Fizi, Uvira, Kilembwe), une sorte de division maï-maï regroupant les combattants de Fizi, Uvira et du Sud-est du Maniema. Les principales bases furent établies dans le territoire de Fizi, à Kananda, Nemba et Kilembwe d'où s'organisa la coopération militaire avec Kinshasa. Ce soutien se poursuivit jusque fin 1998.

A partir de début 1999, le gouvernement central fournit du matériel militaire et des moyens financiers par la piste de Kilembwe. Fort de ces moyens logistiques, Dunia réorganisa tous les maï-maï des moyens et hauts-plateaux en sept brigades : celle de Nemba commandée par lui-même, celles de Lulambwe (Sébastien Kayumba), Kilembwe (Ngomanya), Kitundu (Baudouin Nakabaka),

49. C'est début 1999 que le Colonel Baudouin Nakabaka Kabugu, l'actuel commandant adjoint de la 10ème région militaire devint le commandant Adjoint de Zabuloni dans le territoire d'Uvira. Lire à ce sujet Robert Basimike Runega, *La résistance maï-maï dans la plaine de la Ruzizi*, mémoire ISP, Département Histoire et sciences sociales, 2007-2008, pp. 38-47.

Lemera (Kayamba Kabugu) Mwenga (Kalonda) et Nord-Katanga (Kabezya).[50] Mais la résistance armée contre le RCD ne fut pas le seul apanage des maï-maï Babembe, Bafuliiru et Bavira, mais aussi des Banyamulenge, avec à leur tête, Pacifique Masunzu.

La création du FRF/FRC et la résistance des Banyamulenge

Selon plusieurs témoignages des acteurs locaux et délocalisés, le 20 décembre 1996, alors que l'AFDL marchait sur le Zaïre, une réunion rassemblant des leaders Banyamulenge et des officiers rwandais s'était tenue à Butare (Rwanda). Le but de la réunion serait de préparer et de mettre en œuvre un plan concocté par les autorités rwandaises visant la « déportation » des familles Banyamulenge au Rwanda. Ce plan ne put cependant être concrétisé à la suite d'une opposition de certaines élites Banyamulenge à ce qu'ils percevaient alors comme une justification des ambitions extraterritoriales du Rwanda qui ne cessait de les instrumentaliser à cette fin.

Afin de servir de contrepoids à ces manœuvres politiques rwandaises dont le RCD devint la nouvelle boîte de résonnance, la nécessité de la création d'une formation politique, le FRF se fit sentir et se concrétisa à Bujumbura le 14 août 1998. Les principaux leaders FRF[51] dont Muller Ruhimbika, Joseph Mutambo et Benjamin Munanira, auxquels se rallia Pacifique Masunzu affirmèrent que les Banyamulenge n'avaient jamais accepté que Paul Kagame s'occupe de la question de leur nationalité qui était purement congolaise. Ces Banyamulenge comprenaient dès le début de la rébellion RCD qu'ils étaient à nouveau utilisés par le Rwanda comme prétexte à l'agression, à l'occupation et au pillage du Congo. Le groupe tentait par conséquent de rejoindre la résistance armée des autres patriotes congolais contre l'agresseur.

Aux premiers mois de la seconde guerre du RCD, entre août et décembre 1998, Pacifique Masunzu commandait le 41ème bataillon de l'ANC/RCD à Uvira, et Mutebusi le 63ème bataillon l'ANC/RCD à Baraka. Un autre officier Munyamulenge qui joua un rôle dans la résistance est Michel Rukunda dit « Makanika », alors déserteur de l'ANC/RCD prêchant l'idéologie FRF et caché à Kakungwe (Uvira) jusque mi-décembre 1998. De là, il se retrancha à Muranvya (hauts-plateaux d'Uvira). L'APR, et surtout le Colonel Dan Gapfizi, qui commandait la préfecture de Cyangugu (Rwanda) ainsi que les troupes rwandaises

50. C'est de la fusion de ces brigades que les maï-maï constituèrent le premier bataillon organique formé de 920 soldats formant une partie des 111ème et 109ème brigades non brassées et basées à Fizi et Baraka avant la réunification du pays en juin 2003.

51. Les autres animateurs du FRF au Burundi étaient à l'époque Zébedé Gasore, Lazare Sebitereko, Diouf Nzehimana, Jean Skoy et Rukema Levis. Ils furent régulièrement traqués par les services de renseignement burundais à cause de leurs activités politiques.

basées à Uvira, se méfia de Pacifique Masunzu, sans doute à cause de son alliance présumée avec les membres des FRF et de son opposition à la présence des troupes rwandaises sur le sol congolais.

Selon des informateurs locaux[52], trois principaux éléments constituaient la base de son désaccord avec le RCD : a) les officiers rwandais tuaient ou jetaient en prison certains leaders militaires qui s'opposaient à leurs injonctions comme les officiers Banyamulenge Majors Byinshi et Safari, emprisonnés au camp Kami au Rwanda puis libérés début 1999 ; b) les responsabilités des massacres étaient attribuées aux Banyamulenge pour les opposer aux autres communautés congolaises et c) enfin, en raison de la dénomination de la « guerre dite des Banyamulenge », alors que dans les deux guerres congolaises d'autres congolais et des rwandais étaient également impliqués.

Convaincu que Masunzu sensibilisait les membres de sa communauté sur les dessous de la politique rwandaise, Dan Gapfizi tenta de l'arrêter à Uvira, le 13 janvier 1999. Il s'en suivit un affrontement armé entre des éléments de l'APR et la garde rapprochée de Masunzu. C'est suite à ces affrontements qu'il se replia à Muranvya où il rencontra « Makanika », avec une dizaine d'hommes. Confrontées à une forte résistance armée maï-maï, les troupes du RCD ne se soucièrent pas de rechercher l'insoumis Pacifique Masunzu, peu armé et entouré d'une garde militaire démographiquement insignifiante et à première vue inoffensive. Il était alors perçu comme une brebis perdue qu'il ne serait pas difficile de faire revenir.

A Muranvya, Bijombo et Rurambo et bénéficiant de l'appui de « Makanika », Masunzu amorça une vaste campagne de sensibilisation des jeunes Banyamulenge dont nombreux se rallièrent à son idéologie. A l'issue de sa campagne, il réussit à convaincre d'autres officiers Banyamulenge, comme Aaron Nyamushebwa et Santos Muheto encore présents dans les rangs du RCD de marquer leur accord et de le rejoindre dans la lutte armée. Dans un contexte d'hostilité des milices locales aux troupes rwandaises, une dynamique inverse s'oberva au sein d'autres communautés au cours de cette résistance Banyamulenge. Plusieurs sources ont rapporté que Masunzu bénéficia du soutien militaire de certains leaders maï-maï, comme Major Mayele (un officier Bembe allié au Général Daniel Dunia Lwendama et basé à cette époque à Swima) pour combattre les troupes rwandaises, notamment lors des affrontements dans la zone de Bibokoboko en février 2002. En même temps, les populations Babembe, Banyindu et Bafuliiru des hauts-plateaux avaient soutenu l'insurrection en fournissant des vivres aux troupes de Masunzu sous forme d'effort de guerre. Des

52. Entretien avec des militaires de la 112ème brigade à Minembwe, août 2008.

militaires Banyamulenge blessés étaient également soignés par des « fétiches » des maï-maï Babembe.

En novembre 2000, une forte délégation conduite par Moise Nyarugabo, alors chef du département de la justice du RCD, se rendit à Minembwe qui était à l'époque sous le contrôle du 93ème bataillon RCD, commandé par Santos Muheto. Les membres de la délégation ne purent descendre de l'avion en raison d'un ordre donné aux militaires par Santos Muheto. Le RCD décida alors de le remplacer par Aaron Nyamushebwa, de janvier à octobre 2001. Pour récupérer Masunzu, désormais considéré comme un élément dangereux s'il restait sans fonction, les autorités militaires du RCD le nommèrent commandant adjoint-/bataillon à Minembwe. Poste qu'il accepta d'occuper jusqu'en juin 2001, probablement dans l'objectif de poursuivre sa campagne de sensibilisation auprès d'éléments Banyamulenge évoluant dans les troupes du RCD.

Sa mutation, fin 2001, à Muranvya (hauts-plateaux) comme commandant adjoint du 43ème bataillon RCD ne lui fit pas renoncer à son projet. Après une altercation avec son chef, le colonel Safari et fort du soutien de « Makanika », toujours errant dans cette contrée, Masunzu entra à nouveau en dissidence le 18 janvier 2002 et se cacha au sud de Minembwe, en compagnie de 53 hommes armés.[53] Le RCD fut alors de plus en plus agacé du danger qu'il représentait et confia, un mois plus tard au Colonel Jules Mutebusi, la mission de rechercher Masunzu et de l'arrêter. Le bataillon RCD présent à Minembwe et dirigé par le Major Byinshi, venu en remplacement d'Aaron Nyamushebwa lui-même déjà déserteur et allié à Masunzu fut également associé à cette traque.

L'escalade conflictuelle

Parti de Baraka, Jules Mutebusi atteint la localité de Rutigita, et occupe Kiziba fin février 2002, avant d'installer ses bases militaires à Makutano et à Tulambo, à deux jours de marche de la base de Masunzu. Les premiers combats avec les troupes de Masunzu se déroulent à Rutigita avant de s'étendre sur tout Minembwe. Mutebusi est mis en déroute. Vaincu, il revient à Baraka fin mars 2002 laissant Masunzu occuper tout Minembwe. C'est alors que l'APR déploya à nouveau dans les hauts-plateaux une brigade sous le commandement de Mutebutsi. De violents combats se déroulèrent à Rurambo, Rugezi et dans la zone de Mikenge, faisant des victimes civiles. La résistance armée Masunzu contre l'armée rwandaise sous la bannière FRF dura 183 jours, du 18 février au 29 septembre 2002. Elle réussit à mettre en déroute les troupes rwandaises dans une guerre d'usure. Fatigués par les combats dans une zone difficile d'accès et

53. Ce seront les premiers éléments de la 112ème brigade non encore brassés depuis 2003 et basés à Minembwe, commandés par Major Santos Muheto.

où la majorité des populations locales se montra hostile à leur présence, les troupes rwandaises durent se retirer de Minembwe.

Entre temps, les services de renseignements rwandais se lancèrent à la recherche de militaires Banyamulenge encore présents dans les rangs de la rébellion et présumés réceptifs à l'idéologie de Masunzu. C'est ainsi que le capitaine Assoni, le lieutenant Sankara, et plus d'une dizaine d'autres officiers Banyamulenge furent arrêtés et emprisonnés. Au cours de la même période, d'autres militaires Banyamulenge capturés dans les combats par les troupes de l'APR furent ramenés de force au Rwanda. Des sources locales rapportent que cet exil forcé était non seulement un début de mise en œuvre de la politique de déportation mais visait aussi à éloigner Masunzu des éléments qu'il pouvait facilement récupérer.

La victoire de Masunzu ne se limita pas à fragiliser le RCD mais alla jusqu'à diviser profondément la communauté Banyamulenge elle-même, les uns restant fidèles au RCD et les autres partisans de la lutte de Masunzu. Après sa victoire Masunzu transforma le FRF en FRC (Forces de Résistance Congolaise), en décembre 2002. Le FRF a ainsi connu certaines évolutions liées aux dynamiques des conflits armés à Fizi. Au départ, la lutte armée de Masunzu contre l'APR se déroula sous la bannière FRF jusqu'à ce qu'il crée son propre mouvement politique, les FRC. Masunzu installa dès lors sa propre administration locale dans et autour de Minembwe.

Certains cadres du FRF expliquent ce développement politico-militaire comme un début d'ambition politico-militaire pour Masunzu. Il n'afficha pas d'ambitions politiques personnelles en dehors de l'idée de s'inscrire dans une logique généralisée d'autodéfense communautaire illustrant que des Banyamulenge pouvaient aussi s'opposer aux rwandais, auxquels on les a souvent assimilés. La victoire sur les troupes rwandaises et l'évolution, fin 2002, des négociations politiques congolaises furent sans doute déterminantes dans son parcours politico-militaire.

Il est rapporté que la gestion patrimoniale de l'entité sous son contrôle fut mal appréciée par certains hauts cadres du FRC. C'est le cas du Colonel Aaron Nyamushebwa qui se retrancha en mars 2003 à Bibokoboko avec une cinquantaine de militaires, et y installa lui aussi sa propre administration. Depuis la guerre anti APR de février-septembre 2002, les sources locales notèrent que Masunzu n'entretint pas de collaboration directe avec le pouvoir de Kinshasa. Ce n'est qu'en mars 2003, lorsque le Colonel Delphin Kayembe se rendit à Minembwe et apporta un important soutien financier et logistique à ses troupes que s'amorça la coopération avec Kinshasa. Cette assistance du gouvernement fut donc tardive.

C'est fin 2003, à l'issue de deux visites à Minembwe de l'homme d'affaire Munyamulenge Gendarme Karojo que le gouvernement congolais amorça officiellement des négociations militaires avec les troupes de Masunzu qui formè-

rent la 112ème brigade. Après la réunification du pays, Masunzu accepta de se rendre à Kinshasa en février 2004, s'intégra dans les FARDC et fut élevé au grade de Général de brigade. Il exerça aussi les fonctions de commandant second de la 2ème brigade à Kananga, courant 2005. Au cours de cette période Makanika exerça, quant à lui, les fonctions de commandant d'une « brigade spéciale » basée à Uvira, aux cotés de la 109ème brigade de Mutupeke.

Mécontent de sa nouvelle affectation, et de son grade de major, Makanika se retira de cette brigade en octobre 2005, pour se retrancher à nouveau dans les environs de Bijombo où il constitua une nouvelle équipe des militaires « insurgés» Banyamulenge, les FRF actuels. Après un séjour de quelques mois à Kananga, le retour de Masunzu à Minembwe coïncida avec la traversée du « groupe de 47 » intervenue dans la semaine du 17 au 23 septembre 2005. Ce retour fut à la base des nombreuses frustrations dans les rangs de la 112ème brigade et occasionnèrent des désertions, notamment celle du Major Nkumbuyinka. Ces désertions furent directement liées aux mécontentements concernant les grades militaires et tenaient également aux allégeances dont continua à bénéficier Masunzu en tant que commandant de cette brigade, alors que les effectifs n'étaient pas clairement établis, comme ce fut le cas pour d'autres factions rebelles de la province.

Période très troublé, profondément agitée et violente, les conflits dans le passé illustrent la profondeur historique des dynamiques sécuritaires locales et des enjeux opposant les communautés de Fizi et Uvira. Ce parcours illustre aussi l'extrême complexité de ces dynamiques et des acteurs impliqués ainsi que leur rôle au niveau local. Dans ces interactions conflictuelles se situant au cœur des logiques de guerres vécues avant la période de la transition congolaise, plusieurs acteurs interfèrent notamment la société civile, les « groupes armés », les autorités politico-militaires et coutumières et remettent en cause les fragiles équilibres existants. La transition et l'après transition héritèrent ainsi des tensions anciennes facilement reproductibles après la réunification du pays en juin 2003. C'est de ces nouvelles crises pré-électorales, de l'impact des élections de juin 2006 au niveau local et des effets de la conférence de Goma sur les « groupes armés » locaux dont il sera question dans la deuxième partie.

2ème partie

Transition fragile, après transition et dynamiques locales

Courant 2003, le contexte politico-militaire de la RD Congo se modifie à la suite des accords de paix signés entre le gouvernement central et les rébellions, grâce à l'appui de la communauté internationale.[54] Ces accords aboutirent à la cessation des hostilités et au partage du pouvoir entre les ex-belligérants, notamment le RCD, le MLC (Mouvement de Libération du Congo) et certains groupes maï-maï. La logique de 1+4 pesa fortement sur la cohabitation des officiers militaires et au sein de l'administration publique. Au niveau du Sud-Kivu, des lignes de clivages entre acteurs politiques et militaires ne tardèrent pas à se faire jour. A la suite des accords issus du DIC, la 10ème région militaire par exemple fut dirigée par un officier du gouvernement de Kinshasa, le Général Prosper Nabyolwa, un ex-FAZ récupéré par l'AFDL, et secondé par un officier du RCD, le Colonel Jules Mutebusi. Au niveau de l'administration des territoires d'Uvira et de Fizi, celle-ci fut confiée à des partisans du MLC, secondé par des adjoints du RCD.

Ce partage du pouvoir fut également une source de tension et se heurta à des oppositions de certains membres de l'ex-rébellion armée RCD. La mise en place d'un gouvernement d'union nationale début juillet 2003 ne mit cependant pas fin aux ambitions de certains belligérants de conquérir le pouvoir par la force. Face à l'incertitude sur le sort des divers mouvements politico-militaires et des allégeances auxquelles les principaux leaders devaient renoncer en s'intégrant dans une armée unifiée, la transition et l'après transition suscitèrent, elles aussi de fortes résistances. La prise de Bukavu et le massacre de Gatumba qui en sont les illustrations fragilisèrent une fois de plus la cohabitation entre les communautés du sud sud et contribuèrent au nouveau dynamisme des « groupes armés » locaux.

54. Le Comité International d'Accompagnement de la Transition (CIAT) est un organe international mis en place à l'issu du Dialogue Intercommunautaire (DIC) à Sun City, l'Afrique du Sud, en décembre 2002 pour épauler la transition démocratique en RDC. Il s'occupait notamment du suivi des accords de paix entre les partis belligérantes. Le CIAT était composé des cinq ambassadeurs des pays membres permanents du Conseil de Sécurité des Nations Unies, la France, la Chine, les Etats-Unis, la Russie et la Grande Bretagne. A eux se joignaient, l'Angola, l'Afrique du Sud, la Belgique, le Canada, le Gabon, la Zambie, l'Union Africaine, l'Union Européenne et la MONUC.

2.1. La prise de Bukavu

Malgré la présence de la Mission de l'Organisation des Nations Unies en RD Congo (MONUC) et des signaux positifs dans le processus de réunification du pays, l'est de la RDC et la ville de Bukavu en particulier restaient sous tensions. Premièrement, la province du Sud-Kivu est dirigée par le Gouverneur Xavier Ciribanya Cirimwami, condamné par contumace courant 2002, à l'instar d'autres officiers RCD par la cour d'ordre militaire de Kinshasa dans l'assassinat de Laurent-Désiré Kabila. Sa nomination pour diriger le Sud-Kivu fut donc un défi lancé au pouvoir central de Kinshasa, agacé de collaborer avec certains politiciens du RCD recherchés pour leur implication dans la mort de Kabila-Père. Bien qu'officiellement, les mutins annonçaient protéger les Banyamulenge en « voie d'extermination », la crainte du jugement constitua un motif à de nombreux officiels RCD à comploter une nouvelle insurrection dans la ville de Bukavu pour forcer la main du gouvernement à les faire bénéficier d'une amnistie.

Jusque début 2004, la gestion de la ville jadis contrôlée par le RCD n'avait jamais été effective par les nouveaux officiels envoyés depuis Kinshasa. La mainmise de la rébellion se fit sentir sur de nombreux secteurs de la vie locale, notamment le contrôle militaire et des principaux axes de ravitaillement, la tenue des caches d'armes et la méfiance au sein des forces de commandement entre les unités affectées par Kinshasa et les anciens belligérants du RCD. Des soupçons selon lesquelles des caches d'armes seraient localisées dans certains quartiers habités par des officiers du RCD déclenchèrent de fréquentes opérations de perquisitions menées par la 10ème région militaire, commandée par le Général Nabyolwa.

La conduite de ces opérations le mit directement en conflit avec son adjoint, le Colonel Jules Mutebutsi qui s'y opposa vivement. A la suite de l'arrestation le 21 février 2004 d'un officier RCD, le Major Jeef Kasongo chez qui il fut trouvé des armes et des munitions puis de son rapide et controversé transfert à Kinshasa, ce nouveau développement des événements opposa ouvertement Nabyolwa et Mutebusi et marqua un début de panique dans la ville, crédibilisant ainsi la thèse d'une nouvelle guerre préparée par l'ex rébellion RCD.

Dans les institutions nationales à Kinshasa, l'arrestation du Major Kasongo mobilisa de nombreux animateurs du RCD. Ils allèrent jusqu'à rédiger une déclaration incendiaire sous forme de mémorandum relayé par Moïse Nyarugabo, porte-parole du groupe parlementaire du RCD. Ce dernier menaça, en plus, de se retirer de toutes les institutions de la transition si l'officier fait prisonnier n'était pas libéré. Dans la foulée, le Comité International pour l'Accompagnement de la Transition (CIAT) et les représentants des missions diplomatiques basées à Kinshasa firent pression sur le Président Joseph Kabila pour qu'il concède de relâcher le Major Jeef Kasongo conformément aux requêtes et me-

naces du RCD. Le 23 février 2004, Jeef Kasongo est libéré et ramené à Bukavu par la MONUC, deux jours plus tard.

Avant que Mutebutsi ne décide d'attaquer la résidence de Nabyolwa, il désorganisa toutes les affectations des militaires dans les postes stratégiques de la ville. Les militaires placés à la place Mulamba, près de la résidence de Nabyolwa furent éloignés et conduits vers la poste centrale de Bukavu. Ceux affectés aux deux frontières Ruzizi furent remplacés par des loyaux à Jules Mutebusi. Ce dernier envoya un autre contingent de militaires à l'aéroport de Kavumu pour parer à toute éventualité. La nuit du 23 février 2004, la ville de Bukavu fut secouée par des fusillades nourries à l'arme automatique et à l'arme lourde qui causèrent trois morts et une dizaine de blessés dans la garde rapprochée de Nabyolwa. Sa résidence fut littéralement mitraillée.

Après que la MONUC ait joué aux apaisements, le 26 février 2004, une importante mission en provenance de Kinshasa, dirigée par le Général Sylvain Buki, alors chef d'état-major adjoint des forces terrestres (composante RCD) se rendit à Bukavu, afin d'enquêter sur l'incident de l'attaque de la résidence du Général Nabyolwa réfugié d'abord dans le bâtiment du collège Alfajiri puis évacué quelques jours plus tard par la MONUC pour Kinshasa. Le remplacement à la tête de la 10ème région militaire de Nabyolwa par le Général Buja Mabe ne fit pas baisser les tensions avec son adjoint le Colonel Jules Mutebusi, toujours présent dans la ville et presque insoumis. Les caches d'armes et les opérations de perquisition dans les maisons se poursuivirent et illustrèrent, à nouveau, que des failles dans la sécurité de la ville auguraient de nouveaux affrontements armés.

C'est dans ce paysage de suspicions, d'insurrection larvée et de difficile reprise des affaires sécuritaires par le gouvernement central qu'au soir du 26 mai 2004, Jules Mutebusi déclencha les hostilités contre les FARDC, en s'attaquant directement aux militaires au poste frontalier de Ruzizi 1er. Après les y avoir délogés, il étendit ses positions militaires dans la ville, près du marché de Nguba et de Nyawera alors que les militaires loyalistes se déployaient dans les environs de la banque centrale. Tandis que les combats se poursuivaient le lendemain dans la ville, les forces de la MONUC tentèrent de s'interposer entre les belligérants pour un cessez-le-feu. Celui-ci parvint à être obtenu des deux parties et Mutebusi cantonna ses hommes au collège Alfajiri.

Entre temps, le Général Laurent Nkunda à la tête de près d'un millier d'hommes armés annonça « porter secours aux Banyamulenge en voie d'extermination » et vint en renfort à partir de la province du Nord-Kivu. Sa progression fut assez surprenante et rapide. En trois jours, défiant les FARDC en poste à Minova, Kalehe et Kavumu, Nkunda atteignit Bukavu, le 2 juin 2004 et occupa les collines de Karhale surplombant la ville. Le même jour, à l'aube, le cessez-le-feu fut rompu par les troupes de Jules Mutebusi qui, à nouveau occupèrent la ville. Renforcés par les hommes de Laurent Nkunda, les militaires rebelles

obligèrent les FARDC à se déployer hors de Bukavu jusqu'au 9 juin 2004. Sur pression de la MONUC et du CIAT, les militaires « insurgés » se retirèrent de Bukavu. Derrière eux, une ville littéralement pillée, le marché central de Kadutu incendié et des dizaines de femmes systématiquement violées. Craignant les représailles de la population, plus de mille cinq cents habitants de Bukavu, en majorité des Banyamulenge trouvèrent refuge au Rwanda.

A la même date, Jules Mutebutsi en compagnie d'un de ses proches officiers, le Major Venant Bisogo quittèrent nuitamment Bukavu par les escarpements de Ngomo et atteignirent la localité de Kamanyola. Là, ils s'affrontèrent à nouveau aux soldats de la 8ème brigade FARDC, appuyés par la MONUC. Vaincu, Jules Mutebusi et Venant Bisogo se réfugièrent au Rwanda accompagnés d'une centaine de militaires. La traversée, en septembre 2005, de certains de ces «réfugiés armés» sous l'appellation du « groupe des 47 » marqua le début de radicalisation du mouvement armés chez les Banyamulenge et la constitution des FRF actuels.

En plus de constituer une sérieuse menace au processus de paix, la prise de la ville de Bukavu démontra que la transition restait soumise aux clivages entre composantes. Quelles que soient les causes à la base de ce conflit au sein de la 10ème région militaire, qu'elles soient d'ordre politique ou un simple incident entre militaires, ce qu'il faut constater ici est que la prise de Bukavu avait aussi exacerbé des tensions au sein des communautés culminant sur des messages et des discours de haine. La globalisation à l'encontre des membres de la communauté Banyamulenge ou des membres d'autres communautés partisans du RCD s'observa dans et en dehors de Bukavu. Dans le sud sud par exemple, la tension se raviva, obligeant plusieurs familles Banyamulenge d'Uvira à se réfugier à Gatumba où des centaines de leurs membres furent massacrés en août 2004.

2.2. Le massacre de Gatumba, les Banyamulenge au cœur des tensions

Après les événements de Bukavu de mai-juin 2004, des centaines de réfugiés congolais, majoritairement des Banyamulenge en provenance d'Uvira, furent installés par l'UNHCR dans les camps de Cibitoke et Gatumba au Burundi, près de la frontière congolaise. Dans la nuit du 13 au 14 août 2004, ce camp fut brutalement attaqué par un commando non autrement identifié. Au total, 152 réfugiés furent massacrés dans une violence extrême, 106 grièvement blessés et 8 portés disparus. Selon plusieurs rapports[55], l'attaque visait manifestement les Banyamulenge et répondait de toute évidence à des motivations ethniques et

55. L'Opération des Nations Unies au Burundi, Massacre de Gatumba : implication probable des Forces Nationales de Libération (FNL), rapport du 25 octobre 2004.

politiques. L'enquête menée pendant un mois par l'Opération des Nations Unies au Burundi permit d'établir « les faits », mais l'équipe n'avait pas été en mesure d'identifier les vrais organisateurs, les exécutants et les commanditaires du massacre.

Dans un contexte où les responsabilités n'avaient jamais été clairement établies[56], le rapport conclut que le FNL[57], le seul groupe rebelle burundais ayant revendiqué la responsabilité des massacres, *« avait probablement participé à l'attaque »*, sans toutefois donner une idée précise « *de la nature et de la portée de leur rôle probable* ».

Ce massacre intervint à une période où la RD Congo était dans une phase de transition politique fragile. Il représentait plus qu'un nouveau cas de massacre ethnique dans une région déjà connue pour des drames de ce genre (Kasika, Makobola, etc). Sur le plan sous-régional, cette attaque intervint à l'intersection de deux fragiles processus de transition et soulignait, sinon aggravait, le climat de tensions politiques qui perdura au Burundi et en RDC avant les élections de 2005 au Burundi et celles de 2006 en RDC. Des hommes politiques impliqués dans les dynamiques opposant les groupes ethniques avaient immédiatement essayé de s'approprier le massacre pour servir leurs propres desseins politiques en développant notamment des discours ethniques.

En même temps qu'ils affirmaient l'imminence d'un génocide, voire sa perpétration, certains dirigeants burundais et rwandais avaient accusé l'armée et le gouvernement congolais d'être impliqués dans le massacre et les avaient menacés d'entrer en guerre contre eux. Du coté burundais, le FNL revendiqua le massacre et se retira du processus de paix tandis qu'en RD Congo, Azarias Ruberwa, alors vice-président en charge de la défense et sécurité se retira momentanément des institutions de la transition et s'installa dès lors à Goma, l'ancienne capitale de la rébellion RCD. Il réclamait, avant le début d'une enquête, des sanctions à l'encontre du gouvernement congolais. Alors que les populations d'Uvira eurent à leur tour peur des représailles des Banyamulenge, le drame de Gatumba réveilla à nouveau des tensions interethniques à Uvira, entre les Banyamulenge et les autres communautés locales.

56. Les plus hauts officiels des gouvernements burundais et rwandais et les dirigeants du Rassemblement Congolais pour la Démocratie (RCD-Goma), ont affirmé que ce massacre aurait été perpétré à large échelle, par une force organisée en provenance du Congo, combinant des éléments maï-maï congolais, des combattants rebelles rwandais (« Interhamwe ») et des FNL.
57. Dirigé par Agathon Rwassa, le FNL est un mouvement rebelle hutu créé en 1991 et connu pour son hostilité envers les Tutsi. Opérant depuis lors dans la région longeant la frontière du Burundi avec la RDC, ce mouvement intégra l'armée nationale et le gouvernement burundais en avril 2009. Le 23 juin 2010, Agathon Rwassa se retira du gouvernement et trouva à nouveau refuge dans l'Est de la RDC.

Lors de la tentative de retour des rescapés du massacre à Uvira, ces derniers durent passer plusieurs nuits à la belle étoile, dans la zone neutre, entre les postes frontaliers de Gatumba et Kavimvira. Les habitants d'Uvira s'opposaient à toute réinstallation des réfugiés dans la cité aux rumeurs selon lesquelles il y aurait des infiltrés parmi eux. Il fallut l'intervention de la MONUC qui leur fit escorte sous jet de pierres, pour qu'ils regagnent les anciennes installations de la Cotonco, près de la Caritas où certains d'entre eux furent momentanément hébergés.

Encadré 4 : Le massacre de Gatumba

Aux yeux de la communauté Banyamulenge, ce massacre fut perçu comme une vengeance perpétrée par d'autres communautés congolaises voisines en représailles des massacres perpétrés durant la rébellion RCD, dans lesquels certains officiers Banyamulenge seraient pointés du doigt. Les Banyamulenge justifient leur point de vue par le fait que les autres communautés voisines (Babembe, Bafuliiru et Bavira) n'avaient jamais ouvertement condamné la tragédie de Gatumba. Pour ces autres communautés, notamment les Bafuliiru, le massacre de Gatumba avait fait l'objet d'une condamnation unanime par la société civile d'Uvira en date du 15 août 2004, le lendemain du massacre. Elles estiment d'ailleurs que certains membres de ces communautés avaient également été tués au cours de ce massacre.

Quel que soit le degré de responsabilité des uns et des autres par rapport à ce crime, il est frappant qu'une attaque armée soit menée contre des réfugiés congolais fuyant les hostilités chez eux. Il y a lieu, à l'issue d'une enquête profonde portant sur tous les massacres de civils, d'identifier les auteurs et les commanditaires dans une perspective d'application stricte de la justice. Au regard de ces différentes versions sur les evénements, il faudra de la part de toutes les communautés du sud sud beaucoup de volonté et d'effort pour pouvoir se réconcilier dans un contexte où ce genre d'événements les plongent parfois dans l'intolérance. C'est la condition sine qua non de tout développement durable.

A part les événements de Gatumba, un autre fait sensible qui attisa les conflits intercommunautaires dans Fizi et Uvira fut la traversée du « groupe des 47 ».

2.3. La traversée du « groupe des 47 »

Préparation, parcours du groupe des 47 et incident avec les FDLR

Au cours de son séjour comme réfugié dans un camp à Gikongoro (au Rwanda) et suite à des menaces de l'armée rwandaise de fermer ce camp peuplé de miliaires Banyamulenge, Venant Bisogo se sentit en insécurité pour avoir eu au cours de la rébellion RCD, des démêlés avec un officier rwandais. Il amorça, courant 2005, des contacts avec le Général Masunzu qui le préparait à devenir commandant de la 112ème brigade non intégrée basée à Minembwe. Du Kasai où il se trouvait, Masunzu poursuivit les contacts avec Bisogo, à travers le Major Rutambwe, un de ses proches vivant en clandestinité au Burundi. Ce dernier s'occupa notamment de l'achat des titres de voyage pour le groupe des 47, des laisser-passer délivrés par les services de la Direction Générale des Migrations (DGM) à Goma et qui leur servirent à franchir la frontière rwandaise d'Akanyaru Haut (province de Kayanza) avant que le groupe gagne le camp de réfugiés congolais de Cibitoke, non loin de la frontière congolaise avec le Burundi. Rutambwe assura également les contacts avec les Colonels Mosala et Baudouin Nakabaka qui contrôlaient alors les frontières congolaises le long de la plaine de la Ruzizi.

Profitant de la perméabilité des frontières, des émissaires furent envoyés pour persuader ces officiers de laisser passer le « groupe des 47 ». Mais, l'idée ne rencontra pas l'assentiment de tous les facilitateurs contactés qui voyaient dans ce projet, une stratégie de favoriser les Banyamulenge à se doter d'un groupe armé qui vengerait le massacre de Gatumba dans lequel des maï-maï étaient pointés du doigt. C'est ainsi que le plan de la traversée peaufiné depuis le Rwanda et le Burundi fut dévoilé. Saisi du dossier, Mutupeke, alors commandant de la 109ème brigade non intégrée basée à Uvira lança une véritable chasse aux sorcières en procédant à l'arrestation des conspirateurs, notamment Amisi Radjabu Donatien dit « Amirado ».[58]

Malgré ces difficultés, certains membres du groupe décidèrent de traverser la frontière congolaise. Après avoir connu une noyade et franchi la rivière Ruzizi, munis seulement de trois armes légères, le « groupe des 47 » traversa la localité de Bwegera et s'installa sur la colline de Kabunambo (localité située entre Sange et Runingu). Là Bigaya, un capitaine maï-maï fuliiru les rejoignit pour les ravitailler en vivres. Après de nouveaux contacts téléphoniques entre Bisogo et Masunzu, ce dernier proposa un itinéraire qui conduirait paisiblement le

58. Ce pasteur responsable de la secte de la Sainte Famille à Baraka est impliqué dans de nombreux dossiers flous dans cette zone. Membre des Forces Républicaines Fédéralistes (FRF), il aurait également été actif dans un groupe criminel « les sans échecs » qui fut à la base de nombreux assassinats dans la capitale burundaise entre 1995 et 2000.

« groupe des 47 » jusque dans les hauts-plateaux. Passé le village de Kigusho, le « groupe des 47 » tomba, près de Kahololo entre les mains des FDLR. Mis au courant de l'incident par Venant Bisogo, Masunzu informa le Général Agolowa (commandant de la 10ème région militaire) que des éléments rwandais venaient de s'infiltrer à partir de la plaine de la Ruzizi et qu'ils devraient être arrêtés.

A ce moment commencèrent des négociations en vue de la libération des prisonniers à travers des conversations téléphoniques entre des officiers FARDC de haut rang, dont le Général Agolowa avec le commandement militaire FDLR. Ces négociations orchestrées par Masunzu à partir du Kasai connurent également l'implication de deux officiers Banyamulenge de la 109ème brigade : le capitaine Nkumbuyinka basé dans les hauts-plateaux à Rurambo et Major Makanika, alors commandant d'une « brigade spéciale » à Uvira. Plus gradé, Makanika intima à son tour à Nkumbuyinka l'ordre de se rendre à Kigusho pour s'occuper de ce dossier. Après avoir payé en rançon une importante somme d'argent aux FDLR, il ne décida ni d'arrêter les « infiltrés » ni de les livrer à la 10ème région militaire de Bukavu. Tous étant des militaires Banyamulenge, Nkumbuyinka les avaient reconnus. Le « groupe des 47 » poursuivi paisiblement son itinéraire jusque dans les environs de Muranvya où il constitua son état-major.

Fort de son crédit vis-à-vis du gouvernement et des FARDC pour avoir combattu l'APR, Masunzu parvint à convaincre l'état-Major Général de l'envoyer à Minembwe où la traversée du « groupe des 47 » annonçait une nouvelle incursion militaire rwandaise dans la zone. Fin octobre 2005, Masunzu quitta ainsi la 2ème brigade FARDC de Kananga et occupa, à nouveau la fonction de commandant de la 112ème brigade non intégrée basée à Minembwe, dans le but de combattre les militaires « présumés Rwandais ». Toujours à Uvira, Makanika apprit que Masunzu arrivait et qu'il risquait de l'arrêter pour avoir désobéi à la hiérarchie militaire en libérant le « groupe des 47 ». C'est suite à cette crainte que début octobre 2005, « Makanika » déserta à son tour la 109ème brigade d'Uvira, alla se cacher à Bijombo puis à Muranvya où il coalisa avec des éléments de la 112ème brigade de Minembwe, réfractaires au brassage[59], formant un groupe de 109 rebelles. C'est ainsi que « Makanika » et Venant Bisogo devinrent leaders des deux « groupes armés ».

59. Pour les «insurgés» Banyamulenge, le brassage est perçu comme un artifice en vue de les éloigner des membres de leurs communautés, entourés par des FDLR et des milices maï-maï, dont les activités militaires pourraient nuire à leur sécurité.

Evolution du « groupe des 47 » et connexion avec Makanika

A leurs débuts, les groupes de Makanika et de Bisogo évoluèrent d'abord séparément. Le premier était installé dans les environs de Muranvya et Bijombo et le second à Kamombo. Avec de faibles capacités militaires[60] aux yeux de la 112ème brigade, celle-ci les laissa tranquilles jusque fin décembre 2006, lorsque Makanika parvint à s'installer près d'Ilundu, à une quinzaine de km au nord de Minembwe, provoquant ainsi la colère des militaires de la 112ème brigade. Pour préparer l'assaut contre les rebelles Makanika et Bisogo, Masunzu sollicita des renforts au sein de la 12ème brigade basée à Baraka. Les 121ème et 123ème bataillons intégrés furent alors déployés dans la zone de Minembwe jusque dans la région contrôlée par les rebelles. L'occupation de ces positions fut perçue par ces derniers comme une provocation. C'est ainsi que les premiers affrontements éclatèrent début 2007 à Kitavi entre les éléments de la 112ème et les troupes de Makanika.

Au même moment, son état-major basé à Ilundu fut attaqué, faisant plusieurs victimes dont les Majors Nkumbuyinka et Ntarambirwa. Quelques jours après ces premiers affrontements, il survint un autre incident fin janvier 2007 lorsque les troupes de Bisogo et les éléments de la 112ème brigade faillirent aussi s'affronter. Répondant à une invitation du Général Agolowa en visite à Minembwe, Venant Bisogo prit le risque de se rendre à Kiziba (près de Minembwe) où des éléments de la 112ème brigade tentèrent de l'arrêter. Bien que des affrontements armés n'aient pas eu lieu, cet incident accéléra la fusion des deux groupes, celui de Makanika et de Bisogo. C'est le début de la version actuelle des FRF.

Entre temps, les négociations entreprises courant 2007, par le vice-gouverneur de province Ignace Mupira, la 10ème région militaire (commandée par le Général Tshikwej) avec les militaires FRF ne permirent toujours pas de faire baisser la tension entre ces derniers et la 112ème brigade. De violents combats éclatèrent à nouveau en mars 2007 et se poursuivirent jusqu'en mai 2007. A la suite de ces combats, les militaires des FRF durent se replier dans les forêts de Bijaga (nord-est de Kamombo), après avoir subi de nombreuses pertes en vie humaine[61]. Fin 2007, l'arrivée à Muranvya du Général Tshikwej réussit, à nouveau, à réunir les protagonistes. Il permit en même temps de faire cesser les combats et stabiliser le front.

60. Le « groupe des 47 », les déserteurs de la 112ème brigade et les éléments de Makanika, composaient déjà une équipe de près de deux cents rebelles. Aux dires des leaders du groupe, les FRF s'approvisionnèrent en armes auprès des FDLR, en échange de vaches imposées aux paysans de la zone sous leur contrôle, au titre d'effort de guerre.
61. Entretien à Minembwe avec un militaire du 123ème bataillon, août 2008.

Quelques mois plus tard, les négociations entre bélligérants dans lesquelles était également impliquées le Général Mustapha parvinrent aussi à cantonner les FRF dans la région de Kamombo[62] et à faire signer aux différents « groupes armés » un accord de cessez-le-feu en les séparant d'une zone neutre, entre point zéro et Mikenge. Lors de ces négociations avec les autorités provinciales et militaires, les FRF posèrent toute une série de conditions pour le brassage. Construite autour de l'érection de Minembwe en territoire, de nouvelles revendications telles que le retour des réfugiés congolais illustraient un nouveau cahier de charges, sinon une récupération politico-militaire de la problématique de Minembwe, portée par les membres de la communauté Banyamulenge[63].

La présence du « groupe des 47 » et les activités militaires qu'ils développèrent dans la zone constituèrent d'importants motifs pour certains leaders maïmaï Babembe et Bafuliiru de se reconstituer en « groupes armés ». Alors que le Général Dunia considéré comme le principal leader maï-maï de Fizi séjournait à Kinshasa et que le processus d'intégration des FARDC semblait cahotant, Yakotumba faisait partie de la 111ème brigade maï-maï dirigée par Nguvu, non brassée et basée à Fizi. C'est en sa qualité d'adjoint de Nguvu que la 10ème région lui confia le commandement du 2ème bataillon maï-maï dans la cité de Baraka, courant 2006. A ce moment Zabuloni élevé au titre honorifique de général est nommé à la 10ème région militaire comme commandant S4 (chargé de logistique militaire), fonction qu'il ne put exercer en raison de son âge avancé et de son faible niveau d'instruction. Frustré, Zabuloni retourna à Uvira et s'installa à Kavimvira (Kala) avec une trentaine de maï-maï. Prenant pour provocateurs les affrontements de mai-juin 2004 à Bukavu, la présence des FRF et la revendication d'ériger Minembwe, Yakotumba et Zabuloni prirent à nouveau les armes et constituèrent de nouveaux maquis dans Fizi et à Uvira.

62. Jusqu'en décembre 2010, dans cette partie du territoire d'Uvira et de Mwenga, les FRF auraient installé leur propre administration locale. Sur le plan politique, les FRF se sont ainsi organisées comme un gouvernement autonome constitué d'un Président (Venant Bisogo) et de chefs de départements (affaires sociales, santé, mobilisation et propagande, justice, économie). Dans les localités sous leur contrôle, les chefs de groupements légitimes sont remplacés par des nouveaux, à la tête des entités coutumières créées.

63. Lors de la de la formation des FRF et de la lutte de Masunzu contre l'APR en 2002, il n'avait jamais été question des revendications allant dans le sens de l'érection de Minembwe en territoire.

2.4. La recomposition des groupes maï-maï locaux

Dans le territoire d'Uvira

Alors que la présence des FRF dans les hauts-plateaux (puis brièvement à Runingu au cours d'une tentative avortée d'intégration dans les FARDC) alimenta les rumeurs d'une nouvelle guerre, les groupes maï-maï reconstitués et non intégrés dans les FARDC décidèrent de rester sur le qui-vive ou de quitter le processus de réunification de l'armée. Problématique, ce processus se heurtait à la non maitrise des effectifs des militaires et à une difficile gestion de leurs grades. Ces deux problèmes furent à la base des scissions au sein des groupes maï-maï existants. A titre d'exemple, on peut citer les scissions qui sont nées du groupe de Zabuloni suite aux frustrations de certains de ses officiers en termes de reconnaissance de grades dans la logique d'intégration dans l'armée nationale.

Certains maï-maï, dont Fujo Zabuloni, comme certains militaires FARDC issus du RCD, refusèrent les grades octroyés et se retirèrent en forêt, début 2006. Ancien combattant maï-maï de Zabuloni, Fujo rejoignit momentanément la 109ème brigade en 2005, puis déserta de ce corps quelques mois plus tard. Avant de se cacher à Katonyera (sa base militaire au-dessus de Kawizi), il s'occupa en 2006 d'extraire du coltan dans une mine de Lemera, son village natal, pendant que la 10ème région militaire venait de lancer un avis de recherche qui ne parvint pas à le mettre aux arrêts, du fait de la protection dont il bénéficia de la part de membres de sa communauté (Bafuliiru) et du fait d'être le fils du leader maï-maï Zabuloni. Par ailleurs, les conditions de vie précaires de combattants qui choisissaient d'être brassés ne favorisèrent pas une intégration massive.

A partir de ces problèmes, courant 2006, Zabuloni Rubaruba réunit autour de lui tous les maï-maï désœuvrés et réfractaires au brassage et reconstitua un groupe de près de 300 rebelles en vue de parer à une éventuelle attaque du « groupe des 47 ». Malgré le fait que des affrontements n'avaient pas été rapportés entre ses éléments et ce groupe, la présence d'éléments maï-maï à Uvira fut à la base d'une constante dégradation de la situation sécuritaire. Elle demeura la principale base des suspicions entre les Banyamulenge et les Bavira-Bafuliiru. Vivant de la débrouillardise, ces maï-maï paralysèrent souvent les activités économiques procédant parfois à des rapines et pillages sur les véhicules des commerçants locaux.

Dans le territoire de Fizi

Selon des sources maï-maï locales, lorsque le processus de brassage fut lancé courant 2004, certains éléments sous le contrôle de Nguvu s'y étaient rendus, sans lui. Il fallu attendre juin 2005 lorsque Mutupeke, alors commandant de la 109ème brigade d'Uvira, persuade Nguvu que ce dernier accepta d'être brassé. Alors que courant 2006, l'état-major général FARDC fusionna les sept brigades maï-maï dirigées par Dunia en deux, quelques unités maï-maï furent prises en

charge par le gouvernement de Kinshasa et bénéficièrent d'une solde, sauf les centaines d'éléments commandés par Yakotumba à Baraka. Ils choisirent dès lors de faire défection et de se retirer à Karamba dans la presqu'île d'Ubwari. Mais la volonté de bénéficier d'un grade plus élevé en tant que nouveau leader rebelle en l'absence de Dunia retenu à Kinshasa pour « consultations avec la haute hiérarchie militaire», présida sans doute à cette décision.

Il est rapporté que des notables Babembe auraient joué un rôle dans la reconstitution de ce groupe, en persuadant Yakotumba de s'opposer au processus de brassage afin de préserver la capacité d'autodéfense de la communauté Babembe devant la menace que représentaient toujours les «insurgés» Banyamulenge non brassés. Par la crainte d'un nouveau regain de violence, la 10ème région militaire, sous le Général Agolowa, des députés nationaux et provinciaux Babembe ainsi que la MONUC s'impliquèrent activement dans des négociations avec le nouveau groupe. Le résultat positif fut que Yakotumba et près de 400 maï-maï quittèrent la presqu'île d'Ubwari en mai 2007 pour s'installer à Misufi (Fizi). Plutôt que de livrer ses troupes à la 10ème région militaire dans le cadre du brassage, Yakotumba les déploya dans de nouvelles positions militaires rebelles dans la collectivité de Ngandja (sud de Fizi), principalement à Misisi, à Lulimba et dans son village natal de Lubondja.

S'inspirant des clivages existant entre composantes au sommet de l'état congolais et sur l'échiquier provincial, la période de transition fut marquée par un nouveau regain de violence et un difficile apaisement des tensions entre les communautés locales. Celles-ci s'illustrèrent particulièrement par la recomposition de nouveaux « groupes armés » qui persistèrent malgré le processus de brassage et les élections de 2006. Si celles-ci aboutirent à la mise sur pied d'un gouvernement central légitime, elles furent également à la base d'un revers électoral pour le RCD, sans réussir à mettre totalement fin à l'escalade de la violence dans les Kivu.

2.5. L'après transition

Avant et après les élections présidentielles et législatives de juin 2006, plusieurs événements-clés avaient marqué la période post-transitionnelle et contribuèrent aux fragilités dans les territoires de Fizi et Uvira. L'implantation du Parti du Peuple pour la Reconstruction et la Démocratie (PPRD) dans la zone, le discrédit de l'ex-mouvement rebelle RCD, les enjeux électoraux et la conférence de Goma en Janvier 2008 constituèrent autant d'évolutions politiques importantes qui ne manquèrent pas d'avoir un impact sur les dynamiques communautaires de paix.

Un nouveau paysage politique et sécuritaire local

Fin 2002 et après les accords de Sun City, le PPRD s'installa progressivement dans les territoires de Fizi et d'Uvira, jusque dans les hauts-plateaux, à l'époque sous contrôle de Masunzu. En ce moment, le RCD devenu parti politique perdit petit à petit du terrain, les exactions commises par ses éléments armés sur les populations civiles contribuèrent largement à son discrédit. L'effervescence des élections mobilisa les populations locales, dès le référendum du 18 décembre 2005 suivi de la promulgation de la nouvelle constitution en février 2006. Cette dernière ne fut pas directement suivie de contestations populaires à l'est de la RD Congo. L'une des raisons fut que la majorité de la population n'en connaissait pas le contenu. La seconde est que ces premières élections représentaient un enjeu important, celui d'un espoir de la paix retrouvée.

Mais très vite, les alliances autour des échéances électorales se dessinaient. Au plan politique, de nombreux candidats affichaient les couleurs du PPRD et se distançaient nettement du RCD considéré comme un parti ayant de fortes attaches avec le Rwanda. En revanche, de nombreux leaders politiques locaux proches du PPRD se positionnaient autour de leurs communautés tribales. Le vote massif pour le PPRD[64] se justifia largement dans un contexte local où battre campagne pour le RCD était synonyme de trahison. Ce qui inspira les discours de propagande de certains candidats inféodés de relent divisionniste. Cette attitude opposa, une fois de plus, les Banyamulenge aux autres communautés locales, en réveillant les vieilles questions sur la nationalité et l'érection de Minembwe en territoire.

Dans cette dualité politique RCD-PPRD, la situation sociale dans les hauts-plateaux fut assez particulière. Le soutien implicite de Masunzu au PPRD, bien qu'il permit au parti au pouvoir de bénéficier à Minembwe d'un soutien populaire, divisa davantage la communauté Banyamulenge entre deux tendances : les pro PPRD et partisans de la lutte de Masunzu et frustrés par le système RCD d'une part et d'autre part, les pro RCD, d'abord privilégiés puis de plus en plus inquiets sur leur sort au sein du mouvement rebelle décadent. Ce rapport de force interne s'observa également dans l'organisation coutumière Banyamulenge. Les clans démographiquement minoritaires ne pouvaient prétendre prendre le leadership de la communauté[65]. Avec la nouvelle donne politique, ces der-

64. C'est début 2006 que se constitua l'Alliance pour la Majorité Présidentielle, une plate-forme politique des partis proches du PPRD, actuellement au pouvoir en RDC. Dans le sud sud, les partis membres sont les Patriotes Résistants maï-maï, le Mouvement Social pour le Renouveau, le DCF-COFEDEC, dont l'un des animateurs est Emile Baleke, l'actuel Président de l'Assemblée Provinciale au Sud-Kivu.

65. Comme dans d'autres sociétés pastorales, les clans numériquement importants sont les Basinzira, les Banyavyinshi, les Basita et les Bahiga. Ces clans disposeraient de moyens finan-

niers s'efforcèrent depuis la lutte de Masunzu de rompre avec le système archaïque qui les enfermait dans de castes. L'adhésion des Banyamulenge au PPRD fut une ouverture et conduisit au rapprochement entre Masunzu et le gouvernement de Kinshasa. Cette ouverture contribua à fragiliser davantage le RCD dans la mesure où au niveau du Sud-Kivu, c'est la population de Minembwe qui aurait put constituer sa base électorale pour l'avoir dotée d'un territoire, réclamé depuis de nombreuses années, mais en vain.

Militairement, l'après transition fut marquée par des tensions. Celles-ci s'illustrèrent par la persistance des « groupes armés » locaux, à l'exemple des FRF toujours retranchés autour de Kamombo. Les difficultés du processus de brassage des « groupes armés » locaux démontrèrent également des lignes de clivages lorsque par exemple les 109ème et 115ème brigades maï-maï, étaient toujours présentes dans la zone. Ces brigades constituèrent potentiellement la pépinière de reconstitution de nouveaux « groupes armés », comme le démontrèrent Yakotumba et Zabuloni courant 2006. Par rapport aux enjeux électoraux, ces nouveaux mouvements maï-maï ne restèrent pas en marge du processus électoral et alimentèrent les tensions en répercutant notamment les discours de haine contre la communauté Banyamulenge. Le soutien aux candidats se tissa autour des réseaux ethniques locaux où chefs coutumiers, notables et leaders des « groupes armés » jouèrent un rôle prépondérant. A Uvira, il est rapporté que des membres de la milice Zabuloni avaient été enrôlés et avaient voté dans un contexte où ils n'avaient jamais été enregistrés ni reconnus comme soldats de l'armée gouvernementale. Cette évolution conforta davantage l'avance et la victoire des candidats PPRD alors qu'elle fit perdre au RCD une bonne partie de son audience populaire.

Après les élections, alors que le contexte sécuritaire demeurait fragile dans les Kivu, le FRF composé d'anciens militaires du RCD s'illustra par sa collaboration directe avec le Congrès National pour la Défense du Peuple (CNDP) avec lequel il porta les mêmes revendications. Officiellement, celles-ci portaient sur la bonne gouvernance, le retour des réfugiés tutsi et la lutte contre la discrimination socio-politique instituée par le gouvernement de Kinshasa contre les populations tutsi rwandophones de l'est de la RDC ainsi que la reconnaissance par Kinshasa du « territoire de Minembwe » (spécifique pour le FRF).

Devant la menace sécuritaire que représenta le CNDP, les FARDC s'affrontèrent à ses troupes dans les territoires de Masisi et de Rutshuru (Nord-Kivu) sans parvenir à anéantir le groupe rebelle, ni à démanteler les autres groupes congolais opérant dans les deux Kivu. Suite à ces difficultés, les FARDC initiè-

ciers importants. Tandis que les clans minoritaires sont les Abitira, Abadahura, Abatwari, Abagora, Abasinga, Abega, Abasegege, Abagunga, Abashingwe, Habinda ou Abazigaba.

rent début 2007, une première approche d'intégration des troupes de Nkunda par le « mixage »[66]. Selon les accords, Nkunda avait obtenu que ses troupes soient formées et demeurent dans leurs fiefs. L'échec du processus fut marqué par la reprise des hostilités entre ses hommes et les FARDC ainsi que par le regain de tensions dans les deux Kivu. C'est dans le but de trouver une issue à ces difficultés que le gouvernement décida de la tenue de la conférence de Goma. Cette dernière ne manqua pas d'avoir un impact sur les dynamiques des « groupes armés » du sud sud.

Les revers locaux de la conférence de Goma

Conçue et organisée hâtivement comme une réponse politique visant à surmonter l'échec militaire subi face au CNDP fin 2007, la Conférence sur la Sécurité, la Paix et le Développement des provinces du Nord-Kivu et du Sud-Kivu tenue à Goma (Nord-Kivu) du 6 au 23 janvier 2008 avait pour objectif d'élaborer un plan de restauration de la paix et de la sécurité dans les deux Kivu. L'Acte d'engagement qui en fut le principal résultat prévoyait un cessez-le-feu immédiat, le brassage au sein des FARDC ou la réintégration dans la vie civile des rebelles en échange d'une amnistie pour faits de guerre et d'insurrection, et ce, non compris les crimes de guerre et les crimes contre l'humanité. Signé par le Président de la République, plus d'une dizaine de GAC des deux Kivu ainsi que de nombreux acteurs issus des communautés ethniques et de la société civile, l'Acte initiait le lancement du programme Amani, structure chargée de veiller à la concrétisation des engagements. Si la conférence de Goma se conclut sur une note optimiste et cristallisa les espoirs des populations, du gouvernement et de la communauté internationale, le programme Amani qui en résulta eut des conséquences sur les dynamiques armées locales qu'il était censé apaiser. Alors que trois GAC de Fizi et Uvira en furent signataires (Zabuloni, Yakotumba et FRF), ce n'est pas moins de dix « groupes armés » que l'on trouve actuellement sur ces deux territoires[67].

Le premier effet pervers de la conférence de Goma fut le regain de légitimité qu'elle conféra aux GAC en permettant à leurs leaders et représentants de participer à une négociation politique d'envergure internationale dans laquelle ils se trouvaient mis au même pied d'égalité que de nombreux diplomates et officiels

66. Début 2007, suite aux revers subis par les FARDC contre le CNDP, un processus de « mixage », un mélange rapide des différentes troupes FARDC et CNDP, avait été initié dans le Nord-Kivu. L'échec de ce processus fut sans appel.
67. Le groupe maï-maï Shikito fut aussi signataire de l'Acte, mais pour le territoire de Mwenga. Ce n'est que courant 2008 qu'il s'étendra au territoire d'Uvira.

congolais de hauts niveaux[68]. De nombreux GAC, même lorsqu'ils n'avaient plus d'existence réelle sur terrain, accédèrent alors à une reconnaissance officielle dont ils profitèrent pour se reconstituer ou se renforcer. La conférence, comme le programme Amani, ouvrirent en outre une fenêtre d'opportunités inespérée pour les GAC en leur donnant accès à des avantages politiques (perspectives d'accès à des hautes responsabilités militaires ou politiques) et économiques (per diems, allocations pour sensibiliser les troupes, etc.) tout à fait nouveaux et non négligeables[69].

Fort de cette légitimité et des opportunités nouvelles qui s'ouvraient à eux, les GAC en profitèrent pour développer des stratégies de contournement des engagements pris et vidèrent le programme Amani de toute sa substance pour le transformer en simple pis-aller offrant de nouvelles possibilités de prédation. Alors que les représentants des GAC menaçaient sans cesse de se retirer du programme, sur terrain, ce furent de nouvelles campagnes de recrutement de jeunes et de démobilisés qui s'initièrent, de nouvelles alliances inter GAC qui s'établirent, leurs aires d'influence qui s'étendirent et de nouvelles scissions qui se créèrent[70].

En jouant sur les effectifs et sur l'importance numérique des combattants, les leaders des « groupes armés » développèrent une stratégie pour solliciter des avantages auprès du programme Amani, en termes de grades et de dotation de moyens financiers plus élevés pour les opérations de sensibilisation de leurs combattants. Renforçant de manière exponentielle les logiques opportunistes et prédatrices des GAC, le programme Amani s'auto-fragilisa dès sa naissance en mettant lui-même en place les conditions de son propre échec. Aussi, le pro-

68. Ce n'est autre que l'Abbé Malu Malu, président de la Commission Electorale Indépendante, qui présida la conférence et le programme Amani, tandis que des personnalités telles que Vital Kamerhe (alors président de l'Assemblée Nationale), Azarias Ruberwa (président du RCD et ancien vice-président en charge de la défense et sécurité), Kuye Ndondo (président de la Commission Vérité et Réconciliation), étaient parmi les membres du bureau de la conférence. Le président Joseph Kabila lui-même était présent durant une grande partie des débats.

69. La même logique s'était par ailleurs déjà observée lors des négociations de 2003 qui aboutirent aux accords de paix de Sun City. T. Vircoulon parle d'un réel « peace business » pour qualifier les pratiques de nombreux acteurs qui, du dialogue inter congolais à la conférence de Goma, ont « fait du processus de paix un business comme un autre ». Vircoulon, T. (février 2009), *Réformer le « peace making » en République démocratique du Congo. Quand les processus de paix deviennent des systèmes d'action internationaux*, Notes de l'Ifri, Programme Afrique Subsaharienne.

70. Sur les effets pervers sur terrain du programme Amani, lire aussi : Action pour la Paix et la Concorde et Life & Peace Institute, (avril 2009), *Analyse de contexte du Territoire de Kalehe*, Bukavu (non publié) ; ainsi que : Programme d'Action pour le Développement des Bases Unies et Life & Peace Institute (septembre 2008), *Mise à jour sur la situation sécuritaire de Bunyakiri*, disponible sur le site www.life-peace.org.

gramme fut rapidement cannibalisé par ses signataires armés qui perturbèrent les équilibres locaux existants, que ce soit entre GAC ou à l'intérieur même des différents groupes.[71]

A titre d'exemple, c'est à partir de mars 2009 que Fujo concrétisa son projet de constitution d'une nouvelle milice, lorsqu'il se rallia à un officier FARDC qui avait lui aussi déserté, s'autoproclama Général Major et réussit à récupérer une cinquantaine d'éléments maï-maï Zabuloni du camp de Hongero (aux environs de Kiliba), grossissant ainsi les rangs de son groupe dénommé maï-maï « Yatima » (orphelins en kiswahili). Le groupe de Fujo occupa depuis lors les villages de Kirindima (groupement de Katala dans la chefferie des Bavira), Kahololo et Kazimwe (groupement de Muhungu, chefferie des Bafuliiru) où ses combattants commirent régulièrement des exactions sur les populations civiles. Ses effectifs sont estimés à une centaine d'hommes, parmi lesquels, en plus des Bafuliiru qui en constituent la grande majorité, une vingtaine d'éléments FNL.[72]

Si ce dernier élément démontre que des alliances nouvelles ont été matérialisées par le processus de mise en place du programme Amani, les motivations officielles du groupe de Fujo se sont fait remarquer lors de l'attaque de la cité d'Uvira, le 9 avril 2009, par ses éléments confrontés aux militaires du 13ème bataillon intégré, faisant une dizaine de morts. Selon les dires de certains maï-maï locaux, le principal objectif de cette attaque était de s'emparer de la cité d'Uvira, quelques jours avant le lancement des opérations d'intégration accélérée[73], afin d'entamer des négociations avec le gouvernement dans le cadre du programme Amani, en particulier sur la reconnaissance des grades des assaillants.

L'évolution du groupe maï-maï Shikito fournit une autre illustration des dynamiques de renforcement des GAC en rapport avec le nouveau contexte post-Goma. Alors qu'avant la conférence de Goma, l'état-major de ce groupe était situé à la limite des territoires de Mwenga et Shabunda, dans la forêt de Bu-

71. Sur les engagements entre le gouvernement et les différents GAC, lire à ce sujet Rigobert Minani Bihuzo sj, *Du pacte de stabilité de Nairobi à l'Acte d'engagement de Goma, Enjeux et défis du processus de paix en RDC*, Kinshasa, éditions CEPAS, décembre 2008.

72. L'ex-rébellion burundaise devenue parti politique, le 21 avril 2009, compte encore des dizaines d'éléments armés dans les groupes maï-maï d'Uvira et de Fizi, en particulier dans le groupe de Fujo.

73. L'intégration accélérée, qui fait partie des accords de paix de 23 mars 2009 signés à Goma entre le gouvernement et les « groupes armés » devait permettre d'intégrer, sans suivre le schéma classique de brassage qui exige le passage de 45 jours dans un camp de brassage, tous les combattants des « groupes armés » congolais aux FARDC en quatorze jours, et ce en vue d'augmenter les effectifs militaires pour les opérations contre les FDLR et de démanteler définitivement les GAC.

gumbu (groupement des Baliga), les maï-maï Shikito s'étendirent jusque dans la plaine de la Ruzizi où furent initiées à partir de mars 2008 des campagnes de recrutement de jeunes et d'ex-combattants démobilisés d'Uvira. Certains acteurs locaux jouèrent un rôle direct dans ces campagnes, à l'instar du représentant même de Shikito dans la cellule de coordination provinciale du programme Amani, qui aurait recruté plus d'une centaine d'éléments à Uvira, dont une vingtaine d'éléments de Zabuloni. En outre, certains éléments de la police, dont des caporaux du poste de police de Kavimvira à Uvira, quittèrent leur fonction en décembre 2008 pour rejoindre les troupes de Shikito basées à Mitumba, avec la promesse d'accéder aux grades de major.

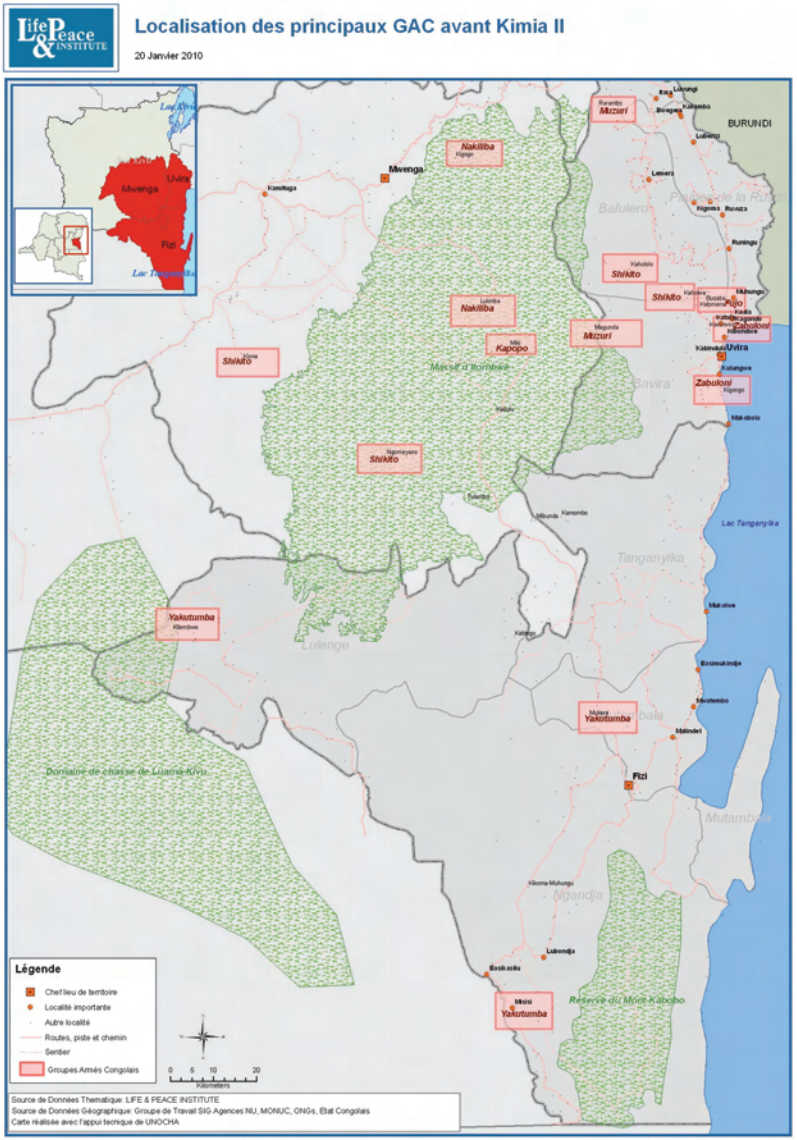
Enfin, une nouvelle évolution s'observa au sein des GAC après le lancement des opérations « Umoja Wetu » et les accords de mars 2009 entre le gouvernement congolais et les GAC qui avaient d'ailleurs accepté d'envoyer des combattants dans les centres de regroupement à Luberizi, à Kalehe et à Baraka. Se sentant discriminés vis-à-vis de leurs «collègues» du CNDP qui avaient les commandements de « Umoja Wetu », puis de « Kimya II », des rumeurs circulèrent d'ailleurs sur le risque que les maï-maï se désolidariseraient de l'armée nationale ou créeraient d'autres groupes autonomes ou renforceraient les groupes existant, toujours tatillons par rapport au processus d'intégration dans l'armée. C'est ce qui s'observa après Fujo Zabuloni, dans le groupe Yakotumba, lorsque son adjoint Abwe Mapigano créa son propre mouvement, courant juin 2009, le Mouvement de Libération de Fizi/Itombwe.

Ce danger de multiplication de nouveaux groupes apparut d'autant plus menaçant si l'on considère que le gouvernement avait promis la guerre contre tous les « groupes armés » non brassés au 30 juin 2009. A la fin justement du programme Amani, le 8 juillet 2009, seuls 1.749 des 28.375[74] combattants maï-maï du Sud-Kivu s'étaient présentés dans les différents centres de brassage de Luberizi, de Kalehe et de Baraka. Les restants et les déserteurs, comme les 103 des 210 éléments de Yakotumba s'étaient évadés dans la nuit du 12 au 13 juillet 2009 du centre de regroupement de Mushimbakye (Baraka) seraient, par conséquent, des troupes potentielles susceptibles de s'opposer aux FARDC.

L'après transition, les élections de juin 2006, la conférence de Goma de janvier 2008 qui consacra l'engagement des « groupes armés » en vue de participer notamment au processus de paix et d'intégration des combattants dans les FARDC ne réussirent pas à restaurer la paix durable dans le sud sud. L'importance et la persistance de certains enjeux locaux expliquent la multiplication des GAC et continuent à opposer les communautés locales. Ces enjeux et la manière

74. Section DDR de la MONUC, Situation synthétique des opérations de désengagement et intégration/Sud-Kivu, du 14 avril au 23 juin 2009, non publié.

re dont ils affectent les dynamiques des relations intercommunautaires y compris le rôle joué actuellement par les opérations de traque des FDLR dans ces équilibres précaires feront l'objet d'analyse dans la troisième partie.



3ème partie

Les conflits dans le présent

Particulièrement importants pour la compréhension des enjeux actuels autour desquelles les populations Babembe, Bafuliiru, Bavira, Barundi et Banyamulenge s'opposent, trois problématiques toujours d'actualité méritent d'être abordées afin de situer les conflits et les tensions entre ces communautés dans leur contexte actuel. Partagés entre les territoires de Fizi et d'Uvira, les conflits locaux gravitent autour de l'érection de Minembwe en territoire, de l'exercice du pouvoir coutumier dans la collectivité-chefferie de la plaine de la Ruzizi et de la gestion de la transhumance. A partir des deux premiers enjeux, le combat d'aujourd'hui pour les Banyamulenge comme pour les Barundi est d'être rendus autonomes et reconnus autochtones du "territoire de Minembwe» et de la collectivité-chefferie de la plaine de la Ruzizi.

Ces différentes revendications ont de commun la remise en cause de l'organisation du territoire, ce dernier étant le fondement de l'autorité traditionnelle et moderne. Elles suscitent de vives résistances des tribus locales, des chefs coutumiers Babembe, Bafuliiru et Bavira mais aussi des groupes maï-maï locaux qui trouvent là des prétextes à la « protection » de leurs communautés et justifient ainsi leurs activités militaires et de prédation. Surdéterminée ainsi par les deux précédents enjeux, la question de la transhumance et les possibilités de gains économiques qu'elle génère est aussi centrale pour expliquer la manière dont la prolifération des « groupes armés » locaux et le recours à la violence joue et jouera encore un rôle prépondérant dans les dynamiques locales. Tout en abordant la manière dont les opérations de traque des FDLR ont été à la base de nouvelles évolutions au sein des « groupes armés » actuels, nous expliquons dans cette partie la manière dont ces trois problématiques continuent à envenimer les relations entre les groupes ethniques en conflits, tensions qui gagnent également d'autres communautés locales vivant dans la zone, souvent peu visibles et moins perçues comme parties prenantes aux conflits.

3.1. Enjeux fonciers et résistances locales

« Territoire de Minembwe » : statu quo

Malgré l'éphémère érection de Minembwe en territoire[75] toujours soutenue par les populations Banyamulenge, Minembwe conserve toujours son statut de

75. La création du groupement de Bijombo en 1979 par le gouvernement central fut déjà perçue par les communautés Babembe, Bavira et Bafuliiru, comme une usurpation de l'autorité coutumière au profit des Banyamulenge. Les tensions autour de la gestion de cette entité persistent

poste administratif du territoire de Fizi. Les oppositions entre membres des communautés locales autour de la revendication des Banyamulenge de faire de Minembwe une entité administrative persistent. Au-delà des raisons avancées se rapportant à l'enclavement et à l'éloignement des populations des hauts-plateaux de l'administration locale, l'on constate que l'engagement des Banyamulenge dans cette lutte répondrait à d'autres motivations, comme le note Muchukiwa Bosco (2004, p. 215) : « Pour les Banyamulenge, la création du « territoire de Minembwe » répondrait à un double but : premièrement, finaliser le projet de l'époque coloniale concernant l'existence de la chefferie Kaïla qui avait été dissoute et annexée à celle de Barundi à l'époque coloniale. Deuxièmement, la reconnaissance du « territoire de Minembwe » à titre de territoire ethnique tairait les contestations au sujet de leur nationalité. Bref, justifier des fondements juridiques que préconisent l'établissement d'une chefferie au Congo avant la conférence de Berlin et l'apport d'un territoire ethnique à la formation de l'Etat congolais. »

Au sein de la communauté Banyamulenge elle-même, des voix se font entendre que la démarche de création de ce territoire, bien que répondant à une nécessité vitale fut peu inclusive pour n'avoir pas tenu compte des points de vue des communautés voisines.[76] C'est pourquoi, la majorité des Babembe reste catégoriques et s'opposent à la revendication des Banyamulenge, arguant que les mécanismes du découpage territorial étaient illégaux et obéissaient plutôt à des motivations politico-ethniques.[77] Pour les Babembe, Minembwe fait partie intégrante du territoire de Fizi (collectivité de Lulenge) et il n'est pas question d'en constituer une nouvelle entité territoriale[78].

De la même manière, les groupements et localités du territoire de Fizi qui seraient amputés du territoire de Fizi pour Minembwe font partie des étendues qui rendent problématiques la viabilité du territoire de Fizi car considérées comme la partie de « *Fizi riche ou Fizi fertile* ». Leur arracher ces espaces serait les priver de ressources vitales. Fortement attachés à leurs terres ancestrales, une autre argumentation des Babembe met l'accent sur le fait que Fizi est un patrimoine leur légué par leurs aïeux et qu'en aucun cas il ne peut être bradé au prix de quoi que ce soit. L'enjeu territorial est donc perçu comme une usurpa-

toujours et ont été traduites par l'implication du groupe armé Zabuloni qui s'opposa ouvertement en juin 2008 à ce qu'un Munyamulenge soit à la tête du groupement.

76. Entretien avec certains notables Banyamulenge à Minembwe, le 30 août 2008.

77. Les propos des représentants de la communauté Babembe lors de la conférence de Goma en janvier 2008 furent particulièrement virulents à ce sujet lorsqu'ils déclarèrent que leur « ... *refus est catégorique de traiter la question de l'érection de Minembwe en territoire ou la création de tout autre territoire dans l'entité de Fizi dans sa configuration actuelle* ».

78. Entretien à Fizi avec les notables Babembe, 4 septembre 2008

tion du pouvoir coutumier existant. Vu la crainte de perdre ces droits fonciers, ils développent des discours d'intimidation ou de disqualification des Banyamulenge en s'alliant les « groupes armés », discours qui trouvent facilement audience auprès de leurs communautés. Récupérées par les faiseurs d'opinion, les réseaux de protestation et par les « groupes armés » qui ont eux aussi pris goût au contrôle des ressources et au pouvoir, la création du « territoire de Minembwe » entraine toujours de profonds clivages entre les autres communautés et les Banyamulenge.

Pour les chefs coutumiers et l'élite Babembe, Bafuliiru et Bavira, au-delà de sa dimension administrative, légitimer les prétentions territoriales des Banyamulenge sur Minembwe leur ouvrirait la voie à des revendications politiques et donnerait à ces derniers la chance d'une plus grande représentativité dans les institutions locales, provinciales, voire nationales. Le territoire étant une circonscription électorale, les Banyamulenge auraient par exemple des élus au niveau provincial qui joueraient un rôle dans la promulgation des lois au bénéfice de leurs communautés. Tout en étant unanimes à l'idée de la dotation d'une entité administrative propre, il s'observe des divergences de vue quant aux conditions et à la procédure de son acquisition, au sein même de la communauté Banyamulenge, Babembe et Bafuliiru selon la zone géographique occupée par les habitants de ces tribus et leurs tendances politiques. En effet, une opinion relayée par certains Banyamulenge et partisans du RCD soutient que la création du « territoire de Minembwe » est un acquis, ne pourrait faire l'objet d'une remise en question et devrait, le cas échéant, être imposée par les armes.[79]

Faisant siennes les difficultés d'enclavement et d'éloignement de l'administration territoriale partagées avec les Banyamulenge, certains membres des communautés Babembe et Bafuliiru habitant les hauts-plateaux soutiennent, du bout des lèvres, la création de cette entité[80], qui selon eux ne porterait ni le nom

79. L'érection du « territoire de Minembwe » à laquelle les autres « groupes armés » de la zone (comme Yakotumba) s'opposent reste l'une des principales revendications que les FRF ont toujours brandies aux autorités officielles. Malgré la promesse faite en juin 2009, par l'Abbé Apollinaire Malu Malu, alors Coordinateur du Programme Amani, lors de sa visite à Kamombo d'ériger Minembwe en commune rurale, ce projet est en voie de concrétisation dans les propositions faites par les députés provinciaux du Sud-Kivu courant octobre 2009, dans le cadre de la loi sur la décentralisation.

80. Le 7 juin 2009, dans un focus group lors de la restitution intermédiaire des résultats de la présente recherche réunissant à Mikenge (territoire de Mwenga dans l'Itombwe) des membres des communautés Banyindu, Babembe et Bafuliiru vivant dans les hauts-plateaux, un participant qui reçut aussitôt la désapprobation individuelle d'un autre participant soutenait le besoin d'avoir ce « territoire à côté de nous ». Le contexte n'aurait pas permis aux langues de se délier.

de Minembwe ni le cachet Banyamulenge.[81] Au milieu de ces divergentes allégations et perceptions, la position de l'état reste très ambiguë et ne tient compte ni de l'évolution politique ou sociale de la région ni du besoin d'un règlement définitif et apaisé de ce différend.

Malgré l'annulation par le gouvernement central de la décision instituant Minembwe en territoire, ces divergences de vue sont toujours source de tensions au niveau local, particulièrement entre les anciens chefs coutumiers et les 42 chefs de groupements issus du découpage de Minembwe, régnant de fait sur un territoire virtuel et qui continuent à se considérer comme légitimes. Vu l'importance de la question territoriale de Minembwe qui mobilise acteurs locaux et délocalisés, intellectuels, milices locales, populations civiles et chefs coutumiers locaux, Minembwe, à l'instar de la collectivité de la plaine de la Ruzizi, est un important enjeu autour duquel les communautés locales s'affrontent ou coalisent.

Encadré 5 : « Territoire de Minembwe » : le statu quo

Pour la majorité des Banyamulenge rencontrés, leurs motivations en vue de l'érection de Minembwe en territoire s'appuient sur les raisons suivantes : a) l'éloignement des populations des hauts-plateaux des bureaux de l'administration publique situés à Fizi (104 km de Minembwe) et Uvira (230 km) ; b) l'enclavement des hauts-plateaux et ; c) l'existence dans l'entité d'autres communautés congolaises (Babembe, Banyindu et Bafuliiru) aux cotés des Banyamulenge qui réclament eux aussi d'être rapprochés de l'administration territoriale.

Les chefs coutumiers Babembe, par contre, restent quant à eux très opposés à l'idée d'ériger Minembwe en territoire marquant ainsi leur désaccord à ce qui les mettrait en concurrence avec de nouvelles autorités traditionnelles sans légitimité réelle, pour la répartition du pouvoir local. Ce qui réduirait, de facto, leur contrôle sur plusieurs entités et ressources qu'elles regorgent. En outre, la grande majorité des Babembe estiment que la localisation de Mulenge en territoire d'Uvira exclurait toute revendication territoriale des Banyamulenge à Fizi. Pour certains membres d'autres communautés tribales vivant dans les hauts-plateaux d'Itombwe, la création de ce « territoire » est une décision qui aurait du être inclusive pour que la nouvelle entité ne soit perçue comme un espace octroyé à une seule communauté ethnique.

81. Entretien avec des notables Banyindu , Babembe et Bafuliiru, Mikenge, juin 2009.

Problématique de la collectivité-chefferie de la plaine de la Ruzizi

Située dans une vaste plaine de 3.031 km² à cheval entre le Burundi, le Rwanda et la RD Congo, la collectivité de la plaine de la Ruzizi comprend quatre groupements (Kakamba, Luberizi, Kabunambo et Kagando) et s'étend sur 800 km² que se disputent les Bafuliiru, les Bavira et les Barundi sous la direction du Mwami Floribert Ndabagoye taxé d'étranger. Ce conflit tire ses fondements dans la manière dont l'autorité coloniale organisa le pouvoir administratif et coutumier entre les communautés Bafuliiru, Bavira et Barundi de la plaine de la Ruzizi. Les Bafuliiru et les Bavira contestent le pouvoir de l'actuelle famille régnante, revendication qui demeure l'une des préoccupations centrales de leurs notables et de l'ex-groupe armé Zabuloni. Quelques événements-clés ont marqué l'histoire de la collectivité de la plaine de la Ruzizi :

- Entre 1961 et 1964, Marandura Musa (fuliiru), ancien député provincial mobilisa les paysans contre les Bami Henri Simba Nyamogira de la chefferie de Bafuliiru et Kinyoni II Félix de la chefferie des Barundi. Ils reprochaient au premier d'hypothéquer le territoire ethnique des Bafuliiru et d'incarner le pouvoir colonial qui avait créé deux chefferies dont celle des Barundi, au lieu de l'unique chefferie des Bafuliiru. Le second était considéré comme un chef sans légitimité pour autant qu'il était originaire du Burundi. Chef de la rébellion muleliste opposée à l'administration centrale, Marandura Musa réussit à usurper le pouvoir à la tête de deux chefferies réunies et obligea les deux bami à s'exiler. Simba Nyamogira se réfugia à Bukavu et Félix au Burundi.
- Plusieurs faits ont opposé énergiquement les conseils des chefferies Bafuliiru et Barundi et envenimé les relations entre les deux communautés. Premièrement, en 1986, la demande du Mwami Ndabagoye de récupérer son territoire annexé en 1920 lors de l'organisation par l'autorité coloniale des chefferies traditionelles renforça la méfiance entre les deux communautés. Deuxièmement, la remise en cause de la nationalité des Barundi lors de l'identification des nationaux en 1991 fut un autre élément moteur qui alimenta les tensions et les fragilités locales. Enfin, la sollicitation de Ndabagoye au mwami Simba de signer un protocole d'accord entre chefferies lors de la tentative du programme Kivu CEE-ZAIRE de réhabiliter 1.200 ha de périmètres irrigués dans le groupement de Kakamba fut également un fait qui opposa énergiquement les chefferies les Bafuliiru et celle des Barundi. C'est dans cette situation de tensions que survint la première guerre congolaise en octobre 1996 au cours de laquelle le Mwami Ndabagoye Nsabimana Floribert dut s'exiler au Burundi.
- En décembre 2000, Floribert Ndabagoye alors qu'il est partisan du RCD, il est nommé Mwami de la collectivité-chefferie en remplacement de Ndabagoye Felix, son père. Cette nomination coïncida avec les activités militaires des milices maï-maï qui s'opposèrent à la rébellion dans la plaine de la Ruzizi.

Sur fond de rivalités opposant les communautés locales autour de la gestion de l'entité, le conseil de chefferie mis en place par Floribert Ndabagoye fut contesté par les sages et notables Bafuliiru qui menacèrent de le remplacer par des non Barundi. Le pouvoir rebelle du RCD pesa énormément dans les difficultés de concrétisation d'un tel projet. Il fallut attendre la réunification du pays courant 2004 pour que les Bafuliiru le mettent à exécution.

- Le 22 juin 2004, le Colonel Baudouin Nakabaka (vira) encore rebelle maï-maï actif dans la zone et proche du groupe Zabuloni (fuliiru) déchoit le conseil de chefferie des Barundi et installe Monsieur Philémon Kibinda Bin Kabwika à la tête de la collectivité avec l'assentiment des Bafuliiru et des Bavira contrairement à la position des Barundi. En ce moment le Mwami Floribert Ndabagoye se trouve à Kinshasa où il siège au parlement de transition pour le compte du RCD.
- Le 8 novembre 2007 une note de service[82] signée par le Gouverneur Célestin Cibalonza Byateranya autorisa l'administrateur d'Uvira de reconnaître le pouvoir coutumier au Mwami Floribert Ndabagoye et de l'installer à la tête de la chefferie. Devant la résistance des notabilités Bavira et Bafuliiru, cette note ne fut pas suivie d'effets jusqu'en février 2008, lorsque le Gouverneur Célestin Cibalonza Byateranya est remplacé à la tête de la province du Sud-Kivu. En séjour à Uvira, son successeur, Louis-Léonce Cirimwami Mudherwa réédita en février 2009 l'ordre de son prédécesseur à l'administrateur de territoire d'Uvira de réinstaller le Mwami Ndabagoye. La tentative d'application de cette décision provoqua, le 20 avril 2009, des marches de protestation à Kiliba, Luberizi et à Luvungi. Depuis lors, le mwami vit en refuge à Bukavu, ce qui démontre la faiblesse de l'état congolais à faire respecter ses propres décisions. En laissant cette situation perdurer et dans une certaine mesure, en cautionnant tacitement ce que les Barundi considèrent comme une usurpation, l'état risque d'entretenir de potentiels foyers de violence.

Les conflits autour de la collectivité de la plaine de la Ruzizi sont différemment perçus par les protagonistes et revêtent à la fois un caractère identitaire, de gestion foncière et du pouvoir coutumier. Pour les Barundi de la plaine, les terres leur appartiennent, c'est pour cette raison qu'ils doivent exercer le pouvoir coutumier et gérer les terres. Pour les Bavira et les Bafuliiru, les Barundi ne doivent pas disposer d'un tel pouvoir. Mais les deux groupes se différencient au niveau de la démarche à adopter. Les premiers soutiennent qu'il faut partager la collectivité des Barundi entre celle des Bafuliiru et celle des Bavira, les seconds défendent la réunification de la chefferie des Bafuliiru et celle des Barundi pour

82. Cette note de service fut renouvelée par celle n°01/453/CAB/GOUPRO/SK/2009.

former l'unique chefferie des Bafuliiru. L'élite Bafuliiru, quant à elle, prône la transformation du statut de collectivité-chefferie en collectivité-secteur.

En effet, l'exemple de Minembwe et la collectivité-chefferie de la plaine de la Ruzizi présentent de l'intérêt dans le processus de primauté des identités ethniques et de la manipulation tribale qui ont généralement été à la base des conduites irrédentistes de la majorité d'acteurs locaux, les chefs coutumiers en particulier[83] et les « groupes armés ». Au regard des intérêts des acteurs, les enjeux liés à ces deux problématiques dépassent ainsi le cadre strictement foncier et participent enfin à une dynamique plus large dans laquelle des intérêts économiques entrent en jeu. L'un des aspects fondamentaux de ces intérêts est sans doute la gestion de la transhumance.

Difficile gestion de la transhumance

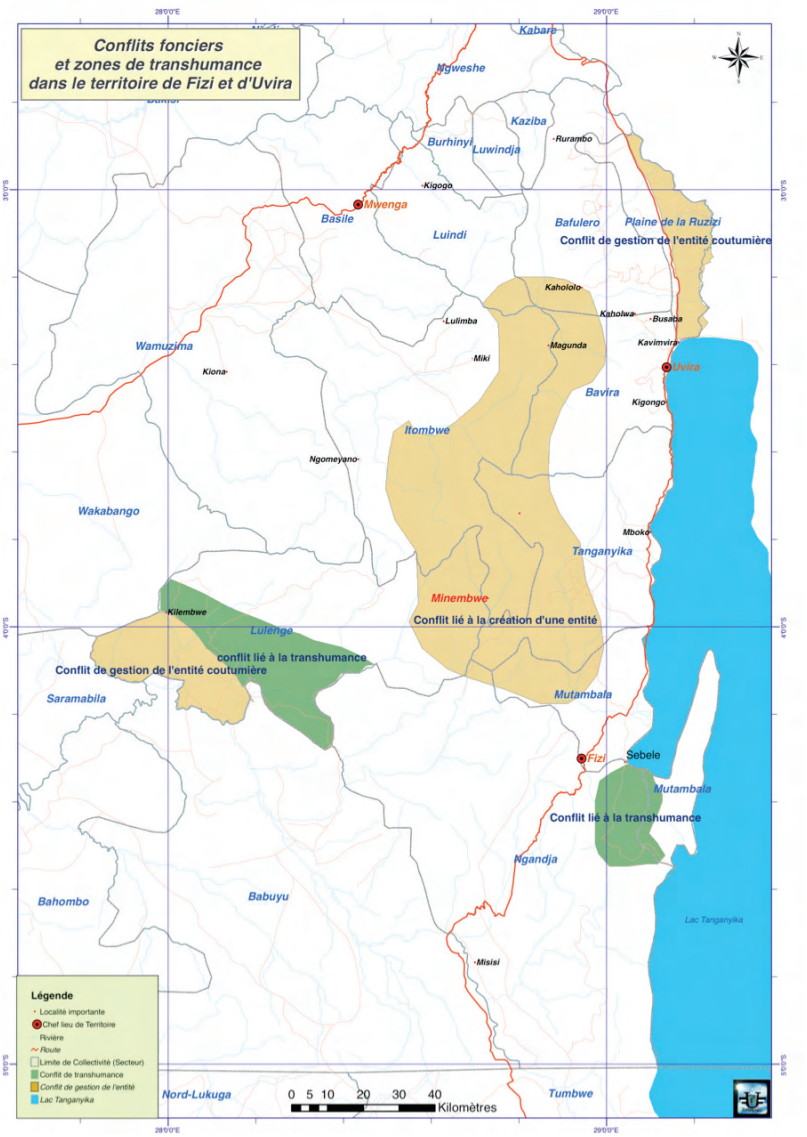
Entre mai et mi-septembre de chaque année, plus qu'un simple déplacement d'éleveurs Banyamulenge avec leurs troupeaux[84] à la recherche de pâturages vers Milimba, Kilicha (collectivité Lulenge, sud de Minembwe) et dans la collectivité de Ngandja (vers Nemba et Sebele), la gestion de la transhumance participe aux dynamiques de violences locales et alimente les conflits entre les communautés de Fizi et d'Uvira. Dans les interactions économiques, cette activité constitue un important enjeu pour les chefs coutumiers locaux et les « groupes armés ». Partis de hauts plateaux, des dizaines de milliers de vaches[85] sont acheminées dans les zones de pacage jadis contrôlées par des leaders des milices maï-maï (Mulumba et Assani Ngungu dit « Ntamushobora » dans le sud de Minembwe et Yakotumba dans la région de Nemba).

Alors que ces derniers exigent des éleveurs d'importantes redevances en nature et en espèce, variant entre 10 et 100 dollars par troupeau de 20 à 100 vaches, la perception de ces droits de pacage et les vols des bétails sont les principales sources de tensions entre les éleveurs Banyamulenge, les populations locales et les groupes maï-maï. Ces derniers érigent des barrières illégales comme à Muhonda et à Kisanya (groupement de Basimunyaka Sud) dont ils

83. Alors que selon les articles 217 et 218 de la loi foncière promulguée le 20 juillet 1973, « sol et le sous-sol appartiennent à l'Etat » dans les milieux ruraux où la gestion foncière est de la responsabilité des chefs coutumiers, ces dispositions n'ont jamais fait l'objet d'une application, ce qui crée des confusions et multiples interprétations en termes de responsabilités.

84. Des sources locales rapportent que des membres des communautés Babembe, Bafuliiru et Banyindu des hauts-plateaux comptent également de nombreuses têtes de bétails dans ces troupeaux impliqués dans la transhumance.

85. Selon les statistiques d'avril 2009 du service Vétérinaire de Minembwe, les hauts -plateaux compteraient plus de 157.000 vaches dont plus de la moitié fait l'objet de transhumance au cours de cette période.



tirent des bénéfices variant entre 250 USD et 300 USD par jour, argent récolté des taxes sur les vaches de passage pour Misisi, Saramabila, Lugushwa et Kalémie. Vu à l'échelle de la communauté Banyamulenge, le payement de ces taxes illégales en espèces ou en nature est perçu comme une stratégie de dépossession des biens de la communauté Banyamulenge et une humiliation quotidienne.

Frustrés et voulant se protéger de l'arbitraire, certains éleveurs Banyamulenge se sont alors organisés en une milice armée, les « Twigwaneho ».[86]

Les premiers graves incidents qui révoltèrent les éleveurs Banyamulenge eurent lieu en septembre 2008 lorsque des hommes de Mulumba et Ntamushobora (maï-maï Bafuliiru) pillèrent à Kitumba une dizaine de vaches d'éleveurs Banyamulenge.[87] Les « Twigwaneho » s'organisèrent à partir des villages avoisinant Rutigita et déclenchèrent des affrontements armés avec des éléments de Mulumba près de Kitumba et à Rugezi (sud de Minembwe). Après plusieurs jours de négociations menées par le chef de poste d'encadrement administratif de Minembwe, Sébastien Sebakanura et les notables Babembe, Bafuliiru et Banyindu, la tension baissa entre les parties belligérantes et le calme revint dans la zone sans cependant mettre un terme aux tracasseries ou à des simples actes de banditisme à l'encontre des éleveurs.

C'est dans le but de réglementer l'activité de la transhumance que la branche locale de l'Association Nationale des Autorités Traditionnelles du Congo organisa, le 6 juin 2009, à Fizi une rencontre réunissant tous les chefs des collectivités, les chefs des postes et des représentants des éleveurs. Bien que les chefs coutumiers marquaient leur accord pour une transhumance plus apaisée et promettaient de sensibiliser les leaders des « groupes armés », de nouveaux incidents sur le droit de pacage survinrent, en octobre 2009 entre ces derniers et les maï-maï Yakotumba dans la localité de Lubichako (nord du secteur de Ngandja)[88].

A l'exemple des Banyamulenge, la gestion de la transhumance et d'autres ressources locales mettent régulièrement en concurrence les « groupes armés » locaux qui connaissent de profondes dissensions en leur sein, sur fond d'intérêts personnels et de leadership opposant régulièrement ces groupes aux chefs coutumiers locaux. Courant juillet 2009 à Kisanya et Ibumba (groupement de Basimunyaka sud), alors que l'exploitation de coltan y faisait déjà l'objet de disputes entre les chefs coutumiers Babembe et le groupe maï-maï

86. « Défendons-nous » en Kinyarwanda. L'un des leaders de ce groupe est un ancien « militant combattant » des années 1970, Masomo Ntagererwa.

87. C'est suite à ces pillages de vaches par des éléments des « groupes armés » locaux et aux difficultés de gestion de la transhumance qu'une rencontre intercommunautaire fut organisée à Muzinda (près de Minembwe) en mai 2009 réunissant les notables Bembe, Fuliiru et Nyindu. Mais ce genre de rencontres ponctuelles et dans lesquelles les problèmes ne sont pas abordés et discutés en profondeur ne peuvent qu'aboutir à des accords souvent partiels, hypocrites et vis-à-vis desquels les groupes locaux se sentent très peu liés.

88. A la suite d'une rencontre réunissant les éleveurs, les chefs coutumiers, les administrateurs des territoires de Fizi et Uvira, organisée à Fizi les 22 et 23 septembre 2010 et à Uvira le 22 février 2011 par le Trio, des accords sur la gestion apaisée de la transhumance ont été signés dans le but de tenter de réglementer cette activité dans les deux entités.

Mulumba, une vive tension opposa ces derniers aux éleveurs Banyamulenge au sujet d'une taxe de 40 USD leur imposée. Après des actes d'intimidation et des menaces de morts proférés à l'encontre des chefs de villages, ces derniers durent s'exiler à Fizi-centre. Dans le groupe maï-maï de Mulumba, opérant dans les localités de Kagembe, Mulonda et Kasholero une autre évolution s'est produite.

Vu l'importance des taxes prélevées et imposées aux éleveurs Banyamulenge ainsi qu'aux populations locales, ces gains économiques opposèrent Mulumba à l'un de ses lieutenants, Mukelenge. Ce dernier fit dissidence du groupe et se retrancha dès lors dans une nouvelle base rebelle, à Kasuruha. Ces disputes autour des taxes illégales imposées aussi par le groupe maï-maï Ntamushobora, ont été régulièrement signalées entre mai et août 2009 lorsque le groupe maï-maï imposa aux éleveurs Banyamulenge le payement d'une vache par troupeau et que les éléments armés de ce groupe furent pointés du doigt dans l'agression d'un éleveur Munyamulenge à qui il fut ravi une somme de 1.800 dollars à Musochi (groupement de Benyebemba). Cet incident et ces tracasseries furent ainsi à la base d'une forte tension entre Ntamushobora et les éleveurs Banyamulenge dans les localités de Rumanika et de Kubu. Mécontents, les éleveurs s'affrontèrent aux rebelles « Ntamushobora », causant deux morts.

S'ils ne sont pas exhaustifs, ces quelques exemples et les incidents sécuritaires qui s'en suivent témoignent, en plus des fragilités déjà multiples de la manière dont la gestion de la transhumance et les intérêts économiques qui lui sont liés influent sur les dynamiques sécuritaires et enveniment les relations entre les membres des communautés. Les incidents liés à la transhumance ne sont pas la cause de la création des « groupes armés », mais ils sont un élément déclencheur des situations de conflits conduisant à recourir aux armes dont les « groupes armés » sont utilisateurs.

L'implication de ces derniers dans l'imposition des taxes illégales est sans doute une preuve tangible de l'étendue des problèmes fonciers dans les territoires de Fizi et d'Uvira. Elle démontre aussi l'importance des motivations économiques dans le maintien de ces « groupes armés », démontrant ainsi la capacité de leurs leaders à s'organiser militairement pour la gestion des espaces fonciers, même réduits. Bien que lors de la période de transhumance en 2009, des affrontements armés n'aient pas été régulièrement signalés entre maï-maï et éléments « Twigwaneho », d'autres incidents sécuritaires ont fait apparaitre que la gestion des zones de pacage demeure un important enjeu des conflits entre chefs locaux, « groupes armés » et éleveurs Banyamulenge. Ceci est particulièrement inquiétant pour autant qu'il détermine la naissance et le développement du groupe armé des éleveurs, les « Twigwaneho ».

Les enjeux fonciers abordés, à savoir, le « territoire de Minembwe », la collectivité de la plaine de la Ruzizi et la gestion de la transhumance demeurent toujours d'actualité. Alors que ces enjeux illustrent l'enracinement des conflits

opposant les communautés du sud sud, ils font aussi ressortir les intérêts majeurs qui les opposent ou les lient. Considérant l'importance de ces questions aux yeux des acteurs locaux et des alliances qu'ils développent autour d'elles, la naissance de mouvements de revendication et de contestation n'est pas à son terme. Cela s'oberve par la présence et la prolifération de nouveaux « groupes armés » dans la zone, marquant une fois de plus une profonde militarisation des communautés. Cette militarisation communautaire se trouve, à son tour, renforcée par de nombreux facteurs que nous examinons dans les pages qui suivent.

3.2 Mosaïque ethnique et de « groupes armés »

Avant les opérations militaires « Kimia II », plusieurs autres milices parfois faiblement structurées ont opéré dans Fizi et Uvira. Malgré l'intégration de certains d'entre elles dans les FARDC, la présence d'autres groupes réfractaires démontre que le potentiel de violence reste particulièrement élevé[89] et renseigne sur la problématique de la maitrise de l'espace par les pouvoirs coutumier et moderne. Le contrôle de cet espace dans lequel les acteurs armés mélangent leurs propres intérêts et le fait qu'ils se présentent comme « défenseurs de leurs communautés » jouent un rôle non négligeable dans les dynamiques sécuritaires locales.

89. C'est ce qu'illustra l'attaque du 4 novembre 2009 du camp d'intégration de Luberizi revendiquée par un certain Idi Amin, qui s'est déclaré responsable d'un mouvement politico-militaire maï-maï, dénommé Union du Peuple Congolais pour la Révolution.

Tableau n°1 principaux GAC avant « Kimia II » dans Fizi et Uvira

N°	Dénomination /leaders	Principales bases avant Kimia II	Evolution post Kimia II
01	Maï-maï Yakotumba (Amuri Amissi, Bembe)	Misisi, Misufi, Mukera (Fizi)	Le 21 octobre 2009, à l'issue des négociations entre des notables Babembe, dont Mgr Welongo de la 26ème Communauté Libre Méthodiste au Congo et sur pression du commandement de «Kimia II » et de la 10ème région militaire, le groupe Yakotumba accepta d'intégrer les FARDC. Mais déjà les 22 et 23 octobre 2009, ses troupes s'affrontent aux FARDC à Lubechaku (sud de Fizi). Puis ce fut le tour des affrontements dans la cité de Baraka, le 2 novembre faisant une dizaine de morts. Yakotumba claque à nouveau la porte aux processus d'intégration dans les FARDC et se réfugie à Somi (dans l'Ubwari) puis dans les montagnes de Kikoma à l'Ouest de Fizi.
02	Maï-maï Zabuloni (Zabuloni Rubaruba), Fuliiru	Rubanga, Shera et Ruseko (moyens plateaux d'Uvira)	Courant août 2009, 200 de ses éléments intègrent le 63ème bataillon basé à Muranvya. D'autres groupes naissent des dissidences internes : Fujo Zabuloni et Mwenyemali. Ce dernier intègre les FARDCdans la semaine du 11 janvier 2010.
03	FRF (Makanika et Bisogo), Banyamulenge	Kamombo, Bijaba, Kitasha et Rurambo (Mwenga et Uvira)	Fin août 2009, 35 éléments intègrent les FARDC dans la 112ème brigade non brassée de Minembwe. S'observe des dissidences de certains officiers, comme les Colonels Bigarura et Mitabu qui font partie de la 8ème brigade engagées dans Kimia II.
04	Maï-maï Hagarara (Jackson Muzuri), Munyamulenge	Kikozi, Kihamba (groupement de Bijombo /Uvira)	Muzuri et ses 53 éléments Banyamulenge sont intégrés au sein de la 112ème brigade non brassée de Minembwe, courant août 2009. Les éléments armés du groupe demeurent actifs dans le groupement de Kahungwe (moyens plateaux d'Uvira).
05	Maï-maï Mupekenya (Pygmées, leader inconnu)	Mugogo, Murara, Masango, Canzovu (groupement de Bijombo)	Ces maï-maï pygmées se sont ralliés au groupe de Mahoro courant septembre 2009 et ont constitué leur principale base à Kiteja.
06	Maï-maï Pandisa (Pandisa), Fuliiru	Kihamba, Rufunga (groupement de Bijombo)	Ce groupe rallié à d'autres maï-maï Fuliiru, tels que Bwasakala et Mapanga s'est affronté courant 2009 aux FRF dans les localités de Kajembwe et Kashigwe (dans l'Itombwe, non loin de Kipupu). Objet des affrontements : la gestion de la transhumance.
07	Maï-maï Fujo (Fujo Zabuloni), Fuliiru	Shera, Busadan Kirindima (groupement de Kagando/ Uvira)	Ce groupe a coalisé avec des FDLR et compte en son sein des éléments FNL

N°	Dénomination /leaders	Principales bases avant Kimia II	Evolution post Kimia II
08	Maï-maï Kapopo (Kapopo), Fuliiru	Masango, Mbundamo, Kipupu (groupement de Bijombo/Uvira)	Une trentaine d'éléments ont intégré les FARDC dans le 63ème bataillon basé à Muranvya. Affrontements en septembre 2009 avec les FRF près de Kipupu (Itombwe), faisant une dizaine de morts. Allié à Aochi, un ex-officier de Yakotumba.
09	Maï-maï Mahoro (Mahoro), Fuliiru	Muhuri (Mwenga) et Rurambo (Groupement de Kabunambo/Uvira)	Faute d'éléments, le groupe a coalisé avec les maï-maï Mupekenya et les FDLR retranchés dans l'Itombwe
10	Maï-maï Matabi (Matabi), Fuliiru	Mukumba (groupement de Bijombo/ Uvira)	--
11	Maï-maï Byamungu (Byamungu), Fuliiru	Katoke, Misayo (groupement de Bijombo.Uvira)	Ce groupe intégre les FARDC du 63ème bataillon Certains éléments ont rejoint le groupe de Fujo.
12	Maï-maï Ntamushobora (Ntamushobora), Fuliiru	Milimba (groupement Bashikalangwa/ Fizi)	Ntamushobora et près de 400 éléments ont intégrés la 112ème brigade non brassée de Minembwe, courant août 2009. Une trentaine d'éléments ont déserté et rejoint Mulumba.
13	Maï-maï Tuwemacho (Babembe)	Forêt d'Itombwe	Groupe composé d'une cinquantaine de civils armés, sans structure.
14	Maï-maï Ndagamulekera (Ndagamulekera), Fuliiru	Kitumba, Milimba, Rugezi, Kalingi (collectivité de Lulenge/Fizi)	Peu structuré, ce groupe est opposé aux Twigwaneho.
15	Maï-maï Muchwari (Lega, leader inconnu)	Kipupu (Itombwe)	Opère dans l'Itombwe
16	Maï-maï Mulumba (Mulumba), Nyindu	Kalambi (groupement Basimunyaka/ Fizi)	Une centaine de ses éléments ont intégré la 112ème brigade FARDC. Mulumba demeure actif dans un maquis au sud de Minembwe (Milimba)
17	Twigwaneho (Masomo Ntagererwa), Munyamulenge	Minembwe, Kakangala, Kitavi, Kabingu, Katagala, Kalingi (groupement Basimunyaka/Fizi)	L'un de ses leaders, Rabane rallie les FRF après avoir été passé à tabac par des militaires de la 112ème brigade. Les Twigwaneho ont été impliqués dans les affrontements de Lubechaku opposant les maï-maï Yakotumba et les militaires de Kimia II, les 22 et 23 octobre 2009.

Ce tableau présente les « groupes armés » localisés dans les moyens et hauts-plateaux de Fizi, Uvira et dans l'Itombwe avant les opérations Kimia II. Dans cette zone et malgré l'évolution actuelle de certains de ces groupes, le phénomène de milice tribale demeure particulièrement important. Premièrement, cette importance tient au fait que tous ces groupes sont essentiellement ethni-

ques. Chaque communauté développe ainsi ses propres mécanismes d'acquisition d'armes et développe un fort potentiel de révendication violente. Cette prédisposition fait du recours aux armes le mode de règlement des différends.

Deuxièmement, loin d'être considérés comme des actes isolés de banditisme, plusieurs indices démontrent que la zone reste un foyer incandescent de violence : a) certains de ces « groupes armés » (comme le groupe de Fujo Zabuloni), nés des scissions internes à d'autres groupes pérennisent la culture de la violence qui se transmet désormais de génération en génération ; b) la présence d'un nombre aussi important de « groupes armés » offre des matières qui préfigurent les dérives conflictuelles dans les deux territoires et l'importance d'initier une approche de leur transformation en profondeur pour réconcilier les communautés locales ; c) enfin, parallèlement à ce qui pourrait être considéré comme un mécanisme de cohésion interne à chaque groupe, les alliances entre eux au regard de nombreux enjeux locaux peuvent déboucher sur de nouvelles escalades de violence. Pour comprendre les causes de la persistance de tous ces « groupes armés », nous abordons ci-dessous les principaux facteurs explicatifs.

3.3. Principaux facteurs de persistance des « groupes armés »

Trois catégories des facteurs expliquent la persistance des « groupes armés » dans Fizi et Uvira. Ce sont les facteurs socioculturels, politico-militaires et les motivations économiques.

Les facteurs socio-culturels. Les enjeux identitaires et l'héritage insurrectionnel

Comme démontrés dans la première partie consacrée aux ressorts historiques des conflits locaux, les enjeux identitaires ont été particulièrement déterminants dans les dynamiques locales. A partir des dynamiques du passé et des clivages identitaires, les « groupes armés » locaux s'érigent en défenseur des intérêts des communautés, reproduisant les schémas des luttes communautaires au sein desquelles les mêmes leaders maï-maï des années 1960 (à l'exemple de Zabuloni, Dunia et Mulumba) ont été impliqués. L'âge de ces différents acteurs dans les mouvements insurrectionnels locaux et le leadership dont ils jouissent dans leurs communautés ont entrainé des conflits de succession qui déterminent actuellement l'émergence de nouveaux groupes.

Ces évolutions participent à la pérennisation de la culture de la violence et de la lutte armée. En créant par exemple, son propre mouvement politico-militaire, les Forces Populaires pour la Libération du Congo, Fujo se fait passer pour le nouveau leader maï-maï qui incarne la résistance chez les Bafuliiru et seul successeur valable de son père. La même évolution s'observe chez les Babembe où Yakotumba (déjà très proche de Daniel Dunia) se présente comme le successeur de ce dernier comme leader maï-maï Babembe. Au sein des communautés locales, les perceptions d'avoir « ses propres héros de guerre » marquent ainsi

profondément l'univers mental des populations. Le problème est que ces perceptions débordent ce militantisme insurrectionnel pour finalement se caractériser par l'ethnicité et la réification, sinon le « rejet mutuel » d'autres groupes ethniques.

Un héritage culturel marginal

Développées dans le langage et les discours populaires, les pratiques d'exclusion et de rejet illustrent aussi la profondeur des conflits et les risques de dérives auxquelles arrivent les communautés locales du sud sud. A titre d'exemple, pour identifier un interlocuteur, les Babembe lui demandent s'il est « une personne », un être humain (« alé mtu »), sous-entendant par là que le non Mubembe[90] serait un sous-homme, un étranger ou un spoliateur. Ce genre de clichés a un impact très négatif sur les pratiques matrimoniales exogamiques par exemple, jaugées à l'aune de fortes attaches coutumières. Alors qu'il est extrêmement rare de rencontrer un couple Babembe-Banyamulenge, les filles des premiers sont hostiles à ce type d'union, considérant qu'elle se limiterait à « t*ransporter chaque jour de la bouse de vache* ».[91]

Dans le sens inverse, les unions conjugales extra Banyamulenge ne sont pas tolérées par de nombreux parents Banyamulenge en raison des pratiques coutumières différentes. Aux dires des populations locales, il existe quelques exceptions de commerçants ambulants mariés à des filles Banyamulenge, probablement dans une logique de sécurisation de leur capital. L'exemple d'un Shi de Walungu qui épousa, courant 2008, une fille munyamulenge de Minembwe est une bonne illustration. Bien que les deux conjoints aient consenti à de cohabiter, la famille de la jeune femme s'opposa à la dot.

Des mouvements prophétiques assez obscurs

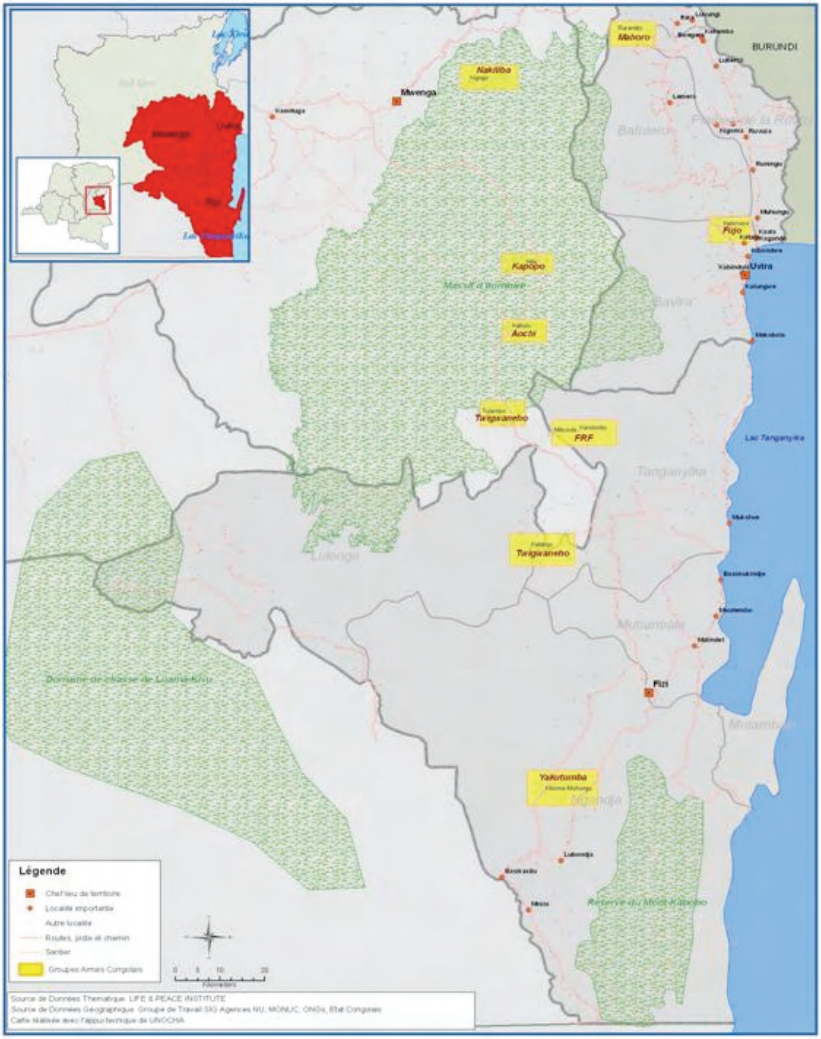
En plus des nombreuses églises chrétiennes établies sur place (26ème méthodiste libre Unie à Kazimia, Eglise des Amis, Communautés Assemblées de Dieu en Afrique ...), Fizi compte également de nombreux mouvements mystico-religieux, dont les leaders se présentent comme des « dieux » locaux, porteurs de messages de libération et d'émancipation des populations. Au sein de cette société sécuritairement en crise, ce messianisme de guerre et d'auto-libération est vivant dans les « groupes armés » où des noyaux de prières s'adonnent à des prophéties de victoire. Ces liens avec les « groupes armés » font de ces mouvements religieux des espaces de mobilisation populaire.

90. Mubembe est le singulier de Babembe

91. Entretien avec des jeunes filles Babembe, Baraka, le 27 octobre 2009.

Localisation des principaux GAC en janvier 2010

18 Janvier 2010



Alors qu'il y a quelques années, les maï-maï fondaient leur pouvoir belliqueux sur les pratiques magiques, ce nouveau messianisme contribue au maintien de l'équilibre des groupes et a développé des discours de conquête de pouvoir par des acteurs armés. C'est ce qui s'observa notamment au sein de la 112ème brigade où les « Abarinzi b'inkike »[92] portaient les espoirs du groupe. Chez les FRF, la même dynamique s'observa avec les « bagabo » (protecteurs) qui s'addonèrent aux pratiques de prophétie qu'Amirado réalisait d'abord pour les maï-maï de Dunia puis pour le groupe de Yakotumba. Cette interférence entre les prophéties et les « groupes armés » locaux demeure souvent problématique.

L'implication d'« Amirado », présenté comme un « prophète », dans les dynamiques sécuritaires locales n'est pas nouvelle. Durant la guerre civile burundaise, il devient prophète pour un gang local tristement célèbre, les « sans échecs ». On le reconnaît aussi comme fervent partisan des FRF en 2004 et, à ce titre, se trouve impliqué dans le projet de la traversée du groupe de 47, ce qui lui valut la prison à Uvira, puis à Kinshasa. Libéré, il se retrouve en refuge au Burundi en janvier 2009, après avoir échappé à une tentative d'arrestation par des éléments de la 12ème brigade pour avoir conspiré, avec l'appui du Général Dunia, dans un projet de constitution d'une nouvelle milice locale.

Les aspects politico-militaires. Les FARDC et les GAC : entre cohabitation et conflits

Comme cas flagrant de la cohabitation entre brigades brassées et militaires non brassés, le cas de Minembwe est exemplaire. Jusque fin 2009, là cohabitaient des soldats de la 112ème brigade non brassée et militaires des 121ème et 123ème bataillons intégrés et puis des éléments maï-maï devant faire partie d'une « brigade spéciale » hâtivement constituée pour traquer les FDLR. Cette présence démontre que l'armée officielle et l'administration publique confèrent un regain de légitimité aux GAC, donnant l'occasion pour de nouvelles bases de discussions. Déjà, le processus d'intégration dans l'armée dans lequel les GAC tantôt adhéraient, tantôt se retiraient au gré de nouvelles spéculations, démontra ses faiblesses.

Dans de nombreuses zones, il s'observa un déficit de pression exercée par les FARDC sur les GAC existant qui en profitèrent pour gruger le gouvernement et l'armée. L'une des stratégies fut que les GAC présentaient des effectifs aussi surestimés que ne l'étaient les combattants envoyés dans les centres de regrou-

92. En d'autres termes « gardiens des murs ».

pement.[93] Aux dires des acteurs armés locaux, cette faiblesse a produit localement deux conséquences majeures : a) certains combattants (auto) démobilisés n'avaient jamais remis leurs armes mais les avaient plutôt cachées (ou vendues) pour les utiliser dans des opérations de banditisme ou d'intégration dans de nouvelles milices; b) le peu d'intérêt qu'avait suscité cette approche de démobilisation a fait en sorte que les acteurs des groupes actuels ne se pressent pas à rejoindre l'armée nationale, gagnent du temps et posent de nombreux préalables en vue de réintégrer l'armée nationale ou revenir à la vie civile.

A Uvira, par exemple, où le groupe Zabuloni et les FARDC du 13ème bataillon cohabitaient, les populations d'Uvira rapportent que même lorsque des actions militaires étaient envisagées contre Zabuloni, la réponse et les stratégies militaires des FARDC n'avaient pas souvent atteint les résultats escomptés. Cela s'illustra particulièrement en avril 2009, lorsqu'après l'attaque d'Uvira par Fujo Zabuloni, la police procéda sans succès à des opérations de perquisition dans les quartiers Kasenga et Mulongwe. Cette tolérance assez naïve n'a pas pris fin avec les récentes évolutions dans le processus d'intégration des « groupes armés » dans la zone.

Alors qu'officiellement depuis le 8 juillet 2009, tous ces groupes devenaient des « groupes de bandits », le 14 septembre 2009, le commandant des opérations Kimia II tenta vainement de rencontrer Yakotumba, lui-même circulant librement en pleine cité de Baraka, dans le but de « renégocier » avec lui son intégration dans les FARDC. Ces négociations aboutirent tout de même le 21 octobre 2009 lorsqu'une cérémonie fut organisée à Baraka, consacrant officiellement l'intégration des troupes de Yakotumba dans les FARDC. Quelques jours plus tard, de violents affrontements éclatèrent entre les troupes de Yakotumba et des éléments de la 12ème brigade intégrée à Matata, dans un quartier de Baraka-centre, faisant une dizaine de victimes. Yakotumba dut alors se réfugier à Kafulo dans le sud de Baraka, à Somi puis à Kikoma.

La présence de « groupes armés » étrangers

Non moins important, un autre facteur qui détermine la persistance des GAC est la présence des « groupes armés » étrangers. Durant les années de guerres, les lieux d'approvisionnement en armes mentionnés par les acteurs locaux ont été les abords du Lac Tanganyika, frontaliers avec le Burundi et la Tanzanie. Si

93. Jusqu'au 23 juin 2009, quelques jours avant la fin des opérations d'intégration dans les FARDC, les effectifs de combattants Zabuloni ne dépassèrent pas 352 combattants sur un total de 5.000 identifiés et intégrés dans les FARDC après avoir été recensés par la commission militaire de suivi mise en place après la conférence de Goma. Ils ne remirent au total que 33 armes.

cette situation s'est ralentie avec la fin officielle de la guerre en RDC, les élections burundaises et l'intégration de certains combattants des milices locales dans les armées régulières, la porosité des frontières a favorisé la poursuite de la circulation d'éléments des « groupes armés » étrangers ainsi que la vente licencieuse d'effets militaires[94], de part et d'autre des frontières. Les milices locales se servent également de la présence de ces « groupes armés » étrangers pour justifier leur raison d'être en brousse.

Ainsi, les activités militaires des FDLR ont été des prétextes à la présence des FRF, craignant que ce groupe armé étranger et fondamentalement anti-tutsi ne compromette la sécurité des membres de la communauté Banyamulenge. En même temps, la coopération entre certains groupes maï-maï, les FDLR et des éléments FNL accroît sans cesse le taux local de banditisme armé rendant difficile toute tentative de rétablissement de la sécurité le long des frontières. Ce difficile contrôle favorise enfin des trafics en tous genres, allant des ressources naturelles qui autofinancent les conflits armés, au recrutement des milices transfrontalières.

La contagion du Nord-Kivu

Avant l'intégration des éléments CNDP dans les FARDC, les effets d'entraînement de la situation sécuritaire du Nord-Kivu sur la partie sud sud de la province du Sud-Kivu méritent d'être mentionnés comme des facteurs-clés dans la multiplication des « groupes armés » locaux. Cette contagion déborde les aspects sécuritaires et prend source dans la localisation et les clivages entre groupes ethniques à l'est de la RDC. Elle dépend largement des processus de migration des populations rwandophones dans les provinces du Nord-Kivu et du Sud-Kivu ainsi que des enjeux qui en résultèrent autour des questions foncières, de nationalité et de l'accès aux droits politiques, relayés par certains « groupes armés » opérant dans ces deux provinces (cfr. la première partie).

L'un de ces derniers, celui des maï-maï du Major Byamungu localisé depuis février 2009 dans le groupement de Bijombo est présenté comme une émanation directe des récentes évolutions qui virent le CNDP éclater en janvier 2009. Frustré par le grade de lieutenant qui lui avait été attribué à la suite de l'intégration accéléré des éléments du CNDP, Major Byamungu fit défection du

94. Depuis le début de la traque des rebelles FDLR, des sources locales rapportent qu'une arme de marque AK 47 coûterait 35 USD dans la plaine de la Ruzizi, zone à partir de laquelle des éléments FDLR gagneraient les provinces de Cibitoke et Bubanza au Burundi voisin. Dans une conférence de presse du Ministre de l'Intérieur du Burundi, tenue courant 2009, ce dernier reconnut que la police venait d'arrêter deux éléments FDLR en provenance de la RCD qui tenteraient de se cacher dans la forêt de Kibira.

163ème bataillon basé à Minova (territoire de Kalehe) et se réfugia dans les moyens plateaux d'Uvira, où il créa son propre mouvement.

En plus de l'hostilité de certains groupes maï-maï contre les éléments CNDP à qui sont confiées les opérations de traque des FDLR, les effets d'entraînement des dynamiques conflictuelles du Nord-Kivu sont particulièrement remarquables à travers les déclarations conjointes des « groupes armés » congolais, opérant dans les deux provinces. Le communiqué du 16 septembre 2009 signé par les GAC du Nord-Kivu et du Sud-Kivu concernant leur retrait dans le processus de paix aura sans doute contribué à la radicalisation de leurs mouvements et à développer de nouvelles stratégies de clientélisme politique et militaire dans le contexte où l'armée nationale ne réussit que très faiblement à imposer sa domination sur les groupes existants.

Les motivations économiques

En observant l'emplacement des « groupes armés », il s'observe qu'ils se sont en majorité positionnés à proximité des carrés d'exploitation minière et autres ressources naturelles. Les éléments armés du groupe Yakotumba étaient localisés aux abords des mines de Mukera, de Ngandja et de Milimba. Ils percevaient également des taxes dans les marchés de Kazimia, d'Ubwari et les carrés miniers de Misisi où ils cohabitèrent avec les FDLR. La même situation s'est observée dans la zone contrôlée par les FRF. En plus des marchés locaux, comme celui de Mikalati, ces rebelles ont géré les carrières d'or de Makaina et de Lwemba, appelé « siège ». Ce site est l'un des plus riches en or dans les hauts-plateaux où résident les responsables désignés par eux et chargés de la gestion des carrières. Le nombre de creuseurs artisanaux locaux, qui payent une taxe mensuelle variant entre 15 et 100 dollars serait estimé à 500.

Dans l'espace jadis contrôlé par les «insurgés», il est rapporté que le marché de Mikalati à lui seul approvisionne en bétail une grande partie de la zone de basse altitude (Mwenga et Maniema). Les recettes perçues dans ce marché par les FRF avoisineraient les 6.000 dollars par semaine. Là, le propriétaire d'une vache paye d'office dix dollars, que sa bête soit vendue ou non. En outre, sur les principaux axes menant dans la zone sous leur contrôle, notamment sur la rivière Lwelela, les FRF érigèrent des barrières où chaque passant payait l'équivalent d'un dollar. Dans cette logique de prédation où les « groupes armés » jouent un rôle dans la réorganisation de l'espace économique, certains éléments de Zabuloni n'avaient pas été en reste et campaient autour de Lemera où étaient extraites d'importantes quantités de coltan. Chaque groupe armé gère ainsi des zones entières où il a une mainmise sur les ressources locales, ce qui lui fournit les moyens d'entretenir son microsystème.

Cette quête effrénée des ressources a régulièrement débouché à des violences qui ciblent directement des commerces locaux. Le 16 janvier 2009, le vol à

l'arme lourde de 60.000 dollars chez Mazebe, un commerçant local d'Uvira fut particulièrement illustratif de cette violence économique liée à la présence des GAC. Il fut suivi un mois après d'un braquage en pleine journée de la station d'essence du Groupe Industriel du Kivu basée à Mulongwe (Uvira). C'est suite à ces braquages au sujet desquels des maï-maï Zabuloni basés à Kala (Nord d'Uvira) et des militaires du 13ème bataillon intégré FARDC dirigé par le Colonel Byamungu étaient pointés du doigt, que la 10ème région militaire remplaça le 13ème par le 41ème bataillon intégré du commandant Didier Kalumba. Après le déploiement de ce dernier dans la cité d'Uvira, à Kiliba et à Sange et suite à des rumeurs faisant état d'une attaque imminente sur les maï-maï Zabuloni, ces derniers durent abandonner leur état-major pour se replier dans les montagnes surplombant Kiliba.

La mainmise sur les ressources constitue un important enjeu et débouche régulièrement sur des affrontements entre les GAC et les militaires des FARDC. Cela fut particulièrement le cas lors des affrontements d'avril 2009 lorsque des éléments de la 112ème brigade assassinèrent un commerçant local de coltan présumé complice des maï-maï Babembe et Bafuliiru. De violents combats opposèrent alors les militaires de la 112ème brigade basée à Minembwe aux maï-maï Mulumba. Ils se soldèrent par le pillage du marché de Bigaragara faisant une dizaine de morts et plus de 2.900 déplacés.

C'est de la même manière qu'une vive tension s'observa à Misisi, le 4 août 2009 entre des éléments FARDC de la 12ème brigade et des éléments de Yakotumba, lorsqu'une barrière fut érigée par ces derniers au lieu dénommé «Tank ». Deux postes radios récepteurs, de l'or et une somme de 22.000 FC furent ravis à un commerçant local. Lorsque les auteurs furent arrêtés par les FARDC et acheminés à l'auditorat militaire de Baraka, cette procédure déclencha la colère des maï-maï. Tandis que la gestion des ressources naturelles constitue un mécanisme de maintien des « groupes armés » locaux et débouche sur des clivages au sein des milices locales, ces dernières recourent parfois à des actes de pillages et de braquages sur les véhicules et les commerces locaux. La plaine de la Ruzizi et par extension la cité d'Uvira où ont cohabité FDLR, FNL, maï-maï Zabuloni, FARDC et des bandits à mains armées demeurent les zones où ce genre d'opérations commandos, menées de jour comme de nuit ont été le plus fréquemment signalées.

En résumé, les différents facteurs de persistance des « groupes armés » évoqués ci-dessus sont loin d'être exhaustifs. Ils sont une illustration des dimensions sociales et politiques qui déterminent la présence de tous les « groupes armés » ethniques et traduisent également leurs intérets économiques. Ces derniers sont particulièrement importants pour autant qu'ils mettent en exergue l'ampleur de l'économie de prédation organisée par les milices locales. Le fait que certaines de ces milices se soient transformées en partis politiques est un

nouveau développement qui ne manquera pas d'avoir un impact sur les dynamiques sociales, politiques et sécuritaires locales.

3.4. De « groupes armés » locaux aux partis politiques

Transformés récemment en partis politiques[95], l'idéologie véhiculée au sein des GAC a évolué au fil du temps, des enjeux et des circonstances qui ont entouré leur évolution dans le contexte sécuritaire et politique congolais. En revisitant les trajectoires de ces milices locales, trois moments-clés les ont caractérisés.

Sans qu'ils se soient constitués en une catégorie homogène[96] en tant que mouvements insurrectionnels, la première étape fut qu'à leurs débuts en 1996, les groupes maï-maï se présentèrent comme une sorte de réactivité populaire et spontanée face à la première guerre menée par l'AFDL. Cette dynamique de résistance ne se modifia pas avec la rébellion du RCD déclenchée en août 1998. En menant des activités militaires de résistance face à ce qui était alors perçu comme une occupation de l'est par les armées étrangères, certains de ces mouvements maï-maï n'avaient pas une idéologie politique, ni d'objectifs clairement définis. Leur idée de base était, selon leurs leaders, la défense de l'intégrité du territoire. Se prévalant d'être une émanation des communautés, ces groupes se constituèrent en Forces d'Autodéfense Populaire.

Le deuxième moment se situe en 2002. L'intensification des négociations politiques entre belligérants et le partage de pouvoir dans l'optique de la transition eut comme principal résultat que certains mouvements maï-maï comme les Patriotes Résistants maï-maï se transformaient en partis politiques. Ce qui permit à des leaders maï-maï, comme Pardone Kaliba[97] et Elias Mulungula d'accéder à des postes politiques. Cette participation directe aux négociations politiques et au partage du pouvoir entraîna les principaux leaders à se distancer

95. C'est à la suite de l'acte d'engament de Goma signé en janvier 2008 et des accords du 23 mars 2009 entre le gouvernement et les « groupes armés » du Nord-Kivu et du Sud-Kivu fixant les conditions de leur intégration dans les institutions politiques, que Yakotumba créa son aile politique le (PARC), le 14 octobre 2008. Les FRF firent de même courant 2008. Le groupe de Zabuloni se dota aussi de son aile politique, l'Union des Patriotes pour la Paix et la Démocratie du Congo, le 3 septembre 2009.

96. Emmanuel Lubala distingue les « maï-maï/mouvement social » des « maï-maï/mouvement politique » afin de séparer les « groupes armés » sans idéologie politique et semblables à des organisations criminelles, des groupes maï-maï qui sont par essence mus d'une idéologie d'autodéfense et de protection de l'espace contre l'occupant étranger. Lire à ce sujet, « La contre résistance dans la zone sous occupation rwandaise (1996-2001) », in *Annuaire des Grands* Lacs, 2001.

97. Dans le territoire de Fizi, Pardonne Kaliba du Parti des Résistants maï-maï accéda au portefeuille du développement rural dans le premier gouvernement de la transition mis en place en juin 2003. Cette ascension ne manqua pas de susciter des ambitions politiques dans le chef d'autres leaders maï-maï locaux.

progressivement de l'idéologie originelle, le nationalisme d'auto défense et de résistance. Ainsi, au cours de la période de transition, de réunification du pays et de réforme de l'armée nationale, certains leaders maï-maï, comme Yakotumba et Zabuloni, se lancèrent dans la quête de nouvelles formes d'intégration bien que prétextant les rumeurs d'une nouvelle guerre concoctée par les FRF. Alors que des milliers de combattants maï-maï étaient déjà intégrés dans les FARDC, la recomposition de ces nouveaux groupes maï-maï « renovés » assortis de revendications communautaires démontraient une tendance vers la radicalisation de la violence ethnique.

Enfin, le dernier moment-clé est la transformation des principaux groupes maï-maï locaux en partis politiques. Cette nouvelle évolution marque un nouveau tournant dans l'histoire des milices locales dont les difficultés d'intégration dans l'environnement politique congolais sont évidentes.

L'une de ces difficultés est le manque de légitimité dans les institutions démocratiques congolaises issues des élections législatives et présidentielles. Constitués plusieurs années après les élections sur fond d'accords politiques, comme une stratégie de démantèlement de ces groupes, les partis politiques qu'ils forment actuellement ne disposent d'aucune base électorale au niveau local de manière à se prévaloir d'une réelle crédibilité. L'autre difficulté est qu'en l'absence d'un programme cohérent, ces nouveaux partis sont l'ombre d'eux mêmes et développent à la place des stratégies opportunistes d'intégration à la vie politique en récupérant notamment la situation sécuritaire locale. Ce mécanisme obéit à la volonté de s'approcher au mieux des populations civiles et démontre le rôle aujourd'hui caduque de « protecteurs » des communautés joué par les GAC.

Jouant sur la sécurité locale, les ailes politiques des maï-maï Zabuloni et Yakotumba firent en août 2009 des déclarations sollicitant que le commandement militaire confie à leurs combattants la traque des FDLR dans le sud de Fizi et dans les moyens et hauts-plateaux. Cette demande de coopération avec les FARDC et d'intégration dans la vie politico-militaire locale ne va pas dans l'optique d'induire des comportements politiquement engagés dans le chef des animateurs des partis politiques issus des groupes maï-maï. A travers leurs discours populaires, ces derniers prennent conscience que leur action politique sera d'une efficacité fort limitée. La motivation politique est liée au fait que ces « groupes armés » se fondent sur des revendications politiques favorisées et justifiées par l'absence ou la faiblesse de l'autorité de l'état. Par ailleurs, ce phénomène de « groupes armés » constitue un cadre de propagande aux acteurs politiques de leur obédience d'une part, et d'autre part ces groupes attendent un jour en tirer profit par l'obtention de grades lors de leur intégration éventuelle. Soulignons ici le fait que, pour se faire remarquer et attirer l'attention du gouvernement, ces « groupes armés » posent périodiquement des actes d'insécurité.

Enfin, au regard des rivalités entre les communautés locales, le jeu de positionnement personnel sur l'échiquier politique local va une fois de plus se radicaliser et ouvrir la voie à des logiques tribalistes qui n'excluent pas le recours à la violence et à des actes d'intimidation comme mode d'accès au pouvoir, lors des futures élections locales. Cette violence reste prégnante et se traduit par le comportement affiché par certains maï-maï locaux par rapport aux opérations « Kimia II ».

3.5. Les GAC, les FDLR et « Kimia II »

Le rapprochement assez inattendu entre Kigali et Kinshasa suivi par l'entrée des troupes rwandaises et le lancement en janvier 2009 des opérations de traque des FDLR dénommées « Umoja Wetu »[98] au Nord-Kivu et « Kimia II » au Sud-Kivu ne manquèrent pas de susciter de vives réactions auprès de certains groupes maï-maï du Sud-Kivu et plus particulièrement ceux d'Uvira et de Fizi. Afin de marquer leurs désaccords à toute entrée des troupes rwandaises et aux éléments du CNDP, Yakotumba déploya le 25 janvier 2009, une cinquantaine de combattants maï-maï à Makobola, à une vingtaine de kilomètres au sud d'Uvira. Officiellement, l'option prise par ce groupe armé visait à empêcher tout déploiement de troupes dans le sud sud. Une telle attitude fit du coup monter les enchères par rapport aux principales revendications de ce groupe, dont l'une d'entre elles est que ces opérations anti FDLR lui soient confiées afin de « protéger » les populations de Fizi d'un bain de sang et des déplacements massifs qui en résulteraient.

Dans une déclaration du Parti d'Autodéfense et de Résistance Congolaise (PARC) du 26 janvier 2009, l'aile politique des maï-maï Yakotumba s'opposa fermement à la traque des FDLR dans le territoire de Fizi, considérant que la présence des troupes rwandaises était « une nouvelle agression du Rwanda contre la RDC ». Face à ce discours, le déploiement des hommes de Yakotumba à Makobola déclencha une vive réprobation de la part des éléments de la 109ème brigade intégrée basée sur place, considérant qu'il s'agissait d'une provocation. Au niveau des autorités provinciales, la présence de Yakotumba à Makobola et dans les environs de Mboko fut également interprétée comme une désobéissan-

98. Les opérations de traque des FDLR par les FARDC ont débuté en janvier 2009 dans le Nord-Kivu avec l'appui de l'armée rwandaise et se sont poursuivies dans le Sud-Kivu, officiellement depuis le 12 juillet 2009. Prenant source dans le communiqué de Nairobi de novembre 2007, les gouvernements congolais et rwandais se sont mis d'accord pour régler les problèmes sécuritaires de la région, et en particulier la question des « groupes armés » rwandais et congolais. Après une phase de rapatriement volontaire, le communiqué conjoint engageait le gouvernement congolais à élaborer un plan de rapatriement forcé des FDLR et autres milices rwandaises, recourant dès lors à la voie militaire.

ce à la hiérarchie militaire et un blocage au plan gouvernemental de restauration de la paix dans le Sud-Kivu.

Pour obtenir que Yakotumba fasse un retrait de ses hommes et les cantonne à Misufi (Fizi), la province dépêcha sur les lieux le commandant de la 10ème région militaire, Pacifique Masunzu et une délégation du gouvernement provincial du Sud-Kivu. Après plusieurs jours de négociation et suite à des plaintes des notables de Makobola craignant des affrontements entre la 109ème brigade et des éléments maï-maï[99], Yakotumba décida finalement de retirer ses troupes, le 14 février 2009, et les redéploya plus au sud de Fizi à Lubondja, dans son village natal du secteur de Ngandja. Si la réaction du groupe Zabuloni était jusque là inconnue, sa position fut exprimée par son porte-parole, Joël Namunene. Il se montra visiblement beaucoup plus nuancé et coopératif avec les FARDC. Retranché à Katala, l'aile politique se limita à des déclarations de bonne foi sur sa volonté de s'intégrer dans les FARDC et de s'occuper des opérations contre les FDLR pour autant qu'il prétende maîtriser la configuration géographique des moyens et hauts-plateaux.

Prenant source dans les anciennes rivalités entre les milices maï-maï et les éléments de la rébellion RCD actuellement intégrés dans le CNDP, le discours du groupe Yakotumba demandant aux populations Babembe de se soulever contre «Kimia II » fit en effet écho à la stratégie FDLR de dissuader les populations locales à ne pas soutenir ces opérations. Le 2 août 2009 à Kilembwe, ces derniers avaient en effet distribué des tracts dans la localité pour demander aux populations locales de s'insurger contre Kimia II, stipulant que ces opérations visaient à occuper l'est du Congo. Dans un second temps, Yakotumba s'insurgea en fait contre le « traitement préférentiel » dont bénéficiaient les officiers du CNDP à qui il était responsabilisé les opérations anti-FDLR contrairement aux combattants maï-maï du sud sud mis sur la touche[100].

Alors que ce sentiment remit en cause les efforts menés dans le cadre du processus d'intégration des combattants des « groupes armés » dans les FARDC, il démontra que ce groupe maï-maï s'opposait au plan FARDC de traque des FDLR dans le territoire. Fin août 2009, lorsque les militaires de la 12ème brigade intégrée de Baraka devaient être déployés plus au sud de Fizi en

99. En février 2009, à Kahungwe en amont de Sange, un commerçant local avait été tué pour n'avoir pas donné de rapport financier aux FDLR.

100. Le soutien du groupe maï-maï Yakotumba aux opérations sembla cependant assez ambigüe. Tandis qu'il s'opposait à leur lancement, le 20 et 21 juillet 2009 une assemblée générale réunit à Misisi tous les hauts cadres du mouvement maï-maï Yakotumba. Après l'élection des membres de la nouvelle direction (PARC), ils ont été sensibilisés à s'impliquer activement dans l'opération Kimya II en territoire de Fizi. Le message aurait reçu un écho favorable auprès des maï-maï et des populations locales de la collectivité de Ngandja.

remplacement de la 115ème brigade non brassée déployée à Lulimba et Misisi en prévision du lancement de Kimia II, ces soldats de la 12ème brigade furent bloqués par une centaine d'éléments de Yakotumba à Lubondja recherchant parmi les militaires de la 12ème brigade de probables infiltrés CNDP.

Ces tensions entre FARDC et maï-maï Yakotumba s'illustrèrent encore le 16 septembre 2009 dans la localité de Mboko, lorsque des soldats de la 12ème brigade intégrée échangèrent des tirs avec ses éléments armés à la suite de l'arrestation de deux éléments du groupe maï-maï par les FARDC. Il fallut l'intervention du chef de la collectivité-secteur de Tanganyika John Mulondani Mwimpwa pour négocier la libération des deux prisonniers et le retour au calme. Bien que ces tensions n'aient pas entravé le lancement et le déroulement de «Kimia II » dans le sud sud, elles démontrent que certains groupes maï-maï s'opposèrent ouvertement à la traque des FDLR. Cette sorte de chantage autour de cet l'enjeu sécuritaire FDLR, les fit gagner en légitimité au niveau des populations locales dont ces groupes prétendent « protéger » les intérêts.

Le 23 août 2009 lorsque fut lancé « Kimia II» dans le sud sud, les maï-maï Yakotumba et Zabuloni n'avaient pas en effet été impliqués dans les opérations, malgré leur insistance à s'en être responsabilisés. Leurs discours radicaux n'empêchèrent toutefois pas un début d'intégration dans les FARDC des combattants d'autres « groupes armés » et ethniques locaux. A l'exemple des 320 rebelles maï-maï Mulumba et des 35 rebelles FRF présents à Minembwe dans les hauts-plateaux depuis mi-juillet 2009. Si cette nouvelle évolution fut un pas dans l'action militaire contre les FDLR et le processus d'intégration, elle n'a cependant pas réussi à démanteler tous les « groupes armés » locaux, ni à rétablir une paix durable.

La traque des FDLR aura provoqué en retour une réorganisation interne de certains groupes et un renouvellement des alliances avec des éléments FDLR. C'est ce qui s'illustra particulièrement dans la nuit du 10 août 2009 lors des attaques conjointes maï-maï de Fujo et éléments FDLR dans les villages de Kabangala et Mukono (dans les groupements de Runingu et de Kabunambo). Le but principal de ces attaques était de piller les populations civiles en les contraignant à fuir leurs villages vers les localités du groupement de Muhungu situées à l'ouest de la cité de Kagando.

Ces exemples montrèrent que des groupes maï-maï locaux ou de simples groupes de bandits coalisaient avec les FDLR pour terroriser les populations accusées de soutenir les militaires FARDC. Des rebelles du groupe maï-maï de Mahoro attaquèrent eux aussi avec des éléments FDLR le 21 août 2009, la localité de Mbuga vers Rurambo et emportèrent une dizaine de chèvres et des moutons. Ils promirent de revenir pour traquer tous ceux qui disposaient de téléphones portables prétextant que les propriétaires étaient de mèche avec les militaires FARDC. Cette promesse se concrétisa lorsque fin août 2009, dans la localité de Buheba (nord-ouest de Ndolera). Là, une trentaine de personnes

parmi lesquelles des notables locaux et deux infirmiers furent arrêtées et battues par des éléments du groupe de Mahoro coalisés avec des éléments FDLR, courant septembre 2009. Il leur fut ravi cinq téléphones portables, d'importantes sommes d'argent et du bétail.

Au sein du groupe FRF, une nouvelle évolution s'observa dans la foulée des opérations anti-FDLR lorsque courant juillet 2009, des rumeurs firent état de la présence d'éléments FDLR dans les rangs FRF, notamment dans la région de Mikenge, contrôlée par les FRF. L'opération «Kimia II» précédée de l'important déploiement d'éléments FARDC plus concentrés dans le sud de Fizi offrit une nouvelle opportunité au groupe FRF qui s'empara, depuis juillet 2009, de nouvelles localités, notamment Kahololo, Kitembe, Kitoga et Bibangwa[101] où le groupe élargit sa zone d'influence et imposa à chaque ménage la contribution d'une vache comme effort de guerre.

Ces nouveaux développements liés aux opérations militaires contre les FDLR ne semblent pas nécessairement aller dans le sens d'un démantèlement total des « groupes armés » locaux. Premièrement, sur le plan sécuritaire, en plus des « groupes armés » signataires des accords avec le gouvernement central, de nombreux autres « groupes armés » résiduels nés post Goma ou résultant des conflits de leadership existant dans les principaux groupes Yakotumba, Zabuloni et les FRF évoluent en marge du processus de Démobilisation, Désarmement et Réinsertion (DDR). Cette situation leur confère une légitimité duale faisant d'eux à la fois des « groupes armés » insurrectionnels « non reconnus officiellement » et des mouvements de bandits errant dans la zone mais avec des possibilités de nuisance de plus en plus accrues et renforcées par les relations entre eux et des éléments FDLR.

Deuxièmement, malgré les accords signés le 23 mars 2009 entre le gouvernement et les GAC[102] et malgré la loi d'amnistie de mai 2009[103], l'intégration des leaders issus des « groupes armés » signataires de l'acte d'engagement de

101. Dans ces localités, les FRF auraient remplacé les chefs coutumiers locaux et installé de nouveaux à leur solde. A ces derniers, ils auraient remis des seaux et des documents faisant mention au « territoire de Minembwe ».

102. Ces accords portent notamment sur leur transformation en partis politiques et le fait que les revendications des différents « groupes armés » devaient désormais se faire en mode pacifié basé sur la négociation apaisée et consensuelle avec d'autres instances politiques nationales ou provinciales.

103. Sur pression des GAC, le gouvernement dut appliquer cette loi en procédant à la libération le 17 septembre 2009, de quatre combattants maï-maï Yakotumba et de deux ex-rebelles de Mudundu 40 incarcérés dans la prison de Makala à Kinshasa. Mais, politiquement, cette mesure permit de fixer de nouvelles bases de discussions et de négociations sans pour autant en enlever totalement le caractère infractionnel, notamment les crimes contre l'humanité (utilisation d'enfants mineurs, viols, etc) et de génocide.

Goma reste problématique en raison de leur manque de légitimité au sein des institutions démocratiques existantes. Alors que le processus d'intégration des combattants des GAC était au ralenti sinon cahotant, leurs leaders décidèrent, le 16 septembre 2009, de rédiger un communiqué réclamant au gouvernement le respect de ses engagements pris dans le cadre de la commission paix et sécurité. Puis le 20 septembre 2009 ils claquaient la porte au comité national de suivi des accords de Goma et se retiraient du « processus d'intégration ».

Enfin, dans les hauts-plateaux, il est difficile dans le long terme, d'envisager et de croire en l'efficacité d'une « force spéciale » qui résulterait de la fusion dans la 112ème brigade des éléments FRF Banyamulenge et des maï-maï Mulumba. Bien que le processus de réforme du secteur de sécurité gagne en termes de récupération de centaines de réfractaires au brassage et à leur intégration dans les FARDC, la nouvelle « brigade spéciale » composée d'éléments très rivaux risque de connaître de profondes dissensions internes et de saper les efforts de constitution d'une armée véritablement intégrée et professionnelle. Fragilisés par les clivages antérieurs entre ces différentes unités, on risque d'assister à de nouvelles spéculations qui compliqueraient davantage le travail de contrôle, de la maîtrise des effectifs et de la chaîne de paie des militaires, déjà compromise par « l'intégration accélérée ». Cette « brigade spéciale » vola en éclats lorsqu'elle fut attaquée par les FRF le 7 décembre 2009. Une dizaine de FARDC furent tués, le commandant brigade lui-même grièvement blessé. D'autres militaires faits prisonniers et le dépôt de munitions de la brigade vidé par les assaillants.

Si « Kimia II » réussit à démanteler les principales bases militaires FDLR à Makola, Yungu et Kilembwe, ces opérations auront cependant contribué à induire de nouvelles dynamiques dans les GAC du sud sud. Les affrontements du 2 novembre 2009 entre les troupes de Yakotumba et les militaires de la 12ème brigade intégrée causant une dizaine de victimes dans la cité de Baraka démontrèrent l'extrême volatilité de la situation sécuritaire locale.[104] Dans ces dynamiques de paix fragiles, à part les Babembe, les Bafuliiru et les Banyamulenge, les autres communautés du sud sud se trouvent de près ou de loin impliquées, nouent des alliances ou s'opposent aux trois groupes ethniques présentés comme les principaux protagonistes des conflits opposant les communautés locales.

104. Courant octobre 2009, au terme des négociations initiées par des notables Babembe, avec à leur tête Mgr Welongo de la 26ème Communauté Libre Méthodiste au Congo et sur pression du commandement de Kimia II et de la 10ème région militaire, le groupe Yakotumba accepta d'intégrer les FARDC. Des sources locales rapportent que malgré l'efficacité de cette solution diplomatique et militaire, le chef rebelle demeura sceptique quant à la bonne foi des autorités militaires à respecter leurs engagements, notamment la reconnaissance des grades militaires des combattants.

3.6. Les autres communautés locales dans les conflits locaux

En plus des quatre communautés impliquées dans ce processus de RAP, d'autres communautés parfois plus minoritaires sont également présentes dans le sud sud, à savoir, les Barundi et Banyindu, les Bazoba, Babwari, Bamasanze, Bagoma et les Batwa. Toutes ces tribus vivent et développent des mécanismes de collaboration en fonction des enjeux souvent liés aux questions foncières, de pouvoir coutumier ou à la problématique sécuritaire. A titre d'exemple, le conflit autour de la gestion de la collectivité des Barundi, du groupement de Bijombo et de l'érection de Minembwe en territoire sont les préoccupations centrales des communautés Bafuliiru, Babembe et Bavira qui se sont ralliés les communautés Bavira et Nyindu. Lorsque les Bafuliiru choisirent par exemple de protester à travers une marche contre ce qu'ils considèrent comme une menace, à savoir la gestion de ces entités coutumières par des notables Barundi ou Banyamulenge, toutes ces communautés coalisèrent jusqu'à faire de leurs revendications, le credo du groupe armé Zabuloni lui-même.

De la même manière, ces communautés s'érigent contre la présence des « groupes armés » auxquels elles ne semntent pas lier. A partir de ce principe, la collaboration entre les différents « groupes armés » et ethniques s'étend, au-delà du foncier et de l'identitaire, sur les aspects sécuritaires. Cette collaboration s'illustra particulièrement en avril 2009 lorsque de violents affrontements auxquels participèrent des maï-maï Zabuloni venus en renfort des maï-maï Mulumba (Nyindu) opposèrent dans les hauts-plateaux des miliciens armés de ce groupe aux éléments de la 112ème brigade de Minembwe (Banyamulenge). L'incident engendra des déplacements de milliers de Nyindu et Bafuliiru dans les villages des moyens plateaux.

Malgré leur apparent soutien aux revendications des Babembe, d'autres logiques se développent au sein d'autres communautés minoritaires locales, notamment Buyu et Bwari qui s'estiment marginalisées par les Babembe dans les domaines politiques, dans l'administration locale et la gestion du pouvoir coutumier. Les revendications de ces deux derniers groupes ethniques se sont illustrées par exemple illustrés par des affrontements armés entre Babembe et Buyu courant 1998, pour le contrôle de la plaine de la Lwama dans le sud de Fizi. Il fallut de nombreuses rencontres de médiation organisées par la 26ème Communauté Libre Méthodiste au Congo réunissant des coutumiers Buyu et Babembe pour aboutir à des apaisements et que ces tensions s'apaisèrent jusqu'aux premières élections de juin 2006.

A l'issu du scrutin législatif et présidentiel qui hissa en majorité des cadres Babembe à d'importants postes politiques, des revendications politiques d'autres communautés prirent à nouveau de l'ampleur. On rapporta même un risque de militarisation dans le but de constituer un contrepoids au leadership Babembe. Cette tendance gagna certains esprits jusqu'à être ouvertement ex-

primée par un candidat malheureux aux élections législatives, d'origine Bwari. Plus récemment en juillet 2009, lorsque la 10ème région militaire envoya dans le sud de Fizi le Colonel Kabeya Bulapi (Buyu) dans une mission de sensibilisation des maï-maï Babuyu membres du groupe Shikito, ce dernier se heurta à la résistance des populations locales membres de sa communauté, hostiles à faire intégrer leurs fils dans les FARDC au risque d'anéantir leurs capacités d'auto-défense.

Bref, plusieurs éléments montrent que la région demeure un foyer incandescent de violence en dépit des avancées actuelles notamment dans le cadre des opérations d'intégration des rebelles des GAC et de traque des FDLR. En plus des enjeux toujours d'actualité, cette zone connait régulièrement une multitude de « groupes armés » dont la présence et les activités pourraient continuer à déstabiliser la sécurité dans la zone et envenimer les relations entre les communautés locales. Alors que les facteurs de persistance de tous ces mouvements insurrectionnels ne sont pas abordés en profondeur dans les efforts actuels de restauration de la paix, ces facteurs se voient renforcés par des dynamiques qui débordent les frontières congolaises et qui à leur tour restent en lien avec les fragilités locales. Ces connexions sous-régionales sont abordées dans la quatrième et dernière partie de ce rapport.

4ème partie

Conflits locaux et connexions sous-régionales

Aborder les conflits opposant les communautés locales dans leur perspective sous-régionale, c'est-à-dire en considérant la proximité des territoires de Fizi et d'Uvira avec le Rwanda, le Burundi et la Tanzanie, présente un double intérêt. Premièrement, nous voulons démontrer qu'au-delà des aspects locaux, l'existence des problèmes transfrontaliers partagés entre états voisins, sinon encouragés et renforcés par les faiblesses de l'administration douanière a permis le développement d'importants réseaux de trafic et de contrebande transfrontaliers. Celui-ci s'illustre notamment par une circulation illicite d'armes et par les activités militaires de certaines milices, dont les évolutions actuelles s'alimentent toujours des opportunités offertes par la porosité des frontières.

En second lieu, cette dimension sous-régionale prend en compte la présence massive de ressortissants congolais dans les pays voisins, où se côtoient réfugiés, hommes d'affaires, intellectuels, etc. Ces derniers sont loin d'être indifférents aux dynamiques locales dans leurs territoires d'origine et, pour des intérêts individuels ou ceux de leurs communautés respectives résidant au Congo, entretiennent des rapports avec d'autres acteurs étrangers, faisant déborder les conflits locaux de leur contexte originel. Collaborer, connaître les opportunités qu'ils exploitent et comprendre les motivations de ces acteurs délocalisés peut en effet contribuer à mieux identifier les alliances qui perturbent localement la cohésion sociale.

Après une présentation des acteurs sous-régionaux, nous abordons la manière dont le difficile contrôle des flux frontaliers est facilitée, depuis plusieurs années et surtout du côté congolais par l'immensité des problèmes administratifs au niveau des services douaniers. Ensuite, nous présentons la manière dont ces problèmes influent sur la sécurité transfrontalière. Enfin, une dernière section discute des efforts mis en place par les États dans le cadre de l'amélioration des relations diplomatiques et plus généralement la manière dont les nouvelles évolutions contribueraient à améliorer la sécurité transfrontalière.

4.1. Conflits locaux et acteurs sous-régionaux

Les événements d'instabilité politique dans les pays voisins ont eu des répercussions négatives sur la stabilité politique au Congo et spécialement sur la cohabitation pacifique des populations dans les territoires de Fizi et d'Uvira. Les violences interethniques au Burundi en 1972 marquent le début d'un afflux démographique des populations burundaises hutu dans Fizi et Uvira. Par manque de structure d'accueil, les réfugiés se sont inflitrés dans les populations locales et ont par la suite acquis la nationalité congolaise. Cet apport démographique non contrôlé créa quelques problèmes par la suite, notamment l'introduction de la

notion de « populations à nationalité douteuse » pour désigner les Banyamulenge. Une telle notion reproduisait le fond des discours discriminatoires opposant les hutu aux tutsi burundais.

Fin octobre 1993, la présence en territoires de Fizi et d'Uvira de centaines de milliers de réfugiés burundais à la suite du coup-d'état sanglant au Burundi ne manqua pas de raviver des tensions ethniques dans la partie sud du Sud-Kivu et contribua à la militarisation de cette zone.[105] Renforcée par les effets du génocide rwandais de 1994 et par les deux guerres de 1996 et de 1998–2003, l'instabilité politique en RDC conduit à l'exil de dizaines de milliers de réfugiés congolais dans les pays voisins, fuyant l'insécurité entretenue par les milices locales et étrangères opérationnelles dès lors sur place. Si les opérations militaires menées par les « groupes armés » étrangers empoisonnèrent sérieusement les relations diplomatiques entre le Congo et les pays voisins, allant jusqu'à impliquer ces derniers dans une guerre régionale[106], la présence de ces « groupes armés » étrangers près des frontières constitua également un important facteur d'instabilité intra et extra Congo. Afin d'illustrer que cette insécurité transfrontalière devint une affaire commune aux états, et restait étroitement liée à la difficile gestion des frontières, le massacre de Gatumba (cfr la troisième partie) démontra parfaitement l'extraterritorialité des conflits de Fizi et Uvira.

L'un des arguments en vue d'aborder les liens entre les dynamiques des conflits opposant les communautés locales et les acteurs sous-régionaux, à l'instar des réfugiés, est qu'en plus d'être victimes, la présence de ces derniers sur le sol étranger transcende souvent le simple séjour physique des ressortissants d'un pays dans un état voisin. Cette présence prend, en ce qui concerne la région d'étude, des dimensions à la fois sociales, militaires et politiques influant parfois de manière très négative sur les relations inter-États[107].

105. Les plus connus de ces éléments armés étrangers qui se constituèrent au lendemain de l'assassinat le 21 octobre 1993 du président burundais Melchior Ndadaye, furent les CNDD/FDD et les FNL. Ils furent rejoints par les réfugiés hutu de 1994 après le génocide au Rwanda. Le FNL qui compte encore quelques éléments en RD Congo est un mouvement de rébellion hutu encore actif dans la guerre civile qui déchira le Burundi depuis 1993 jusqu'au 18 avril 2009 lorsque le leader du mouvement Agathon Rwassa accepta officiellement de déposer les armes. Le 21 avril, la faction rebelle devenait officiellement un parti politique.

106. Bien que la Tanzanie ne fût pas directement impliquée dans les guerres congolaises et n'envoyât pas de troupes militaires au Congo, elle participa de manière très active au développement d'un important trafic d'armes dans la région du sud de Fizi. Lire à ce sujet Charles Nasibu, *Qui arme les maï-maï ? Enquête sur une situation originale*, Rapport du GRIP, 2003.

107. La présence de milliers de FDLR dans l'est de la RD Congo a été depuis 1994 – et malgré l'actuelle coopération militaire entre les deux États – une source de tensions permanentes entre la RD Congo et le Rwanda. Les troupes rwandaises ont été officiellement impliquées de janvier à mars 2009 dans la traque des FDLR et le gouvernement rwandais a toujours considéré que la présence des FDLR dans les Kivu est un enjeu sécuritaire majeur pour le Rwanda. En même

Le deuxième argument concerne la manière dont l'appartenance ethnique de ces réfugiés affecte la cohabitation déjà fragile entre les communautés du pays d'origine, informée par exemple, par le regain de tensions que suscite le processus de leur retour, auprès des civils et des milices congolaises.[108] Ces tensions demeurent également perceptibles au sein des mutualités congolaises elles-mêmes actives dans les pays voisins où ces regroupements ethniques restent calqués sur le modèle des rivalités entre communautés au Congo.

Enfin, c'est dans ce contexte où les conflits de Fizi et d'Uvira sont alimentés par des acteurs sous-régionaux qu'il convient de situer le rôle de certains milieux politiques et économiques étrangers qui profitent de l'instabilité à l'est du Congo pour influer sur les conflits en apportant leur soutien à des « groupes armés » locaux.

Réfugiés congolais et mutualités tribales, entre victimes et acteurs

Après plus de dix ans de conflits armés, la précarité des conditions de vie et l'insécurité jetaient sur les chemins de l'exil des milliers de réfugiés congolais, répartis dans les états voisins, principalement au Burundi, au Rwanda et en Tanzanie. Bien que le processus de leur retour en RD Congo ait été entamé depuis 2005 et représente un pas dans la bonne direction, tous les réfugiés congolais ne sont pas restés entièrement indifférents et déconnectés des conflits qui présidèrent à leur départ du pays. Dans leurs rapports à ce dernier et malgré leur relative relocalisation loin des frontières congolaises, la proximité de certains de ces réfugiés avec des zones sous tensions contribua à les lier aux fragilités locales et à les y impliquer directement ou indirectement.

Burundi : les effets après Gatumba

Localisés à Gitega, Muhinga (Gasorwe), Ngozi (Musasa) et Mwaro (Gihinga), les réfugiés congolais sont estimés à 27.000 parmi lesquels 17.000 réfugiés des camps et 10.000 réfugiés urbains[109]. On compte parmi eux certains Banyamulenge rescapés du massacre de Gatumba. Des membres d'autres communautés

temps, les communautés Tutsi congolaises perçoivent dans cette présence FDLR la menace d'actions terroristes pouvant mettre en danger les équilibres sociocommunautaires au niveau local.

108. Le 2 juin 2009, à Kamombo (Sud-Kivu) le colonel Michel Rukunda dit « Makanika », l'un des leaders des FRF annonça à une délégation conjointe PNUD et MONUC que « *son mouvement n'intégrera pas le processus de désarmement qu'il conditionne à une intégration de ses hommes dans l'administration locale, au retour des réfugiés et que le gouvernement œuvre pour la réconciliation des communautés* », Journal Karibu, 122-123, juillet-août 2009, p. 23.

109. Ces statistiques sur les réfugiés proviennent de l'UNHCR/Burundi, Baraka, Uvira ainsi que des gestionnaires des camps, avril 2009 et mars 2011.

de Fizi et Uvira sont également présents dans ces camps et cohabitent pacifiquement entre eux. Dans le processus de demande d'asile au Burundi, la proximité de la cité d'Uvira avec la capitale burundaise joua, en plus de l'insécurité grandissante au Congo, un rôle non négligeable dans l'intensification des flux migratoires vers le Burundi.

Plus prononcée encore fut cette propension à s'y réfugier lorsqu'après les événements de Gatumba, une centaine de familles rescapées furent réinstallées par l'UNHCR au Canada et aux États-Unis. Fuyant la misère, le chômage et l'insécurité au Congo, de nombreux congolais furent ainsi attirés par le réseau burundais d'obtention de papiers de séjour au Burundi dans l'intention de bénéficier illégalement de l'assistance de l'UNHCR. Cet attrait gagna aussi les réfugiés urbains de Bujumbura. La possibilité de trouver un « emploi » salarié en ville ou de mener des activités informelles de survie poussa en effet près de 400 réfugiés congolais installés par l'UNHCR à Ngagara (un quartier du Nord de Bujumbura) à manifester ouvertement, pendant plusieurs mois, leur hostilité à une relocalisation à l'intérieur du pays. En juin 2006, la Police burundaise des Airs, des Frontières et des Étrangers (PAFE) procéda alors à la démolition du camp sur ordre du ministre de l'intérieur, Salvator Ntihabose. Cette décision accrut le nombre de congolais sans papiers, ciblés par la police et les services de sécurité burundais.

Alors que ces possibles gains économiques attirèrent de nombreux congolais, ils contribuèrent considérablement à développer un important réseau de production et de vente de « faux papiers » de séjour illégal au Burundi. Pour avoir servi de laboratoire à cette opération de fraude dénommée localement « makanaki », les sources locales rapportent que plus d'une fois, les quartiers urbains de Buyenzi et de Bwiza avaient été régulièrement ciblés et perquisitionnés par la police burundaise afin de démanteler ce réseau. C'est notamment à l'issue des ces perquisitions qu'entre le 16 janvier et le 20 février 2009, près de 475 ressortissants congolais en situation irrégulière au Burundi furent conduits, manu militari[110], à la frontière de Kavimvira, séparant le Burundi de la RD Congo. Quelques jours plus tard, la majorité de ces « refoulés » se retrouvaient, à nouveau, à Bujumbura.

110. Plus qu'une décision politique visant le contrôle des flux migratoires, cette mesure a été interprétée par certaines sources burundaises comme une manœuvre montée par le gouvernement actuel, en prévision des futures élections générales prévues courant 2010, dans le but d'affaiblir Hussein Radjabu, un opposant politique au pouvoir actuel, et qui compte de nombreux partisans dans les milieux des congolais de Bujumbura, naturalisés burundais. Lire sur les dissensions au sein des FNL, le rapport Afrique de ICG n°131 du 28 août 2007, *Burundi : conclure la paix avec les FNL*.

Mais les retombées sécuritaires de ce « laboratoire » de Buyenzi où s'approvisionnent également des sujets burundais[111] désireux de traverser la frontière congolaise, se font sentir de l'autre coté des frontières, au Congo. Alors que courant 2008, des recrutements d'ex-combattants burundais pour le compte des GAC de la région d'Uvira-Fizi étaient régulièrement signalés moyennant une somme variant entre 150.000 et 300.000 Fbu (entre 140 et 280 USD), ces ex-éléments armés burundais se servirent des documents illégaux pour traverser la frontière congolaise et gagner les GAC opérationnels.[112]

Ce fut particulièrement le cas en octobre 2008, lorsque Muzuri, un ex-major RCD démobilisé au Congo en 2005 et vivant depuis lors à Bujumbura, procéda à des recrutements secrets de jeunes burundais démobilisés et de certains réfugiés congolais. Muzuri réussit à traverser la frontière congolaise et gagna, par le Lac Tanganyika, la localité de Lusenda (près de Mboko, sur la route nationale 5 reliant Uvira à Baraka) avec une trentaine d'hommes. Peu inquiété par les FARDC et les services de renseignements congolais qui contrôlent difficilement cette zone littorale, il passa par les escarpements des moyens et hauts-plateaux de Fizi et gagna la localité de Bijombo (territoire d'Uvira) où il constitua son propre groupe armé, le Mouvement pour la Reconstruction du Mont Mitumba.[113]

Selon un responsable burundais de la PAFE[114], l'enrôlement dans ce mouvement continua à offrir à de nombreux jeunes burundais démobilisés, réfugiés ou désœuvrés des perspectives intéressantes. Certains parmi eux intégraient par le biais des GAC les unités FNL restées au Congo afin qu'une fois encore démobilisés, ils pouvaient (re)bénéficier des programmes de démobilisation en utilisant l'argent reçu comme capital pour leurs activités. Les jeunes congolais intégrant les milices seraient par contre attirés par une autre perspective : les opportunités offertes par les négociations politiques entamées début 2008, entre le gouvernement et les GAC dans le cadre du programme Amani. La situation des réfugiés congolais au Rwanda sembla d'ailleurs crédibiliser cette thèse en raison de persistantes rumeurs de la présence dans

111. Dans la province de Cibitoke au début janvier 2009, la PAFE mis aux arrêts une trentaine de jeunes burundais munis de faux titres de voyage congolais. Vraisemblablement, il s'agissait de recrus du CNDP à qui des passeurs offraient 380 USD.

112. Le 29 août 2008, un milicien FRF confia à l'équipe de recherche qu'il était effectivement un sujet burundais, recruté à Bujumbura. Beaucoup de fausses promesses lui avaient été données par les recruteurs mais sans qu'aucune d'elle ne soit tenue.

113. A son début, le mouvement comptait en son sein des éléments Babembe et Bafuliiru mais a par la suite connu de sérieuses dissensions internes liées à une crise de leadership. En mai 2009, une fusillade éclata à l'état-major du mouvement (Kihamba dans les hauts-plateaux d'Uvira). Blessé, Muzuri se réfugia dans la localité de Mibunda, près de Minembwe.

114. Entretien à Bujumbura, avril 2009.

les unités CNDP de certains éléments qui étaient plutôt depuis août 2004 de « réfugiés congolais » installés dans un camp à Gikongoro, au Rwanda.

Dans un contexte d'inexistence d'accord tripartite entre les gouvernements burundais, congolais et l'UNHCR, le gouvernement burundais ferma le camp de Gihinga (Mwaro) fin septembre 2009, obligeant quelques 480 réfugiés congolais à regagner la RDC. Leur refoulement à la frontière par les autorités congolaises le 8 octobre 2009 faillit déboucher sur une escalade de violence ethnique dans la cité d'Uvira, opposant les Banyamulenge aux autres communautés. C'est à l'issue des concertations entre les autorités burundaises, le vice-gouverneur du Sud-Kivu, Jean-Claude Kibala, les ministres congolais de la défense (Charles Mwando Nsimba) et des affaires étrangères (Alexis Thambwe Mwamba) que la frontière de Kavimvira fut à nouveau réouverte le 13 octobre 2009 et les réfugiés réinstallés à nouveau dans le camp de Gihinga. Concernant le processus de rapatriement à partir du Burundi, l'accord tripartite est signé en décembre 2009 mais connut un retard dans sa mise en œuvre. Ce n'est qu'en octobre 2010 que les rapatriements à partir du Burundi commencent, lorsque du 28 octobre 2010 au 31 mars 2011, quelques 1.403 réfugiés rejoignent la RDC.

Les réfugiés congolais au Rwanda

Avant 1994, il n'avait pas existé de camps de réfugiés congolais au Rwanda. Il fallut attendre les deux guerres congolaises et la prise de Bukavu (mai-juin 2004) pour que cette problématique soit mise en exergue. Après les affrontements de Kamanyola, une centaine d'éléments armés Banyamulenge furent installés dans un camp près de Gikongoro (centre du Rwanda). Après un séjour de plus d'une année, c'est du camp de Gikongoro que s'organisa le retour au Congo, en septembre 2005, du groupe dénommé des 47, composé de militaires Banyamulenge. Laissant derrière eux des centaines d'autres réfugiés, les 47 regagnèrent les hauts-plateaux de Minembwe (Kamombo) et se constituèrent progressivement en un puissant GAC, les FRF.

Cette traversée assez aisée démontra clairement la porosité des frontières congolaises, les failles dans le dispositif de contrôle des flux migratoires ainsi qu'une réelle implication des acteurs congolais de l'étranger dans la détérioration de la sécurité dans la région d'Uvira-Fizi. C'est notamment suite à des plaintes des parents et à de fortes rumeurs faisant état des recrutements massifs de jeunes congolais dans les camps de réfugiés au Rwanda que la Ligue des Droits humains des Grands Lacs diligenta une enquête en mars 2008 et confirma que des dizaines de réfugiés avaient disparu des camps pour une destination inconnue. L'autre illustration de ces disparitions fut aussi la destination inconnue que prirent les occupants du camp de Gikongoro, après sa démolition par le gouvernement rwandais courant 2008. A part Jules Mutebutsi

habitant Kigali (secteur de Kimironko), nombreux de ses éléments dont l'un de ses lieutenants, Eric Ruhorimbere rejoignirent, par la suite, le CNDP.

Au Rwanda, à part les réfugiés congolais parmi lesquels 51.000 des camps et 2.000 réfugiés urbains, de nombreuses élites politiques congolaises vivent de la rente de survie de l'UNHCR. Leur séjour et l'intégration dans la vie sociale locale s'illustrent par la création d'écoles, d'églises de réveil et d'associations de développement. Dans ces cadres de socialisation, parfois à caractère mono-ethnique, les réfugiés partagent les informations sur ce qui se passe au Congo et abordent les conflits vécus dans les territoires d'origine surtout dans une perspective de victimisation et comme la conséquence d'une politique d'exclusion entretenue par la société civile et le gouvernement congolais.

Pour la plupart d'entre eux, les efforts conjoints actuels Rwanda-RDC dans le cadre de la pacification de l'est de la RD Congo sont des solutions à court terme et à brève échéance. Elles s'inscriraient dans une démarche plutôt politique que visant réellement à préparer un terreau favorable pour leur retour au Congo. Comme exemple d'absence de volonté politique inscrite dans une réelle démarche de cohabitation pacifique, de nombreux réfugiés congolais critiquent ce qu'ils appelent le « traitement préférentiel » ou la politique de deux poids, deux mesures appliquées par le gouvernement congolais plus préoccupé par le retour des réfugiés de la Tanzanie et très peu par celui des réfugiés vivant au Rwanda et au Burundi.[115]

Avec le Rwanda, il s'observe des avancées enregistrées quant au rapatriement des réfugiés congolais installés là et des réfugiés rwandais vivant en RD Congo. Cela ressort de la deuxième rencontre tripartite tenue à Goma le 14 avril 2009 où il fut question de l'évaluation de la situation des réfugiés congolais au Rwanda et des réfugiés rwandais au Congo ainsi que des conditions de leur retour dans leurs pays respectifs. L'un des participants, le secrétaire permanent de la commission nationale congolaise des réfugiés, Me Rigobert Mupondo, indiqua que la rencontre devrait aboutir à un compromis sur le plan juridique qui permettra le retour de ces réfugiés. A ce propos, les délégations congolaise et rwandaise laissaient entendre que lors de la première rencontre tripartite d'août 2008, il fut question que les deux gouvernements garantissent la sécurité dans les zones de retour des réfugiés de part et d'autre des frontières. Il était décidé que les deux pays procèdent à l'identification de ces réfugiés, et mettent enfin en place un mécanisme pour leur faciliter le retour.

115. Cette situation a évolué depuis que les accords tripartites ont été signés entre les deux pays et l'UNHCR.

Les réfugiés congolais en Tanzanie

Plaque tournante d'un important trafic maritime transfrontalier, la région de Kigoma est habitée par de nombreux ressortissants de la RD Congo. Parmi eux, 65.000 réfugiés habitent les camps de Nyarugusu[116] et de Rugufu. Les sources locales rapportent que d'autres congolais vivent clandestinement dans les camps et ne sont pas recensés par l'UNHCR. En 1997, la plupart de ces réfugiés étaient des Bembe, mais on nota aussi la présence de réfugiés Banyamulenge.

Comme en RDC, les dynamiques de cohabitation entre ces deux communautés ont été particulièrement tendues. Ces tensions éclatèrent courant 2007 lorsque l'UNHCR installa une centaine de jeunes Banyamulenge dans le camp de Nyarugusu, habité majoritairement par les Babembe. Ces derniers s'opposèrent ouvertement à leur installation, jusqu'à exiger des autorités tanzaniennes leur relocalisation de Nyarugusu. Malgré les multiples séances de sensibilisation sur la cohabitation pacifique organisées par ces autorités à l'intention des responsables Babembe du camp, ces derniers campèrent sur leur position. Cela obligea l'UNHCR à acheminer les réfugiés Banyamulenge à Kanembwe, à plus de 80 km de Nyarugusu. Cet exemple suffit pour expliquer le phénomène déjà largement observable au Congo, celui des tensions entre les deux groupes ethniques, Babembe et Banyamulenge.

Que ce soit à partir du Burundi, du Rwanda ou de la Tanzanie, il convient de distinguer d'une part les rapatriements spontanés, qui se déroulent sans encadrement structuré de la part de l'UNHCR, des autorités congolaises ou d'autres agences internationales, et d'autre part les rapatriements facilités par l'UNHCR. Alors qu'il est difficile de juger de leur ampleur et de disposer des statistiques fiables, les rapatriements spontanés débutent dès 1997, tandis que les rapatriements organisés par l'UNHCR de la Tanzanie démarrent courant 2005. Entre 2005 et 2009 (inclus), quelques 59.384 réfugiés furent rapatriés par le HCR de Tanzanie vers Fizi et 3.868 vers Uvira. Les années 2006, 2007 et 2008 furent les plus importantes en termes de rapatriements, avec respectivement 15.288, 23.260 et 13.570 rapatriés pour le territoire de Fizi et 857, 1.348 et 1.003 pour Uvira. Dans le territoire de Fizi, ces rapatriements connurent un moment de répit suite au lancement des opérations Kimia II dans le Sud-Kivu.

Vues sous l'angle des relations intercomunautaires, il convient d'examiner les retombées locales et les tensions que suscitent ces processus de rapatriement. A Fizi et Uvira, le retour et la réinstallation des réfugiés dans leurs villages ne manquent pas en effet de soulever des tensions entre les rapatriés, les

116. Situé à 186 km à l'est de Kigoma, le camp de Nyarugusu est le plus grand abritant les réfugiés congolais de la Tanzanie. Il est géré par l'UNHCR, le service du Ministère de l'Intérieur (Makazi) et par une branche de la police tanzanienne (Sungusungu).

résidents et chefs coutumiers locaux. Ces derniers sont généralement pointés du doigt par les réfugiés dans de nombreux cas flagrants de spoliations de leurs biens, accroissant de ce fait leur vulnérabilité. De ces spoliations et vente illégale sont nés de nouveaux conflits entre les autorités coutumières, les résidents et les rapatriés. C'est dans le but de trouver une issue pacifique à ces conflits et de réhabliter les victimes qu'Arche d'Alliance les aborde et tente de rapprocher les parties dans les Comités des Médiation et de Conciliation (CMC). A Baraka, le CMC local dénombra entre janvier et juin 2009 près de 78 cas de conflits fonciers opposant les rapatriés, les résidents et les chefs coutumiers.

Encadré 6 : Effectifs des réfugiés congolais dans les camps : Rwanda, Burundi et Tanzanie au 30 août 2009

Au Rwanda

Le recensement de 2009 des réfugiés au Rwanda porte à 2.000 le nombre de réfugiés urbains congolais et burundais et à 51.000 le nombre de réfugiés congolais vivant dans des camps et répartis de la manière suivante :

- Camp de Gihembe (Province du Nord) : 20.000
- Camp de Nyabiheke (Province de l'Est) : 13.000
- Camp de Kiziba (Province de l'Ouest) : 18.000

N.B. 2.034 réfugiés burundais habitent le camp de Kigeme qui sera bientôt supprimé.

Au Burundi

Les réfugiés congolais au Burundi sont estimés à 27.000 dont 17.000 réfugiés des camps et 10.000 réfugiés urbains, habitant la capitale Bujumbura et la ville de Gitega. Les réfugiés des camps habitent :

- Gasorwe (Province de Muyinga) : 6.000
- Musasa (Province de Ngozi) : 7.000
- Gihinga (Province de Mwaro) : 4.000

En Tanzanie

- Nyarugusu : 60.894

Le rôle des mutualités tribales congolaises

Les mutualités congolaises sont des cadres de socialisation des membres de la diaspora congolaise tissant entre eux des liens sociaux, affectifs et idéologiques. Alors que l'appartenance et la participation aux activités mutualistes est fonction de l'origine ethnique au Congo, les structures mutualistes participent comme

caisses de résonance des conflits vécus à Fizi et Uvira, reproduisant à l'étranger, les clivages entre les communautés locales. Au Rwanda, les activités à caractère mutualiste sont très limitées, voire prohibées et se déroulent en réalité de manière clandestine en raison des restrictions juridiques liées au contexte post-génocide qui interdit le fonctionnement d'associations à caractère ethnique.

Par contre, au Burundi, les mutualités congolaises fonctionnent officiellement, jusqu'à collaborer avec l'ambassade congolaise qui les crédite d'un « rôle consultatif » sur certaines questions touchant directement la communauté congolaise.[117] Rassemblées dans une « coordination des mutuelles » [118], celle-ci se charge de l'organisation des réunions mensuelles qui regroupent tous les représentants des mutuelles congolaises. Ces rencontres se focalisent surtout sur des informations d'ordre général sur la situation au Congo. Mais la coordination des mutuelles constitue aussi la voie par laquelle se fait la mobilisation des ressortissants congolais, autour des mécanismes d'entraide sociale. Considérées séparément, les mutualités sont porteuses de revendications communautaires et nouent souvent des alliances entre elles en fonction des enjeux politiques et des rivalités ethniques dans leur zone d'origine. C'est dans ce cadre qu'au Burundi les mutualités Bavira et Bafuliiru sont fusionnées en une seule, la mutualité Buguma.

En juin 2006, la délocalisation des conflits congolais à travers les structures mutualistes s'illustra particulièrement lors des élections présidentielles et législatives congolaises. Les mutualités servirent dès lors de marchepieds pour le recrutement dans la diaspora congolaise d'adhérents aux partis politiques. Engagés dans les campagnes électorales de plus d'une dizaine de candidats vivant au Burundi ou en provenance du Congo, ces adhésions massives se firent sans doute à la faveur de l'instrumentalisation ethnique et pour des fins politiques. On observa au cours de la période pré et post électorale que les mutualités s'impliquèrent activement dans les dynamiques politiques nationales congolaises en ayant en leurs seins des noyaux des partis politiques comme le PPRD, le Mission de l'Organisation des Nations Unies en RD Congo (MSR) et le MLC.

117. Par exemple lors du refoulement des congolais en situation irrégulière au Burundi en février 2009, l'ambassade congolaise de Bujumbura invita les responsables des structures mutuelles afin qu'ils fassent pression sur le gouvernement burundais et les missions diplomatiques présentes à Bujumbura. C'est notamment à la suite des correspondances assez virulentes rédigées par les animateurs des mutualités congolaises que cette opération fut arrêtée.

118. Parmi les mutualités congolaises faisant partie de la coordination on peut citer celle des Babembe, l'Emo ya M'Bondo, le Luusu (Barega), le Buguma (Bavira-Bafuliiru), etc. Depuis la guerre de 1996, la mutualité Banyamulenge Shikama ne fait plus partie de cette coordination des mutuelles et ne participe que de manière exceptionnelle aux rencontres initiées dans le cadre de cette coordination. Ce qui démontre clairement le transfert des clivages entre les membres de cette communauté et les autres groupes ethniques d'Uvira et de Fizi.

Connectés aux membres de ces partis actifs en RD Congo, les mutualités au sein desquelles des « discours identitaires et de rejet de l'autre » prépondérant lors de la campagne électorale congolaise furent développés, devinrent ainsi des tremplins pour rafler des voix des congolais de l'étranger[119]. Ces discours relayés par exemple, par certains membres de la mutualité Babembe de Bujumbura contribuèrent à l'élection au poste de député provincial d'un de leurs représentants à Bujumbura du PPRD et élu député dans la circonscription de Fizi.

De ce fait, les structures mutualistes deviennent plus des relais de la compétition politique que de véritables espaces de promotion d'une culture politique, démocratique et de paix. Les membres restent marqués par une logique d'appartenance ethnique, au regard du soutien affiché aux différents candidats aux élections. Mais suite à l'absence d'un « jeu démocratique», et à la composition homogène des membres, ces mutualités ont servi de lieu où s'organise le soutien à certains mouvements insurrectionnels. Ainsi, certains membres de la diaspora congolaise restent convaincus de l'apport de certaines personnalités comme Jonathan Kasuzuguru (Munyamulenge) et Bande Dingundi (Fuliiru) [120] qui mettraient en jeu d'importants moyens financiers collectés par les structures mutualistes. Cet argent serait destiné à des activités de sensibilisation, de recrutement des jeunes miliciens et de soutien matériel et financier aux GAC. Pour les personnes rencontrées au Burundi, la réussite de ce genre d'opérations dépend le plus souvent des intérêts politiques et économiques de ses acteurs dans leurs logiques de recherche d'un positionnement politique ou des ressources au Congo, renforçant ainsi les liens entre certains acteurs locaux et des réseaux économiques étrangers.

Les milieux politico-économiques étrangers

Jusqu'à l'amorce des négociations politiques inter-burundaises en 2002 suivie de l'accession au pouvoir du Conseil National pour la Défense de la Démocratie/Forces pour la Défense de la Démocratie (CNDD/FDD) au Burundi (juin 2005) puis de l'intégration en avril 2009 de milliers de combattants FNL dans l'armée nationale burundaise, des éléments armés burundais dissidents ou réfractaires au processus de paix dans leur pays sont toujours actifs dans

119. Aux dires du président de la coordination des mutuelles congolaises du Burundi, plus de 60.000 congolais y vivent (l'ambassade n'a pas en effet de chiffres officiels), ce qui constitue un poids électoral non négligeable dans les circonscriptions territoriales. La plupart des congolais en âge électoral s'étaient rendus à Uvira où ils votèrent massivement.

120. Homme d'affaires Munyamulenge vivant à Kampala et présenté comme le financier du groupe armé de Muzuri. Le second financerait le groupe de Fujo Zabuloni qui lança à partir de sa base de Kigushu (nord-ouest d'Uvira) avec des éléments FNL, le 9 avril 2009, une attaque sur la cité d'Uvira, faisant une dizaine de morts.

certaines localités d'Uvira. La collaboration entre les ex-milices burundaises aujourd'hui au pouvoir avec des « groupes armés » maï-maï s'illustra durant la période de lutte armée à partir de l'est du Congo. Les processus de paix, les efforts de démobilisation des combattants et de démocratisation initiés de part et d'autre des frontières ont faiblement réduit, mais n'ont pas totalement anéanti la coopération entre certains de ces groupes.

Bien que présentés comme des réfractaires au processus de paix au Burundi, des éléments FNL ont été actifs dans les rangs du groupe maï-maï Zabuloni et sont toujours présents dans le groupe armé de Fujo Zabuloni. Profitant d'un contexte sécuritaire toujours précaire dans cette zone et du peu d'avancées dans le processus de paix au Burundi durant les années 2004 jusqu'en avril 2009, les FNL constituèrent d'abord des « unités de réserves » dans la plaine de la Ruzizi, en prévision d'éventuels troubles post-électoraux dans le processus de paix burundais. Dans l'esprit des accords avec le gouvernement burundais de juin 2006, ces unités « réservistes et réfractaires au brassage » ne furent finalement pas intégrés dans l'armée nationale burundaise mais furent récupérées par les GAC.

Un autre cas important illustrant l'étroite collaboration entre les acteurs locaux et les milieux politiques étrangers est celle qui concerne les FRF, leur évolution, leurs motivations et le soutien politique dont le mouvement bénéficie de l'étranger[121]. Né au Burundi dans le sillage d'élites Banyamulenge en exil et hostiles à la politique rwandaise de l'époque[122], ce mouvement rebelle compte depuis les années 2000 de nombreux membres présents dans la capitale burundaise et rwandaise. Des sources locales rapportent que les FRF continueraient de bénéficier d'un soutien idéologique à partir du Rwanda et du Burundi. Des cotisations s'effectueraient dans le but de soutenir leurs activités politico-militaires au Congo.

Certains officiers FRF aujourd'hui FARDC l'ont confirmé et déclaré que des cotisations avaient été effectuées au Rwanda, courant 2008 et avaient servi à l'achat de plus de cent vaches destinées à nourrir les rebelles à Kamombo. Le

121. Le rapport des experts des Nations Unies du 12 décembre 2008, fut particulièrement clair à ce sujet et démontra le soutien dont bénéficiaient le CNDP et le FRF à partir de l'étranger. C'est notamment suite à ces soupçons que Richard Tawimbi (qui est cité dans ce rapport), un bras droit de Michel Makanika fut arrêté au poste frontalier de Kavimvira (Uvira) en janvier 2009, déclenchant la colère des responsables de FRF qui prirent en otage, un ministre provincial de la justice (Georges Shanyungu) et le Secrétaire Provincial du programme Amani (Célestin Bamwisho).

122. Parmi les membres de cette élite figurent Joseph Mutambo, Benjamin Munanira et Zébédée Gasore. Traqués à l'époque par le gouvernement de Pierre Buyoya pour leur opposition à la rébellion du RCD et à la politique rwandaise de déportation des familles Banyamulenge au Rwanda, la plupart de ces activistes FRF trouvèrent asile dans des pays étrangers.

soutien aux FRF par des acteurs étrangers obéirait à des motivations économiques en échange avec les minerais. En plus des marchés locaux, les FRF contrôlaient une vaste zone où ils exploitaient de l'or et du coltan. Ces minerais étaient acheminés à Kigali ou à Bujumbura via des intermédiaires à Uvira qui coopéraient avec les FRF à partir de l'étranger. Certaines sources locales ont confirmé que dans les deux capitales, les leaders des FRF ont d'importants investissements.

Au plan sous-régional, cette filière d'économie de guerre ne se limite pas à alimenter la présence des GAC et ne concerne pas uniquement les FRF. Elle s'est également développée avec les maï-maï et les FDRL présents dans les territoires de Fizi et d'Uvira. Dans les marchés de Kihamba et de Kagogo, ces derniers achètent de l'or[123] et du coltan à des creuseurs en provenance des mines de Mahunda, de Lubumba et de Masango dans les moyens et hauts-plateaux. Ils les revendent à des courtiers locaux[124] de Sange, Luvungi, Uvira, où les minerais traversent frauduleusement la frontière burundaise.[125]

C'est lorsqu'en octobre 2008, Matriza, l'adjoint du président du PARC dans le territoire de Fizi, périt dans un accident d'embarcation transportant une importante cargaison de coltan et reliant Kazimia dans le territoire de Fizi à Kigoma en Tanzanie que s'illustra la coopération entre des maï-maï du groupe Yakotumba avec des réseaux économiques étrangers. En Tanzanie, ce trafic est facilité par des commerçants congolais vivant sur place, à l'exemple de Bande Dingundi. Cette interaction entre acteurs locaux et leurs compatriotes de la diaspora congolaise est facilité par la perméabilité des frontières et les faiblesses de l'administration douanière qui participent de manière déterminante à ses fragilités.

123. Selon la fédération des entrepreneurs congolais, les quantités d'or dérobées dans le Sud-Kivu et qui passent frauduleusement par les frontières peuvent avoisiner les 500 kilos d'or par mois soit une valeur de 8 à 9 millions de dollars, Rapport presse Afrique 13/03/2007.

124. En février 2009, à Kahungwe en amont de Sange, un commerçant local avait été tué pour n'avoir pas donné de rapport financier aux FDLR.

125. Selon un récent rapport de Global Withness, « Face à un fusil que peut-on faire ? », la militarisation du secteur minier à l'est de la RD Congo, juillet 2009 : « *les minerais exploités dans cette zone sont exportés vers le Burundi par la route ou par le lac, ou vers la Tanzanie par le Lac Tanganyika, sur des canoës ou de petits bateaux à moteur. Plusieurs négociants en or basés dans la ville d'Uvira vendent leur marchandise à des acheteurs basés dans la capitale burundaise* », rapport Global Withness, juillet 2009, p. 47

4.2. Difficile gestion des flux frontaliers

L'immensité des problèmes administratifs

En plus de leur perméabilité, l'étendue des problèmes aux frontières congolaises avec les pays voisins est liée à la multiplicité des services et à un défectueux contrôle du trafic frontalier. S'ajoute à ces problèmes la multiplicité de titres de voyage délivrés par divers services migratoires qui ont d'ailleurs de la peine à collaborer entre eux. Les dispositifs de contrôle aux frontières se sont relativement améliorés à la suite du décret présidentiel de mars 2008[126], limitant à quatre le nombre de services aux frontières congolaises et mettant en place une série de garde-fous afin de renforcer leur coopération. Cependant, les postes frontaliers congolais restent des lieux où les voyageurs sont souvent confrontés à toutes sortes de tracasseries prenant racine dans les faiblesses structurelles de l'administration. En plus de la pléthore des services toujours régnante dans ces différents points de passage et suite à la concurrence entre ces services en matière de perception des droits des douanes, il s'est développé de véritables réseaux de fraude.

La pléthore de services

Au-delà des services officiels, à savoir la DGM, l'Office des Douances et Assises (OFIDA), l'Office Congolais de Contrôle (OCC) et le Service de l'hygiène, la présence aux frontières congolaises d'une multitude de services gonflés d'un nombre important d'agents de douanes, démontre les faiblesses institutionnelles et organisationnelles dont se prévalent les services des douanes. Ces agents dont les conditions d'affectation restent dans la plupart des cas liées aux affinités avec de hautes autorités politico-militaires[127] développent des mécanismes optimisant la fraude, la corruption et le tribalisme.

Facilitant une entrée et une sortie uniques au Rwanda et au Burundi, le Laisser-Passer Individuel par exemple, délivré par la DGM avec ou sans photo pas-

126. Bien avant la promulgation de ce décret loi, le mal était déjà fait. Durant plusieurs décennies et surtout avant et après les guerres congolaises, plusieurs services ont fonctionné aux postes frontaliers entre la RD Congo, le Rwanda et le Burundi. Parmi ces services : l'état-major renseignement, le bureau II (renseignements) FARDC, la police militaire, le bureau II de la police, le bureau II de l'ANR, le TRANSCOM, l'Agriculture, le territoire, le service de la quarantaine et Appui 10ème région militaire. Courant août 2009, le gouverneur du Sud-Kivu décida le fonctionnement de l'ANR et de la DSF sous couvert de la DGM, tandis qu'à Uvira, l'administrateur du territoire décida le fonctionnement du Service de Quarantaine Animale et Végétal sous couvert du service d'hygiène et affecta un taxateur Entité Administrative Décentralisée au poste frontalier de Kavimvira, alors que le territoire ne bénéficie pas de ce type de taxe.
127. Selon des dires de certains acteurs d'Uvira, de nombreux agents au poste de Kavimvira seraient d'ex-maï-maï affectés par un officier de la 10ème région militaire.

seport, présente certaines irrégularités en termes de coût, de lieu de délivrance et de durée de séjour dans ces deux pays voisins. Les coûts de ce document migratoire sont fixés de manière non uniforme, respectivement à cinq et deux dollars pour les destinations du Rwanda et du Burundi. L'inégalité dans la durée de séjour dans les deux pays, trente jours au Rwanda et seulement trois jours au Burundi, illustre l'inorganisation de la DGM et la kleptomanie de certains agents commis à l'immigration congolaise qui n'hésitent pas à délivrer de faux papiers pour de se faire illégalement de l'argent. Cette fraude est renforcée par la chancellerie de l'ambassade congolaise du Burundi[128] qui va jusqu'à apposer un « visa » sur ce document violant les consignes diplomatiques entre le Congo et le Burundi. Une telle pratique contribue visiblement à la prolongation illégale du séjour d'étrangers congolais au Burundi.

Il en est de même du laisser-passer de la Communauté Economique des Pays des Grands Lacs (CEPGL) ayant cours légal dans les états membres de la CEPGL. Délivré par le bureau de la DGM/Goma, moyennant parfois des « frais forfaitaires d'accélération du dossier »[129], ce document facilite des entrées et sorties multiples. Depuis 2003, l'on constate curieusement que le document présente des facilités d'entrée dans les pays voisins à partir du Nord-Kivu et récemment (début 2009) dans le Sud-Kivu où des restrictions non officielles frappaient sa validité et sa circulation. Si, en réalité cette disposition ne représenta aucun risque sécuritaire majeur, elle permit à certains agents de la DGM/Bukavu, d'Uvira et de l'ambassade congolaise de Bujumbura de développer un important réseau de fabrication et de vente de fausses attestations tenant lieu de passeport en lieu et place du laisser-passer CEPGL.

Lorsqu'un document suspect est appréhendé et que les agents de l'Agence Nationale des Renseignements (ANR) remontent la filière, ils ont souvent découvert que certaines autorités placées dans les chancelleries étaient impliquées dans ce trafic de « faux papiers », utilisant comme relais, au niveau de la province, la division provinciale du ministère de l'intérieur et le bureau provincial de la DGM. Ces découvertes à hauteur d'une centaine de faux papiers mirent les agents de l'ANR en poste à Kavimvira en situation de conflit avec la DGM locale. Entre avril et décembre 2008, de nombreux agents de la DGM/Uvira et

128. Le service de chancellerie de l'ambassade ne peut en effet délivrer que le passeport national, les visas pour le séjour en RD Congo, la prolongation de la validité du passeport, le laissez-passer tenant lieu de passeport et la carte consulaire. Alors que les anciens passeports congolais avaient comme prix officiel l'équivalent de 70 USD, ils étaient vendus à l'ambassade congolaise de Bujumubra à 250 USD, surfacturés, marchandés et offerts parfois aux plus offrants.

129. Ces frais ne figurent nulle part dans la nomenclature de l'arrêté interministériel n° 804011917 du 6 avril 2002, portant fixation des droits, des taxes et redevances perçus à l'initiative de la Direction Générale des Migrations.

Bukavu, dont le directeur de province, le chargé des finances et le chef de poste de Kavimvira furent suspendus pour contrefaction par la direction de la DGM/Kinshasa. Malgré cette mesure, le réseau est loin d'être démantelé.

Produits à l'Imprimerie du Lac (quartier Asiatique) à Bujumbura, un important lot de faux « tenant lieux de passeport » fut à nouveau intercepté en avril 2009 à la douane congolaise de Kavimvira par où les documents transitaient pour être finalement délivré au bureau de la DGM d'Uvira. Ces fraudes de documents non enregistrés par les services officiels congolais ont sensiblement contribué au difficile contrôle du séjour des personnes en situation irrégulière en RD Congo et dans les pays voisins. Cette difficulté se généralise à l'ensemble du secteur marchand dans lequel, avec le concours de faux papiers, et sur base de fausses déclarations, la fraude n'est plus l'exception mais parfois la règle.

Une fraude quasi officielle

Ce qui s'observe aux postes frontaliers congolais de Kavimvira[130], Ruzizi et Kamanyola, c'est qu'en plus de la multiplicité des services, certaines personnalités politiques, civiles et militaires dont l'exercice du commerce est incompatible avec leurs fonctions, se servent des postes frontaliers pour importer ou exporter des produits de luxe tels que les voitures et/ou des produits miniers, sans payer les droits de douane. Elles bénéficient de la complicité des commerçants locaux et d'agents vérificateurs de l'OFIDA et de l'OCC. Les opérations frauduleuses d'exonération et/ou de sous-évaluation que ces derniers effectuent, participent ainsi de manière très prononcée à l'érosion fiscale au Congo.

Plusieurs sources locales ont rapporté que des officiers hauts placés dans la hiérarchie militaire du Sud-Kivu faisaient passer, moyennant de simples décharges remises aux agents des services de l'OFIDA, entre 15 et 20 véhicules d'occasion par mois, en provenance du Burundi et du Rwanda. La valeur économique après les opérations normales de dédouanement avoisinerait 12 à 16.000 dollars. Dans ce contexte de mainmise des officiels congolais sur le trafic, les services douaniers sont des acteurs-clés dans la déréglementation du système de contrôle en facilitant la traversée illégale des minerais. Servant de parapluie à des commerçants locaux, ces minerais sont dissimulés dans des tanks vidés de carburants par les négociants qui ne disposent ni de licence d'importation ni de bordereau de transfert des minerais, délivrés par les services compétents.

130. A Kavimvira, les effectifs journaliers des voyageurs entrants et sortants sont estimés à près de 2.000 personnes, dont la majorité paye le laissez-passer équivalent à 2 dollars. 200 francs congolais supplémentaires sont exigés à chaque passant et ne sont mentionnés nulle part dans la comptabilité.

La fraude facilitée par les problèmes administratifs s'illustre enfin par la manière dont est octroyé le visa aux étrangers à partir des postes frontaliers de Kavimvira et de Ruzizi Ier. A ces postes frontaliers, ne devraient bénéficier du visa transfrontalier (VTF) que les voyageurs en provenance des pays membres de la CEPGL. Mais on constate que ce visa à entrée et sortie uniques est aussi délivré, moyennant 50 dollars[131], à des étrangers en provenance d'autres pays, au-delà des frontières rwando-burundaises. Bien que cette pratique leur facilite l'obtention d'un visa directement au poste frontalier, elle constitue un détournement des redevances perçues par la DGM.

Au poste frontalier de Kavimvira, par exemple, il est rapporté que 80 pourcent des personnes qui bénéficient de ce visa ne rentrent plus par le même poste, profitant d'autres facilités pour sortir du pays à partir de postes frontaliers situés dans d'autres provinces. L'octroi des VTF n'est donc pas sans conséquence. S'il permet aux voyageurs étrangers de banaliser les formalités de voyage au Congo, censées être remplies au niveau des missions diplomatiques congolaises, le VTF sert plutôt à monnayer l'entrée en RDC sans que le bénéficiaire observe une réglementation stricte en matière d'obtention de visa. Ce qui contribue de manière très aisée, à l'entrée et au séjour au Congo d'étrangers en situation irrégulière.

En janvier 2009, l'entrée par Kavimvira de deux ressortissants belges d'origine congolaise et présentés comme pasteurs de l'Eglise de la sainte Famille (d'Amirado) en tournée d'évangélisation dans le territoire de Fizi explique ce genre d'irrégularités. Munis d'importants matériels de prospection des minerais, ils réussirent grâce au VTF à passer par le poste frontalier de Kavimvira et à gagner la cité de Baraka. Après deux mois de séjour à Baraka et suite à une altercation entre Amirado, les éléments FARDC de la 12ème brigade et l'ANR/Baraka recherchant les deux « suspects », ces derniers se rendirent compte que l'obtention du VTF au poste frontalier de Kavimvira avait facilité leur entrée à l'est de la RD Congo. Alors que les deux étrangers étaient de connivence avec Amirado pour un projet d'extraction d'or dans les mines de Misisi (sud de Fizi), ils réussirent à prendre la fuite fin mars 2009, pour finalement être arrêtés à Salamabila (au Maniema) d'où ils furent transférés à Kinshasa.

131. Ce montant ne correspond pas au tarif officiel qui fixe les frais de visa à 30 dollars pour une durée de 7 jours. Beaucoup de cas ont été signalés de voyageurs à qui aucune quittance n'avait été délivrée.

Encadré 7 : Les « Transitaires »[132]

La faible collaboration entre services douaniers et les irrégularités d'obtention des documents de voyage aux frontières alimentent le développement d'un réseau de contrebande. Les « transitaires » jouent un rôle important dans le trafic frontalier, entre le Congo et les états voisins. Profitant de la corruption et de la complicité de certains agents de douane qui n'ont pas l'habitude d'inspecter physiquement les cargaisons en transit par rapport au manifeste de transit, certaines agences de transport en commun facilitent le trafic des marchandises de part et d'autre des frontières. Ce trafic porte généralement sur des produits manufacturés qui ne sont pas souvent déclarés aux douanes. Arrivés à quelques mètres de la frontière congolaise, les « transitaires » confient une partie des produits à une dizaine d'infirmes venus d'Uvira qui facilitent alors la traversée sur des vélos jusqu'à la douane burundaise de Gatumba, moyennant 100 Frc la pièce. A partir de là, ils embarquent à nouveau des produits à destination du Burundi.

Une autre réalité est celle des migrants temporaires, généralement des sujets burundais, qui traversent périodiquement les frontières congolaises pour chercher du travail dans la plaine de la Ruzizi, et dans les hauts-plateaux (localités de Minembwe, Rundundu 1 et 2, Mibunda et Bijombo). Utilisés comme gardiens de vaches à la faveur des autorisations de séjour valables pour trois mois et délivrées sans quittance par certains agents de l'ANR/Uvira, moyennant 10 dollars, la majorité de ces bergers ou cultivateurs finissent par gagner les milices locales où ils demeurent particulièrement actifs. Selon une source locale à Minembwe, les Twigwanire compteraient en leur sein une vingtaine d'éléments burundais arrivés dans les hauts-plateaux comme gardiens de vaches.

La migration temporaire ne se limite pas aux seuls bergers et cultivateurs et s'étend jusque dans les domaines de la sexualité et du proxénétisme qui se sont développés dans les cités d'Uvira et de Baraka. Chaque semaine, des dizaines de prostituées en provenance du Burundi traversent la frontière et s'installent dans des bordels à Uvira et à Baraka, où elles vendent leurs services moyennant un dollar. Logées dans des maisons de tolérance, certaines d'entre elles ont souvent servi de collaboratrices à des bandes de malfaiteurs. C'est ce qui se produisit en mai 2009 lorsque la police mit la main sur deux fusils AK 47 et découvrit des munitions dissimulées sous le matelas d'une prostituée au quartier Songo, à Uvira.

132 Il s'agit des agences de voyage qui facilitent des transactions commerciales entre le Congo, le Rwanda et le Burundi et assurent le transport des personnes.

4.3. Perméabilité des frontières et problématique sécuritaire

Une vaste zone mal contrôlée

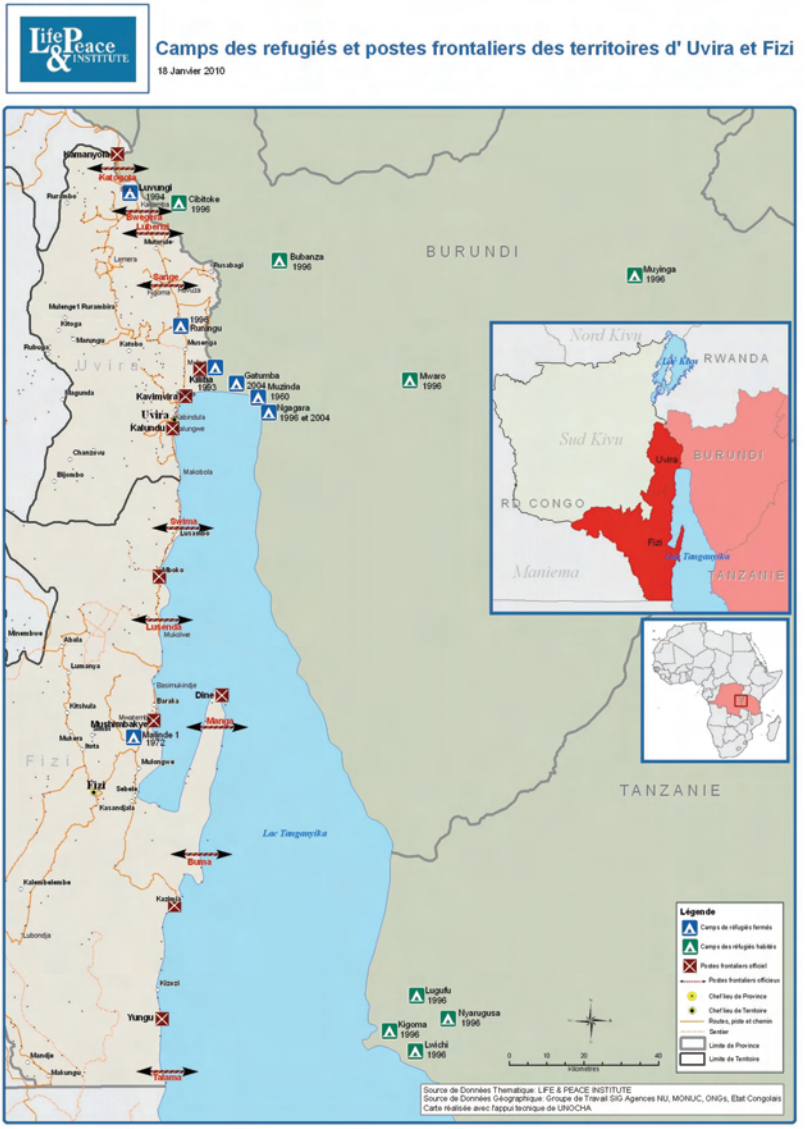
Les frontières de la RD Congo constituent une vaste zone d'échanges économiques entre États. En effet, les villes et les cités frontalières importent l'essentiel des produits manufacturés des pays voisins et vice-versa. Mais, au-delà de cet intense trafic et de l'existence de postes frontaliers officiels où sont censées être appliquées des mesures de surveillance, les frontières congolaises restent trop perméables, ce qui rend difficile un contrôle strict des échanges inter-états sur une longue ligne frontalière. Les territoires de Fizi et d'Uvira par exemple comptent, à eux seuls, plus d'une dizaine de points de passage clandestins et transfrontaliers, jonchant la rivière Ruzizi ou bordant le Lac Tanganyika. En plus d'un difficile contrôle par l'administration douanière, cette région est devenue l'une des plaques tournantes du trafic illicite d'armes, de chanvre et de ressources naturelles exploitées illégalement en RD Congo. Si les facteurs géographiques, et ceux liés à la persistance de conflits armés expliquent ce trafic, celui-ci a des incidences sécuritaires sur la sous-région, contribuant de manière permanente à l'insécurité autour et non loin des frontières.

Un important réseau de contrebande

Fizi et Uvira connaissent, depuis de nombreuses années, un cycle récurrent de banditisme régional.[133] Ce dernier se voit renforcé et alimenté par les activités militaires et économiques des « groupes armés » opérant dans la zone, des miliciens résiduels et d'ex-combattants, produits des processus d'intégration au Rwanda, au Burundi et en RD Congo. L'un des réseaux de contrebande les plus florissants est celui des matières précieuses, tel que l'or, la cassitérite et le coltan, exploités dans la région et vendues au Rwanda, au Burundi et en Tanzanie. Ces pays servent de pays de comptoir et de transit.

Dans un contexte où plus de 90 pourcent des exportations d'or ne sont pas déclarées[134], le Burundi reste l'un des états voisins où sont achetées d'énormes quantités d'or en provenance de l'est de la RD Congo, en particulier des zones minières de Misisi, de Mwenga et des hauts-plateaux de Fizi et Uvira. Avant d'être frauduleusement acheminés au Burundi, dissimulés dans des véhicules ou par des trafiquants empruntant les nombreuses pistes frontalières officieuses, d'importants colis d'or ont été vendus à des commerçants de Sange et d'Uvira par des FDLR, qui en retour s'approvisionnaient localement en biens

133. Lire à ce sujet Georges Berghezan, Transferts et trafics d'armes vers la RDC, GRIP, note d'analyse, 3 décembre 2007
134. Voir Global Witness, idem, p. 83.



manufacturés qu'ils revendaient dans les marchés de Kigoma, Kihinga, Mulenge, Kitoga, Rubuga et Lubumba dans les moyens et hauts-plateaux.

L'autre réseau important de trafic dans la zone frontalière est le réseau de vente de véhicules, motos et vaches volés au Congo ou au Burundi et acheminés en province de Cibitoke (Burundi) ou à Uvira (Congo) par les postes frontaliers officiels ou par les pistes de Runingu et de Sange dans la plaine de la Ruzizi.

L'un des exemples est celui d'un véhicule jeep Land cruiser de l'ONG ACTED volé à Bujumbura dans la nuit du 26 au 27 janvier 2009, alors que le conducteur se rendait à l'aéroport de Bujumbura. Après une fructueuse recherche, le chauffeur fut arrêté puis extradé par la PAFE en RD Congo. A l'issue de plusieurs opérations conjointes menées dans les provinces burundaises de Cibitoke, de Rumonge (Burundi) et à Uvira (RDC), les polices burundaise et congolaise conclurent à l'existence d'un réseau de trafiquant de véhicules volés, opérant depuis la capitale burundaise.

Des cas de vols de véhicules et de motos sont régulièrement signalés de part et d'autre des frontières. Les vaches de la région burundaise de Rugombo sont régulièrement ciblées par des gangsters, d'ex-miliciens qui opèrent le long des frontières. Ces vaches volées au Burundi traversent la rivière Ruzizi à gué, indifféremment de jour comme de nuit et sont acheminées dans les cités de Sange et de Luvungi dans la plaine de la Ruzizi. Là, elles sont vendues à des commerçants locaux à un prix souvent dérisoire. Selon un responsable du Département de la Sécurité des Frontières rencontré à plusieurs reprises à Uvira, cet irrégulier trafic concerna près d'une centaine de bovins entre avril et mai 2009. Cet agent justifiait l'intensité des vols par la présence de nombreux points de passages informels le long de la rivière Ruzizi.

En juin 2009, un autre cas fut celui du vol par des éléments armés, présumés ex-FNL retranchés dans la presqu'île de Kitagabo (sur la rivière Ruzizi), de seize vaches appartenant à un réfugié congolais vivant au Burundi. Les bêtes traversèrent la frontière burundo-congolaise par la piste de Ndunda et furent acheminées la nuit dans la localité de Mwaba (près de Runingu) où les voleurs tentèrent de les vendre de force à un commerçant local. Alertés par la PAFE, le commandant du poste militaire FARDC basé à Kiliba organisa la traque des voleurs et arrêta deux d'entre eux, les autres réussirent à prendre la fuite. Quelques jours après, les vaches furent finalement remises au propriétaire grâce à l'intervention de l'administrateur du territoire et de l'auditorat militaire d'Uvira.

Profitant de la perméabilité des frontières et des conditions favorables pour l'organisation d'un trafic de drogue, d'énormes quantités de chanvre, variété locale de cannabis produite à Musenyi, Kagabo et Rubuga (dans le groupement de Kitoga) dans les moyens plateaux d'Uvira, font aussi l'objet d'un trafic intense dans la plaine de la Ruzizi. Avant Kimia II, les FDLR contrôlaient la filière de production et de commercialisation. A Sange, ils collaboraient avec les éléments FARDC basés dans la zone. Ces derniers faisaient office de négociants. A leur tour, ils revendaient la production au Burundi, à travers d'autres intermédiaires de Sange et de Kiliba.

Depuis le lancement des opérations «Kimia II » et la traque des FDLR, délogés des localités où ils ont abandonné de vastes champs de culture de chanvre, ce commerce est désormais le monopole de certains officiers FARDC basés dans la plaine de la Ruzizi. Les principaux acheteurs sont les militaires burun-

dais de la localité de Kasenyi (province de Cibitoke au Burundi). Le transport est organisé la nuit. Les négociants de Sange facilitent le transport jusqu'à Ngando et Rusabage, près de la rivière Ruzizi. Des jeunes burundais font ensuite traverser la drogue emballée dans des sachets en plastique ou des bâches, par des pirogues ou en tirant le colis par une corde jusque de l'autre coté de la frontière burundaise, puis transportent les sacs des produits sur leur dos jusqu'à Kasenyi. Là, la demande est importante, surtout sur la 5ème avenue où vivent dans un camp, des militaires burundais.

Ce trafic génère de gros profits. Un sac de 50 kg de chanvre récolté coûte 70 USD dans les villages des moyens plateaux où la drogue est produite. À Sange, il est revendu au prix de 150 USD après avoir procuré des gains financiers de 30 USD au porteur du sac. Une fois la marchandise arrivée au Burundi, le sac coûterait entre 200 et 220 USD. En avril 2009, deux civils burundais furent tués par balle dans la zone frontalière de Rusabage (près de Kigurwe) par des éléments de FARDC les ayant confondus à des voleurs à main armée. Plus de mille dollars destinés à l'achat de chanvre fut retrouvés dans leurs poches et extorqués par le lieutenant de FARDC en poste à Nyamana. Ce dernier reçu de graves menaces de mort par un officier burundais de Kasenyi qui réclama l'argent pris sur les victimes. L'implication des militaires burundais dans le commerce de chanvre se révéla ainsi au grand jour. Pour être en sécurité, le lieutenant de FARDC dut finalement demander une mutation pour Baraka.[135]

La problématique sécuritaire

D'une manière générale, lorsqu'un incident sécuritaire se produit dans la zone frontalière du Congo avec ses voisins de l'est, tel qu'un pillage, un assassinat ou les fréquents braquages sur les véhicules, il est souvent difficile d'en découvrir les auteurs étant donné que la zone est fréquentée par de nombreux éléments armés. A partir de cette cohabitation ambigüe sinon tolérée par les autorités locales[136], plusieurs actes répréhensibles sont commis dans la zone, en particulier dans la plaine de la Ruzizi, par des criminels qui ne rencontrent pas de difficultés à se mettre à l'abri en empruntant les nombreuses pistes le long de la frontière congolaise, en particulier celles de Ndunda, Kimuka, Kaberagule, Nyango, Nyamoma, Ngenda, Mutarule et Rwenena. Par exemple, le 16 août 2009, des éléments présumés FDLR semèrent la panique parmi les populations

135. Entretien avec un habitant de Sange, juillet 2009.

136. Même du coté burundais, bien avant la réintégration officielle des combattants FNL, en avril 2009, la province de Bujumbura rural a connut de fréquents incidents sécuritaires très souvent attribués aux miliciens FNL qui étaient souvent visibles sur le principal axe routier reliant Bujumbura à Cibitoke, aux cotés des militaires de l'armée burundaise.

de Kasambura (près de Sange dans la plaine de la Ruzizi) où ils se rendirent coupables de pillages et d'incendie d'une quinzaine d'abris, dont ceux des militaires FARDC. Les sources locales rapportent que ces éléments FDLR se retranchèrent dans la vallée de Rukoko[137], entre le Burundi et la RD Congo, près de la rivière Ruzizi.

Ces quelques exemples témoignent de la manière dont les enjeux sécuritaires restent importants autour des frontières et dans quelle mesure le trafic illicite d'armes et d'effets militaires alimente l'insécurité dans le sud sud. Dans une région où la kalachnikov coûte entre 30 et 50 dollars sur le marché local et la cartouche 100 Frc, le commerce des armes, s'il n'est pas à première vue très juteux, profite de la présence d'une forte demande. Le 22 juin 2009, un commerçant burundais[138] connu dans le trafic de mitrailles (du vieux fer) achetées à Uvira et revendues à Kampala, fut arrêté à la douane congolaise de Kavimvira muni d'une importante cargaison de farine de maïs en provenance de l'Ouganda, via le Burundi et le Rwanda. Dissimulées sous des sacs, les agents de douane découvrirent en effet une vingtaine d'armes de marque AK 47, destinées à des dissidents FNL basés dans les moyens plateaux et probablement des partisans d'Hussein Radjabu, un dissident CNDD/FDD burundais.

Immenses, les défis transfrontaliers méritent des actions à dimension régionale, dans le cadre de la sécurisation des frontières communes aux États et dans l'optique de la relance de la coopération économique par la mise en place des projets intégrateurs. Cette approche reste la priorité, car le Rwanda, le Burundi et la RD Congo, ont décidé depuis quelques années la relance de leur diplomatie et le réchauffement de la CEPGL. La revue de quelques initiatives conjointes permet de mettre en exergue les efforts déployés au niveau de la sous-région, marquée depuis plusieurs décennies par des relations conflictuelles entre états.

4.4. Vers des solutions sous-régionales et locales

Solutions politiques et relance de la coopération régionale

Durant la deuxième moitié de la décennie 1970, les bottes ne firent pas trop de bruits, ce qui permit aux dirigeants des trois pays (Zaïre, Rwanda et Burundi) de mettre sur pied la Communauté Economique des Pays des Grands Lacs (CEPGL), une organisation sous-régionale créée par l'acte constitutif du 20

137. Ce bastion des milices burundaises lors de la guerre civile inter burundaise se situe non loin de la cité Kiliba où le directeur de la sucrerie, Faustin Kahegeshe, fut lâchement assassiné dans la nuit du 28 janvier 2010.

138. Pour consacrer la fraude, il était muni d'un laissez-passer CEPGL délivré au Burundi (fraude) le 27 avril 2009 et portant le numéro 57370.40/1704/C, alors que ce type de document est de la seule compétence de la DGM/Goma au Congo.

septembre 1976. Avec son siège à Gisenyi au Rwanda, la CEPGL couvre une superficie de 2.669.581 km² et essaie dès lors de se centrer sur l'intégration économique et la réglementation de la circulation des biens et des personnes entre différents pays de la sous-région. Cet objectif à caractère économique rencontra des obstacles liés à la mauvaise gouvernance des dirigeants des trois pays et leur tendance à s'éterniser au pouvoir, faisant de la CEPGL un instrument pour assouvir leurs ambitions politiques.[139] Cette faiblesse, renforcée par les guerres régionales, s'illustra par le dysfonctionnement des institutions mises en place, à savoir la Banque de Développement des Etats des Grands Lacs, l'Institut de Recherches Agronomique et Zootechnique et la Société Internationale d'Electricité des pays des Grands Lacs .[140]

En juin 2005, à Nairobi, la Conférence Internationale des Pays des Grands Lacs regroupant dix pays (Congo-Brazza, RD Congo, Soudan, Ouganda, Rwanda, Burundi, Zambie, Angola, Tanzanie et Kenya) jeta les bases d'une nouvelle relance de la coopération régionale dans les domaines du rétablissement de la paix, la sécurité, la démocratie, la bonne gouvernance et le développement économique.[141] Si les délégués des états membres arrivèrent à signer un pacte de sécurité, de stabilité et de développement pour la région, ce dernier ne fut pas directement suivi d'effets positifs et d'une réelle volonté politique. A part quelques déclarations de bonnes intentions et une entente unanime que la Région des Grands Lacs devait être appréhendée comme un ensemble, que les thématiques ci-haut abordées devaient être traitées à l'échelle régionale, la volonté politique fit défaut au niveau des regroupements à plus petite échelle et au niveau sous-régional, comme dans le cadre de la CEPGL. Le contexte des guerres régionales et l'implication des états dans les tensions ne facilitèrent pas le bon fonctionnement de cette organisation jusqu'à un début de réchauffement des relations diplomatiques entre la RD Congo et le Rwanda, depuis le communiqué de Nairobi.[142]

139. Cela se concrétisa notamment lorsque l'armée zaïroise apporta son soutien militaire au régime de Juvénal Habyarimana confronté à la rébellion FPR du début des années quatre-vingt-dix.
140. Ces institutions dont les sièges sont dans les villes de Goma, Gitega au Burundi furent respectivement créées le 9 décembre 1977, le 9 décembre 1979 et le 17 avril 1984.
141. L'une de ces conférences organisée à Bujumbura, du 5 au 6 novembre 2009, s'est conclue par l'élaboration d'un programme de gestion conjointe de la sécurité et du développement aux frontières communes entre les états membres. Du 25 au 26 mai 2011 à Kinshasa, les parlementaires des pays membres de la Conférence Internationale de la Région des Grands Lacs ont à nouveau échangé sur la mise en œuvre du pacte de sécurité, de stabilité et du développement de la région.
142. La déclaration de Nairobi de novembre 2007 reposait sur un compromis entre la RDC et le Rwanda pour une approche commune du démantèlement des « groupes armés » congolais et des FDLR en particulier et en mettant un accent sur la cessation de tout soutien des deux pays à

Il fallut attendre fin 2008 pour voir les pays membres se lancer dans une véritable approche de relance de la CEPGL. Le Conseil de Ministres chargés des affaires étrangères[143], tenue à Bujumbura du 11 au 12 décembre 2008, se pencha alors sur les possibilités d'améliorer les relations diplomatiques entre les trois États. Il aboutit à des engagements conjoints à soutenir les efforts de paix, la sécurité et le développement socio-économique de la sous-région. Une autre avancée significative fut le principe de l'organisation trimestrielle des rencontres des gouverneurs des provinces transfrontalières, dont la première se tint à Bukavu, du 6 et 7 mai 2009. Les gouverneurs des provinces frontalières burundaises de Bubanza, Bujumbura rural, Bururi, Cibitoke, Kayanza, Kirundo, Muyinga, Ngozi, des provinces rwandaises de l'ouest et du sud ainsi que des provinces congolaises du Nord-Kivu, du Sud-Kivu et du Katanga furent également présents. Au cours de cette conférence, les participants discutèrent entre autres des questions sur les problèmes sécuritaires au niveau des frontières communes et décidèrent de l'organisation des patrouilles mixtes sur les lacs et le long des frontières dans le but de démanteler les réseaux de trafic d'armes, de drogues et de limiter l'activisme des « groupes armés » et d'autres bandes criminelles.

C'est notamment dans cette optique du renforcement conjoint de la sécurité transfrontalière que fut également organisé le sommet à Goma entre Kabila et Kagame, le 6 août 2009 consacré à la défense et à la sécurité. Les deux chefs d'états apprécièrent les réalisations accomplies ainsi que les efforts conjoints déployés en vue de promouvoir la paix et la stabilité entre les deux pays en particulier dans les opérations d'éradication (et de désolidarisation) de tous les « groupes armés » opérant dans l'est de la RDC en particulier les FDLR et le CNDP. Enfin, la nomination des ambassadeurs accrédités dans les trois pays (le Burundi, le Rwanda et la RD Congo)[144] contribua également à un début de normalisation des relations diplomatiques.

Malgré ces succès politique, les avancées sur le plan de la sécurité enregistrées, en particulier dans le cadre de la traque des FDLR n'eurent pas d'effets positifs significatifs sur le terrain. Dans les territoires de Fizi et Uvira, où cette

des « groupes armés » congolais (comme le CNDP) et étrangers (à l'exemple des FDLR). La reprise des combats en aout 2008 entre le CNDP et les FARDC constitua un sérieux frein à ces engagements.

143. Il s'agit notamment d'Antoine Batumubwira du Burundi, de Rosemary Musemakweli du Rwanda et d'Alexis Thambwe Mwamba de la RD Congo.

144. Le 7 mai 2009, Kigali nomma son ambassadeur à Kinshasa, Mr Amandin Rugira et Kinshasa procéda de même courant juillet 2009 en nommant, Norbert Nkulu comme ambassadeur à Kigali où le Conseil des Ministres prit acte de sa nomination, le 23 juillet. C'est le 20 octobre 2009 que l'ambassadeur de la RDC au Burundi, Banamuhere Baliene, présenta ses lettres de créance au président burundais.

« chasse aux sorcières » s'opère, la traque des FDLR qui capte l'attention de la communauté nationale et sous-régionale ne devrait pas faire perdre de vue que de solutions locales ont été proposées par les acteurs des conflits de manière à restaurer une paix durable dans cette zone. Elles sont développées dans les pages suivantes.

Pluralités d'acteurs, complexité des solutions et obstacles à la paix

Etant donné que l'étude est menée en impliquant une diversité d'acteurs civils et des « groupes armés » et s'inscrit dans une démarche de transformation des conflits, il serait incomplet de se limiter à l'analyse des faits et à une présentation des dynamiques locales et sous-régionales sans aborder les solutions mises en place par les acteurs locaux et les principaux obstacles auxquels ils se trouvent confrontés. Issus des échanges avec les acteurs rencontrés, ces derniers ont identifié ces obstacles ainsi que leurs solutions possibles au niveau des populations locales, des organisations œuvrant dans le domaine de la paix et de l'état. Ces solutions aux obstacles à la paix restent cependant indicatives et encore objet de débat.

Conscients des difficultés de mise en œuvre de toutes les solutions identifiées dans le court terme, ces acteurs ont proposé les pistes locales en s'inspirant généralement du contexte de délitement de la situation sécuritaire, de la mauvaise gouvernance, de la pauvreté et des problèmes liés à l'administration publique. Pour la plupart d'entre eux, le renforcement de l'administration publique est une dimension essentielle pour réguler les rapports entre l'état et les citoyens d'une part, ces derniers entre eux d'autre part. Ce renforcement dépendrait aussi de la lutte contre les replis identitaires et l'ignorance des citoyens, facteurs-clés dans le développement des rumeurs et la culture de la violence véhiculée par les leaders des « groupes armés ».

Des tentatives inachevées

Préoccupés par les tensions entre les communautés locales, de nombreux intervenants aux niveaux politique, militaire et coutumier ou dans le cadre de la société civile[145] se sont impliqués, parfois de manière ponctuelle, pour rappro-

145. Parmi ces intervenants, un collectif des églises chrétiennes locales a organisé à Baraka du 16 au 19 juillet 2009 une campagne d'évangélisation pour la « réconciliation et le pardon sincère ». Il a regroupé les églises protestantes de Fizi, les chefs coutumiers, les autorités politico-administratives locales, des représentants de toutes les communautés tribales de Fizi. Selon plusieurs sources locales, ce grand ballet évangélique a été organisé hâtivement par des organisateurs inconnus dans le milieu, dans une extrême confusion entre campagne d'évangélisation et séance de réconciliation entre les communautés locales. Personne ne s'est exprimé sur les

cher les parties en conflits et rétablir la cohésion sociale. Ils espéraient ainsi aboutir à un règlement pacifique des conflits et instaurer une « culture de paix » et de cohabitation apaisée. Des avancées en termes de dialogue et de rapprochement des parties ont été enregistrées, ciblant par exemple les notables locaux, les chefs coutumiers, les pasteurs des églises et des membres des organisations mais les efforts fournis furent très limitées. Premièrement, l'approche parfois superficielle de certains intervenants ne parvint que très peu à déclencher un processus de réflexion avec les acteurs eux-mêmes sur les dynamiques de leurs propres conflits. Deuxièmement, faute de replonger dans l'histoire locale jalonnée d'événements souvent douloureux et à partir desquels le recours à la violence se transforme en mode privilégié de revendication communautaire, ces initiatives de paix n'ont que très peu déclenché un véritable débat entre protagonistes. Troisièmement, ces limites dans la perception des vrais enjeux des conflits et perspectives de leur règlement enfonça davantage les parties dans la division et le développement des discours de délégitimation mutuelle.

Parmi ces inititatives, on peut mentionner la multitude d'efforts de médiation recourant aux modes traditionnels de résolution des conflits[146], les centaines de « projets de paix » exécutés par des organisations locales, les ateliers de formation, séminaires, journées de réflexion et campagnes d'évangélisation sur le « pardon et la cohabitation pacifique ». La majorité de ces initiatives s'est généralement conclue par des rapports et recommandations intéressantes dont les mécanismes de suivi ont très peu été intégrés et mis en pratique dans une démarche visant à rapprocher les groupes ethniques locaux. A l'issue de ces initiatives, peu d'avancées ont été observées sur le terrain où elles sont demeurées limitées sinon problématiques en termes de durabilité et de reproductibilité, se bornant à des déclarations d'intention faites par certains acteurs vivant dans les grandes cités, comme à Uvira, à Baraka et à Fizi.

Par rapport à la problématique des « groupes armés » par exemple, l'un des cas illustratifs de ces initiatives peu connectées aux réalités locales et à une connaissance approfondie des acteurs fut la tentative menée courant 2006 par la Commission Vérité et Réconciliation (CVR)[147] qui ne parvint pas à réunir sur

enjeux des conflits, c'est pourquoi il fut plutôt perçu comme un ballon d'essai à connotation politique sous le couvert de la réconciliation ethnique.

146. Saidi Alo-I-Bya Sango et Nelson Bya'ene, *Modes traditionnels de transformation des conflits dans les communautés tribales au Sud Kivu. Cas de Babembe, Bafuliru et Bahavu,* Bukavu, Editions du CERUKI, 2007.

147. Conçue comme une instance citoyenne d'accompagnement de la transition congolaise, la CVR avait comme mission de rétablir la vérité, de promouvoir la paix, la justice, la réparation, le pardon et la réconciliation, en vue de consolider l'unité nationale. Sur les défaillances de la CVR, lire Ngoma Binda et Muanda Vuidi, « Justice transactionnelle en RD Congo. L'expérience de la

la même table les différents protagonistes, à savoir la 10ème région militaire conduite à l'époque par son commandant, le Général Agolowa accompagné d'un Général Munyamulenge, Mustapha, les FRF conduite par Venant Bisogo et le groupe des maï-maï Yakotumba. Bien que quelques mois plus tard, avec l'appui du Général Mustapha, seuls les FRF arrivèrent à un accord de principe conclu à Mikenge, le 28 octobre 2007, dans lequel ils acceptaient de se rendre au brassage, cet accord ne fut pas suivi d'effets. Au titre de rencontres inter-communautaires, de nombreuses initiatives de paix ou de rapprochement entre les Babembe et les Banyamulenge se sont aussi butés à de sérieux blocages.

A l'exemple de la rencontre qu'essayèrent d'organiser en avril 2008 des notables Banyamulenge regroupés autour d'une structure locale de Minembwe, « Baraza la Amani ». Après des contacts avec les chefs coutumiers Babembe et les éléments de Yakotumba basés à Misufi, la rencontre ne put avoir lieu en raison des divergences de vue entre les parties sur le lieu de la rencontre et le besoin de plus de sécurité pour les différents acteurs. Enfin, autre exemple, l'administrateur de Fizi (Célestin Kalume Mwanashima) regroupa à Fizi du 23 au 25 janvier 2009, 94 notables et autorités politico-administratives parmi lesquels les chefs des collectivités-secteurs, des groupements, des postes d'encadrement administratif ainsi que les maï-maï Babembe et Banyindu (dont les maï-maï Mulumba représentés par le Colonel Mukelenge). Le but de cette rencontre qui n'aboutit à aucun résultat, était de réfléchir sur les « stratégies de rapprochement des communautés de Fizi » afin qu'elles se désolidarisent des « groupes armés ».

A l'échelle locale, ces quelques exemples renseignent sur la complexité des acteurs des conflits et la diversité des intervenants dans la démarche locale, démontrant en même temps que dans les territoires de Fizi et d'Uvira, une approche efficace de transformation doit être globale et prendre racine dans un dialogue et une implication de plusieurs intervenants à différents niveaux. La pluralité d'acteurs et des enjeux locaux illustrent en effet la manière dont un système de relations et d'alliances complexes se construire selon le contexte et l'évolution des enjeux. De ces relations complexes et mouvantes découlent de multiples obstacles qui ne manquent pas de fragiliser le processus de rapprochement des communautés en conflit, chacune ayant développé sa propre logique sur fond de ses intérêts propres.

Commission Vérité et Réconciliation » in *Congo-Afrique XLVIIème année (juin-juillet-août 2007) n° 416*, p. 436.

4.5 Obstacles et pistes de solutions aux conflits

Plusieurs obstacles parmi lesquels le réveil des replis identitaires, l'ignorance des populations locales, l'amateurisme des intervenants dans le domaine de la promotion de la paix et de la transformation des conflits et la difficile restauration de l'autorité de l'état empêchent l'émergence d'une dynamique de cohabitation pacifique entre les communautés locales d'Uvira et de Fizi.

Le réveil des replis identitaires

Depuis la propagande électorale de 2006 et l'occupation des postes par des ressortissants locaux dans les institutions provinciales et nationales, le recours à l'ethnicité comme stratégie d'accès à des postes politiques s'est manifesté sous plusieurs angles, malgré le travail d'éducation civique et de promotion de la paix mené par les organisations de la société civile. Premièrement, la compétition politique incita quelques candidats aux élections à recourir aux groupes ethniques, aux « groupes armés », aux chefs coutumiers locaux et religieux et à des stratégies d'achat de conscience pour se faire élire. Le discours selon lequel certains habitants de Fizi et d'Uvira auraient des attaches avec le Rwanda et le Burundi, des pays réputés agresseurs du Congo et supposés avoir des agendas cachés sur l'est de la RD Congo furent entendus pour dissuader les électeurs à ne pas voter pour tel ou tel candidat. Lors des futures élections locales, ce genre de discours traduisant un réel repli identitaire, risque à nouveau d'être exalté et de constituer une base de mobilisation des candidats.

Deuxièmement, cette gestion politique des appartenances ethniques s'est une fois de plus illustrée dans le cadre de la mise en place des institutions provinciales au Sud-Kivu. Ainsi, en juin 2008, les habitants d'Uvira, instrumentalisés par des campagnes de la société civile locale (en particulier des membres de Fédération des Entreprises Congolaises) et des maï-maï de Zabuloni[148], bloquèrent pendant plusieurs mois la formation du gouvernement provincial par le nouveau gouverneur, Louis-Léonce Cirimwami, sous prétexte qu'aucun ressortissant d'Uvira n'avait été inclus dans l'équipe gouvernementale. Après plus de trois mois de bras de fer avec les acteurs locaux, durant lequel les marches se multiplièrent et les maï-maï de Zabuloni dressèrent des barricades sur le pont Kiliba, le gouverneur fut contraint de créer deux nouveaux ministères provinciaux afin de rajouter deux ministres fuliiru et vira à son équipe initiale. Enfin, ce réveil identitaire constitue sans doute un obstacle à la culture politique

148. C'est ce qui s'observa aussi en septembre 2009 à travers le discours du groupe maï-maï Yakotumba contre les opérations «Kimia II » dans le territoire de Fizi prétextant que seuls ses maï-maï Babembe étaient à même de venir à bout des FDLR.

et il ne manque pas de radicaliser des relents tribaux de nature à entraver toute démarche de paix et de rapprochement entre tribus.

Proposée par des nombreux acteurs locaux, l'une des solutions à l'« ethnicisation » des communautés locales serait de développer des mécanismes de concertation entre acteurs-clés des différentes communautés afin d'instaurer des cadres de dialogue permanent sur des grandes questions qui touchent directement le quotidien des populations. C'est à travers de tels cadres regroupant des membres des différentes communautés au niveau local que se mèneraient par exemple des débats sur le soutien des populations à l'élite en diaspora ou sur les élections locales à travers lesquelles se joue l'avenir des nouvelles entités, telles que les communes rurales à créer dans le cadre de la nouvelle loi sur la décentralisation.

Grâce au fonctionnement de telles structures intercommunautaires, des questions qui n'avaient jamais été abordées telles que l'impact des « groupes armés » tribaux sur les populations civiles et la gestion de la transhumance ouvriraient des espaces de discussions entre les autorités locales, les éleveurs, les membres de la société civile et les leaders ou partisan de la logique d'autodéfense communautaire, de manière à consolider les rapports entre les acteurs et renforcer, par une approche préventive, la cohésion sociale. Par la primauté du débat sur les facteurs concourant au repli identitaire, les acteurs participeraient ainsi à un important travail de lutte contre l'ignorance et de désarmement des consciences dont les références majeures sont les guerres et les massacres des populations civiles.

L'ignorance des populations locales

Comme dans de nombreuses régions de la RD Congo, l'analphabétisme[149] reste un obstacle de taille à l'émergence d'une culture de paix et à la transformation des conflits. Cet obstacle va de pair, surtout dans des zones enclavées comme les hauts-plateaux d'Uvira et la région de Minembwe, avec la pauvreté de la majorité de la population qui ne peut avoir accès aux canaux d'information[150] et

149. D'après le rapport du PNUD de mars 2009, *Pauvreté et conditions de vie des ménages au Sud-Kivu*, dans toute la province du Sud-Kivu, les moyennes des taux net de scolarité au primaire et au secondaire sont respectivement de 53,1 pourcent et 20,9 pourcent. Dans les territoires comme Fizi et Uvira où plusieurs GAC opèrent et où l'enrôlement d'enfants a été particulièrement important, ces taux seraient encore plus bas, ce qui renseigne davantage sur le niveau d'analphabétisme des populations locales.

150. Selon le rapport susmentionné : « le niveau d'instruction est un facteur discriminant du niveau de vie : plus le niveau d'instruction du chef de ménage est élevé, plus le ménage a une chance d'échapper à la pauvreté. Ainsi, l'incidence de la pauvreté s'élève à 84,9 pourcent chez les ménages dont le chef n'a que le niveau primaire pour décroitre progressivement vers 77,5 pourcent chez les ménages dont le chef a atteint le niveau universitaire ».

aux textes de lois censés régir officiellement la vie des habitants et la gestion des localités sous contrôle des autorités locales. L'accès difficile aux sources d'information telles que la radio[151], la télévision, les journaux, l'internet, la communication téléphonique et les textes de loi renforce l'ignorance et contribue au développement des rumeurs et aux suspicions entre membres des communautés locales ainsi qu'à la méconnaissance et à une confusion dans l'interprétation des textes légaux.

Une telle ignorance préjudiciable à l'émergence d'un esprit critique favorise la manipulation ethnique et le recours à la globalisation. Dans un contexte où les populations croient parfois aveuglément à la parole des autorités coutumières, religieuses ou des responsables des associations de développement ainsi qu'aux discours des leaders des « groupes armés » locaux, les médias devraient contribuer à l'émergence de l'esprit critique pour combattre l'asymétrie d'information en diffusant les faits sociaux de manière plus objective. Dans le sud sud, l'ignorance a ainsi favorisé l'émergence de certains leaders communautaires moins méritants à l'intérieur des territoires, rendant par conséquent très difficile un transfert de légitimité à des personnes plus crédibles au sein des communautés elles-mêmes.

Vue au niveau des acteurs locaux, la question de l'ignorance n'est pas fatale et mérite d'être abordée dans une approche de désenclavement physique et médiatique des zones des moyens et hauts-plateaux par la réparation des routes et l'installation d'antennes de radio nationales et à caractère intercommunautaire. Les tranches des émissions développées dans ces outils de communication de masse participeraient à la vulgarisation des textes de loi traduites en langues locales, à l'exemple de la constitution, inconnue de la majorité des habitants et qui reste un monopole des seules personnes lettrées et frottées au savoir moderne. C'est à travers ces canaux de communication que des processus politiques et sécuritaires conçus au niveau national et provincial (comme le processus de réforme de l'armée et d'intégration des milices dans les FARDC) pourront être médiatisés pour décourager les faiseurs de troubles et les désinformateurs qui manipulent les populations ou développent des rumeurs dans le seul but de faire passer leurs idées.

L'amateurisme des organisations de paix

Le problème de la professionnalisation des associations œuvrant dans le domaine de la transformation des conflits se pose avec acuité en termes de

151. L'Association Paysanne pour le Développement Intégré au Kivu (APDIK) a réussi à installer courant 2010 une radio locale qui ne parvient pas encore à arroser toute la région des hauts-plateaux.

cohérence des programmes, de qualité des animateurs, de maîtrise des outils et de cadrage des bénéficiaires en matière de transformation des conflits. Bon nombre d'animateurs et de « faiseurs de paix » se sont lancés dans ce domaine par la force des choses ou pour se créer de l'emploi suite à la dégradation des conditions économiques. De ce fait, ils n'ont pas une expertise appropriée pour la conduite des activités de paix au niveau local. Ils bricolent, se débrouillent et versent facilement dans des approximations ou se voient obligées de se prostituer entre plusieurs domaines d'intervention. Au sujet des bénéficiaires, il est rare que les organisations œuvrant dans le domaine de la Transformation des Conflits (TC) impliquent tous les acteurs dans une recherche objective et une compréhension commune sur leurs propres conflits et dans la démarche de leur transformation positive, en suscitant en eux le besoin de se rencontrer et de dialoguer sur les principaux enjeux qui constituent des points d'achoppement entre eux.

Or, travailler sur la transformation des conflits et l'éducation à la paix va au-delà des séminaires de « cohabitation pacifique » et de « pardon mutuel » à l'issue desquels les acteurs locaux développent des comportements hypocrites ou d'évitement et n'abordent pas en profondeur les points qui les opposent. Les pratiques et le comportement partisans de certains animateurs des organisations locales vis-à-vis de certains groupes attestent l'insuffisance d'une appropriation par ces organisations d'une démarche objective de transformation des conflits et remet en cause la neutralité de certaines organisations. Des sources locales rapportent par exemple que certaines de ces organisations, vidées de leur substance du fait de leur caractère monoethnique et des conflits internes de leadership[152], apporteraient un appui à certains « groupes armés » ou à des acteurs politiques, violant ainsi le principe de neutralité dont devrait se prévaloir toute organisation travaillant dans le domaine de la paix.

En plus des organisations engagées dans cette recherche et faisant référence aux nombreuses autres plates-formes qui développent localement des programmes de transformation des conflits ou d'éducation à la paix, à l'exemple de la commission Justice et Paix, de Réseau des Activistes des Droits Humains de Fizi, d'Union des Groupes d'Etudes et d'Action de Fizi-Itombwe, de Fédération des Femmes pour le Développement de Fizi, des opportunités locales de paix existent. Elles peuvent se focaliser dans l'optique que ces différentes organisa-

152. Réalité interne à la société civile du Sud-Kivu, ces rivalités sont également observables dans les communautés ecclésiales locales, ce qui fragilise les efforts en matière de pacification entre les populations. Sur les rivalités au sein de la 26ème CLMC dont le siège national est établi à Baraka, lire Apame Saidi, Les conflits et leur mode de résolution au sein des églises membres de l'ECC/Sud-Kivu, mémoire, ISDR-Bukavu, 2002-2003. Lire aussi Venant Rugusha, *Rôles et stratégies de la société civile au Sud-Kivu*, Namur, Presses Universitaires de Namur, 2005.

tions, dont les activités s'effectuent parfois de manière très isolée, travaillent sur leur propre légitimité dans le domaine de la paix.

Ce travail porterait sur le fait que ces organisations acceptent de quitter leurs zones de confiance et de développer entre elles des synergies. A partir de ces développements institutionnels, elles appuieraient des réseaux d'acteurs de la société civile, tels que des organisations confessionnelles, des leaders paysans ou des mouvements associatifs féminins engagés dans les domaines du renforcement de la cohésion entre les communautés locales. Ces actions plus ciblées et répondant à des besoins spécifiques de chaque catégorie d'acteurs feraient gagner en termes d'élévation du niveau de conscience des acteurs par rapport aux effets pervers des conflits et contribueraient à l'instauration d'une culture de paix.

Difficile restauration de l'autorité de l'État

Comme pour les autres obstacles décrits ci-dessus, la crise structurelle de l'autorité de l'État dans les territoires de Fizi et d'Uvira ainsi que sa faible implication dans les initiatives de transformation des conflits menées par les organisations de la société civile constituent autant de pierres d'achoppement à la transformation des conflits au niveau local, à la sécurisation des citoyens et à la restauration de la justice. Depuis plusieurs décennies, l'État congolais paraît en effet, incapable d'assurer la sécurité des personnes et de leurs biens, de garantir la justice et d'offrir différents services de base à sa population. C'est donc un facteur essentiel de blocage du développement d'une culture démocratique et de paix. Les conséquences de ce vide institutionnel sont visibles. On peut citer : la prise en charge des éleveurs eux-mêmes de leur propre sécurité, en constituant la milice « Twigwaneho ». Contribuant de manière exponentielle à la recrudescence du banditisme armé et à la justice populaire entre citoyens, ce genre de milice développe par conséquent des actions qui visent non pas à renforcer l'État mais plutôt à l'affaiblir.

Les cas des postes d'encadrement administratif de Kazimia et de Minembwe sont parmi les plus illustratifs lorsque courant 2008, les populations locales s'opposèrent à l'occupation des fonctions de chefs de poste par un Munyamulenge à Kazimia et un Bembe à Minembwe. La leçon que nous pouvons retenir de ces exemples, est que l'affaiblissement de l'État va dans le sens d'une culture locale d'opposition au pouvoir public. La longue absence de l'État et les prétentions des « groupes armés » de « protéger les communautés » ont développé des mécanismes internes d'autorégulation qui ont des effets pervers sur la gouvernance locale, en accroissant la crise de confiance des citoyens vis-à-vis de l'État et en favorisant le développement d'une culture de contestation et de critique non constructive, hostiles à l'édification d'un État de droit.

Pour la plupart des acteurs locaux, au-delà des opérations de traque des FDLR, la restauration de l'autorité de l'État exigera une réelle volonté de démobilisation des combattants maï-maï et autres groupes de bandits qui pullulent toujours dans la zone et empêchent à l'État congolais de garantir la sécurité des personnes et de leurs biens. Rendre l'État efficace c'est surtout s'attaquer de manière durable aux racines des problèmes par le développement d'un vaste programme ambitieux de désarmement des populations civiles à travers notamment des stratégies dans lesquelles les chefs coutumiers locaux seraient impliqués, telle qu'une opération « armes contre vaches ou tôles ». Sans de tel programme visant le démantèlement des foyers de violence intra et intercommunautaire et garantissant un retour paisible des réfugiés congolais des pays voisins, mêmes les projets de développement et de réduction de la pauvreté les mieux conçus achopperont toujours sur l'insécurité grandissante dans la zone d'intervention. L'établissement de la paix devra en plus nécessiter des interventions plus ciblées de renforcement de l'administration locale, de réorganisation de l'appareil judiciaire et d'application de la loi pour combattre l'impunité, en formant notamment les agents chargés de rendre la justice.

Conclusion

L'intérêt d'étudier les conflits intercommunautaires dans les territoires de Fizi et d'Uvira a été motivé par le souci de mieux les comprendre et de cerner leurs évolutions au niveau local, d'identifier les acteurs locaux et délocalisés et les alliances qu'ils développent entre eux. ADEPAE, ARAL et RIO se sont engagés dans cette étude parce qu'ils sont des organisations qui opèrent dans cette zone présentée comme un foyer de mouvements insurrectionnels de première heure et où, malgré la fin officielle de la guerre en 2003, ces derniers se reproduisent et tendent à se pérenniser. Mener cet effort de compréhension à travers une étude objective et participative a visé à mieux analyser le processus de militarisation des communautés locales et les dynamiques des conflits entre elles.

Cette compréhension approfondie du contexte a voulu ainsi combler un vide dans la manière d'aborder ces conflits locaux sans les déconnecter des « groupes armés » et des logiques qui déterminent leurs activités et révendications. Ces derniers sont très actifs dans les fragilités locales, les alimentent et s'inscrivent dans leur dynamique de génération en génération. Ils n'en demeurent pas des acteurs négligeables qui peuvent effectivement jouer un rôle dans le processus de transformation et de cohésion sociale. Pour cette raison et par une démarche de Recherche Action Participative, les leaders de ces « groupes armés » ont été approchés et impliqués dans la compréhension des conflits et la recherche des solutions. A travers les résultats de cette recherche et leurs restitutions auprès des acteurs, des opportunités de réfléchir sur leurs problèmes et les solutions possibles ont été explorées dans l'optique d'une mise en place des solutions locales dans lesquelles ils sont impliqués.

La complexité des conflits locaux, leur profondeur historique et les enjeux autour des questions sur la nationalité, l'accès aux droits politiques et la gestion foncière nous ont poussés à aborder les conflits locaux dans le passé, à travers des événements inscrits dans l'histoire des populations du sud sud, et qui ont constitué la base de la conflictualité actuelle. Basés sur des rapports d'ethnicité, les événements abordés ici retracent les conflits locaux en mettant en exergue leur contexte générateur. Ce dernier plonge ses racines dans le processus local des migrations et d'implantation dans cette zone de la rébellion muleliste de 1964 ainsi que dans le débat très passionné sur la nationalité qui opposa les populations locales. En plus de la militarisation des communautés, cette rébellion posa les premiers jalons des tensions sécuritaires actuelles, tout en marquant très négativement un début de constitution des milices locales sur des bases ethniques. Ce rappel historique n'a pas manqué de mentionner l'importance des deux guerres congolaises dans les dynamiques locales et les tensions qu'elles firent réjaillir en particulier entre les Banyamulenge et les autres communautés.

Dans le but de passer en revue le contexte de résurgence des « groupes armés » durant les deux guerres de 1996 et 1998, avant et après la transition congolaise, les deux premières parties ont présenté les principaux événements qui ont conduit à la création et à la recréation de ces milices tribales. Du fait notamment de leur degré de violence, de brutalité et de ciblage des populations civiles, les massacres perpétrés durant la rébellion RCD et dans un contexte de « guerre d'occupation » eurent un impact négatif sur les relations entre les communautés du sud sud. Tout en ayant instauré un climat de méfiance, de suspicions et de tensions entre les communautés, ces exactions envers les civils furent à la base d'un développement accéléré des mouvements de résistance généralisés, impliquant à la fois les maï-maï Babembe, les Bafuliiru et les Banyamulenge.

La deuxième partie de l'étude insiste sur la complexité des dynamiques locales connectées à un système plus général lié à la nature de l'État congolais de la période d'avant et d'après la transition politique, marquée par des tensions et une difficile cohabitation entre les ex-belligérants. Bien que ce développement politique fût à la base d'un retour relatif de la paix à l'est du pays en général, la recomposition des « groupes armés » dans Fizi et Uvira, illustrait que la transition elle-même restait fragile et soumise aux clivages des groupes ethniques locaux, représentés dans les institutions.

La troisième partie de l'étude a abordé les conflits au présent. Elle s'est apesantie sur les enjeux fonciers majeurs qui opposent les communautés locales, à savoir le « territoire de Minembwe », la collectivité-chefferie de la plaine de la Ruzizi et la gestion de la transhumance. Ces questions restent pendantes et demandent un débat de fond entre membres des communautés locales. De la même manière, au-delà de la « protection » et des intérêts des différents groupes autour de ces enjeux, il ressort que les intérêts personnels de leurs leaders priment. Cette partie a ainsi présenté les principaux facteurs de persistance des « groupes armés » au niveau local.

La dernière partie du rapport aborde les conflits locaux en faisant ressortir leurs connexions avec des acteurs sous-régionaux, en particulier les réfugiés congolais vivant au Rwanda, au Burundi et en Tanzanie. Victimes des conflits, ces derniers sont également des acteurs-clés impliqués dans les dynamiques locales. Ce rôle est d'autant plus important lorsque le processus de leur retour est problématique et demeure une source de tension entre les communautés et les « groupes armés ». Dans ces connexions sous-régionales, la problématique de gestion des flux migratoires pose de réels problèmes et contribue à alimenter l'insécurité dans les territoires de Fizi et d'Uvira. Ces problèmes administratifs sont particulièrement importants dans les postes frontaliers à telle enseigne qu'ils participent à la persistance de l'insécurité et au développement des activités de contrebande le long des frontières.

Enfin, plusieurs solutions ont été proposées par les acteurs dans le but de la restauration d'une paix durable dans la zone. La plupart d'entre elles devront faire l'objet de débat entre les acteurs, les autorités locales, provinciales et les acteurs de la communauté internationale. Ces solutions se rapportent généralement aux multiples obstacles identifiés au niveau local qui bloquent la restauration de la cohésion sociale entre les communautés. Parmi ces obstacles figurent le réveil identitaire, l'ignorance des populations locales, l'amateurisme des organisations œuvrant dans le domaine de la transformation des conflits et la difficile restauration de l'autorité de l'État dans les territoires de Fizi et d'Uvira. Au regard de ces obstacles, la durabilité des solutions locales devra s'inscrire dans une démarche à long terme sans retomber dans des approches de routine, trop généralisantes et à la longue, peu fructueuses.

L'analyse actuelle est loin d'épuiser une problématique complexe qui, au-delà des aspects sécuritaires liés aux « groupes armés » nés des dynamiques conflictuelles, déborde ce cadre et se cristallise dans des rapports de force opposant ces groupes aux communautés locales. Cette étude constitue une première base qui permet de comprendre le contexte dans lequel ADEPAE, Arche d'Alliance et RIO interviennent, avec l'appui du Life & Peace Institute dans le cadre de leurs programmes de transformation des conflits. L'étude devra être plus approfondie et aborder des thématiques plus ciblées concernant par exemple les femmes et les jeunes dans les dynamiques locales et le processus de TC. Par ailleurs, étant donné qu'il s'agit de la RAP, les résultats devront être partagés par les membres des communautés locales et les autres acteurs intéressés par cette problématique afin d'identifier des actions pour la paix durable dans cette partie de la Province du Sud-Kivu.

Bibliographie

Ouvrages

Braeckman Colette, *L'enjeux congolais, l'Afrique centrale après Mobutu,* Paris, Fayard, 1999

Cosmas B. Wilengula, *Fizi 1967-1986 : le maquis de Kabila*, Paris, l'Harmattan, 1997

Djungu Simba Charles. K. & Laetitia Nsimire Kalimbiriro, *Grands Lacs d'Afrique : Culture de paix vs culture de violences*, Les Editions du Pangolin, Bruxelles, 2003

Lanotte Olivier, *Congo, guerres sans frontières*, Paris, GRIP, 2003

Mahano Ge Mahano, *Existe-t-il des rwandais congolais ?*, Editions Sophia, Kinshasa RDC, 1998

Muchukiwa Bosco, *Pouvoirs locaux et contestations populaires*, Thèse de doctorat, Anvers, 2004

Nguya Célestin N.M, *Nationalité et citoyenneté au Congo, le cas du Sud-Kivu,* Paris, l'Harmattan, 2002

Rugusha Venant, *Rôle et stratégies de la société civile en République démocratique du Congo*, Namur, Presses Universitaires de Namur, 2005

Saidi-Alo-I-Byasango & N. Bya'ene, *Modes traditionnels de transformation des conflits dans les communautés tribales du Sud-Kivu. Cas de Babembe, Bafuliru et Bahavu, Bukavu*, Editions du CERUKI, 2007

Verhagen Benoit, *La rébellion au Congo*, tome II, Bruxelles, CRISP, 1969.

Verhagen Benoit, *Les rébellions dans l'est du Zaïre (1964–1967),* Bruxelles, CEDAF, 1986

Weis Georges, *Le pays d'Uvira. Etude de géographie régionale sur la bordure occidentale du Lac Tanganyika*, Bruxelles, Académie royale des Sciences Coloniales, 1959

Willame Jean-Claude, *Banyarwanda et Banyamulenge : Violences ethniques et gestion de l'identitaire au Kivu*, Bruxelles, Institut Africain, 1997

Rapports et travaux de fin de cycle

Action pour la Paix et la Concorde et Life & Peace institute, Conflits fonciers et dynamiques de cohabitation en territoire de Kalehe, Bukavu, mai 2009, inédit

Apame Saidi, Les conflits et leurs modes de résolution au sein des églises membres de l'ECC/Sud-Kivu, ISDR-Bukavu, 2002–2003

Muchukiwa Bosco, Peuplement et développement de la vallée de la Ruzizi au Zaïre, Travail de 3ème cycle en population et développement, IDEP Louvain-la-Neuve, juillet 1992

Berghezan Georges, Transferts et trafics d'armes vers la RDC, GRIP, note d'analyse, 3 déccembre 2007

Global Witness, Face à un fusil que peut-on faire ? La guerre et la militarisation du secteur minier dans l'est de la RD Congo, rapport, Londres, juillet 2009
International Crisis Group, Les rebelles hutu rwandais au Congo, Rapport N° 63 du 24 janvier 2003
International Crisis Group, Congo : Une stratégie globale pour désarmer les FDLR, rapport n°151, du 9 juillet 2009
International Crisis Group, Burundi : Conclure la paix avec les FNL, rapport Afrique N°131 du 28 août 2007
Programme des Nations Unies pour le Développement, Pauvreté et Conditions de vie des ménages au Sud-Kivu, rapport, Bukavu, 2009
Robert Basimike Runega, La résistance maï-maï dans la plaine de la Ruzizi, TFC ISP/Bukavu, département d'Histoire et Sciences Sociales, 2007-2008

Articles

Nasibu Charles, Qui arme les maï-maï ? Enquête sur une situation originale, *Rapport du GRIP*, 2003
Lubala Mugisho Emmanuel, « L'émergence d'un phénomène résistant au Kivu (1996–2000) » in *L'Afrique des Grands Lacs,* Annuaire 1999–2000.
Lubala M. Emmanuel, « La contre résistance dans la zone sous occupation rwandaise (1996–2001) » in *L'annuaire des Grands Lacs*, 2001
Ngoma Binda & Muanda Vuidi, « Justice transitionnelle en RDC. L'expérience de la Commission Vérité et Réconciliation » in *Congo-Afrique* XLVIème année (juin–juillet–août 2009) n° 436
Lanotte Olivier et Kabamba Bob, « Guerres au Congo-Zaïre (1996-1999) : acteurs et scénarios », in *Conflits et guerres au Kivu et dans la région des Grands Lacs*, Cahiers africains, n°39–40.
Mugangu Severin, « La nationalité dans le Kivu montagneux » in *Conflits et guerres au Kivu et dans la région des Grands Lacs, entre tensions ethniques et escalade régionale*, N°39–40

Documents divers

Déclaration des maï-maï de Fizi à la conférence sur la paix, la sécurité et le développement des provinces du Nord et du Sud-Kivu, Goma, janvier 2008
« Groupes armés » du Sud-Kivu, lettre de suspension de notre participation au processus de désengagement et d'intégration, Bukavu, le 7 mai 2009
Déclaration officielle du PARC/Groupe Armé Yakotumba relative à l'opération Kimia II et son intégration au sein des Forces Armées de la République Démocratique du Congo, Baraka, le 21 octobre 2009
Déclaration des enfants du territoire de Fizi sur les exactions perpétrées à leur endroit par le gouvernement congolais et l'opinion internationale, Fizi, sans date

Déclaration de la communauté Banyamulenge à la conférence sur la paix, la sécurité et le développement des provinces du Nord et du Sud-Kivu, Goma, janvier 2008

Georges Berghezan, Transferts et trafics d'armes vers la RDC, GRIP, note d'analyse, 3 décembre 2007

Journal Karibu, 122-123, juillet–août 2009, p. 23

Vircoulon, Tierry (février 2009), *Réformer le « peace making » en République démocratique du Congo. Quand les processus de paix deviennent des systèmes d'action internationaux*, Notes de l'Ifri, Programme Afrique Subsaharienne.

Guide d'entretiens de terrain

Membres des GAC

a) Identité du groupe
b) Grade de la personne interviewée
c) Fonction dans la milice armée
d) Lieu
e) Durée de l'entretien

Questions générales

- Voudriez-vous nous parler du contexte de la naissance de votre groupe armé (causes d'entrée en maquis, votre mission, vos objectifs et objets de revendications) ?
- Quelle est la différence entre votre groupe et les autres mouvements dans cette contrée ?
- Avez-vous des moyens financiers ou un soutien politique pour continuer votre lutte?
- Qui sont vos principaux leaders ? Quel est leur parcours militaire ?
- Pourquoi les territoires de Fizi et d'Uvira comptent-ils de nombreux « groupes armés » ?
- Quelles sont les pistes de solutions que vous envisageriez aux conflits qui vous opposent aux autres « groupes armés » et ethniques ?
- Pour quelles raisons vous retirez-vous régulièrement du programme Amani ?
- Connaissez-vous d'autres moyens de revendiquer vos droits sans faire la guerre ?
- Expliquez en quelques mots comment les différentes guerres ont été à la naissance des « groupes armés » dans les territoires de Fizi et d'Uvira.

Questions spécifiques

1. Forces Républicaines Fédéralistes

- Le « groupe des 47 » aurait été constitué au Rwanda, comment est-il installé à Kamombo en RD Congo ?
- Comment êtes-vous organisés ? Quelle est votre structure politique et militaire par rapport au RCD et aux autres « groupes armés » locaux ?
- Quelles ont été les motivations de certains Banyamulenge à entrer en guerre contre le RCD ?
- Quelles sont les stratégies qu'ils ont développées pour s'opposer au RCD ?
- Comment la guerre avec les troupes rwandaises dans les hauts-plateaux a-t-elle été menée (acteurs principaux, durée, appui des autres « groupes armés ») ?
- Y a-t-il un lien entre votre mouvement et les autres (CNDP de Laurent Nkunda, FDLR, FNL)?

- Pourquoi votre groupe armé refuse-t-il le processus de brassage (votre point de vue, vos conditions pour vous rallier au gouvernement central)?
- Comment les Banyamulenge collaboraient-ils avec les autres communautés lors de la résistance à l'APR ?
- Les FRF bénéficient-ils des appuis des autres Banyamulenge vivant en dehors de Minembwe ?
- Si vous êtes dans le programme Amani, pourquoi continuez-vous à recruter les jeunes résistants ?
- Les gens disent que vous avez le soutien du Rwanda, du Burundi, de certains « blancs », qu'en dites-vous ?
- Quelles sont les initiatives de paix que vous comptez réaliser pour que les relations se rétablissent entre vous et le gouvernement congolais ?
- Quelles ont été les causes des dissensions au sein des « groupes armés » basés dans les hauts-plateaux ?
- Qu'est-ce qui a fait que Masunzu quitte le RCD au début de la seconde guerre congolaise de 1998 ?
- Quelle était la brigade qu'il commandait après le RCD?
- Qui étaient ses officiers les plus proches ?
- Quelle était la structure de commandement de la 112ème brigade à cette époque ?
- Qu'est ce qui a été à la base de votre séparation avec le Général Masunzu ?
- Comment Makanika s'était-il séparé avec Masunzu ?
- Comment est né le groupe armé de Makanika ?
- Quel a été le parcours politique et militaire des officiers du RCD, les plus influents ?

2. Maï-maï Yakotumba et Zabuloni

- Quel a été le contexte de (re)naissance de votre groupe armé ?
- Pourquoi dans vos groupes compte-t-on peu de miliciens d'autres tribus ?
- Quelles sont vos principales revendications ?
- Y a-t-il eu des initiatives de négociation entre votre groupe armé et les autres (FRF, Zabuloni, Mahoro ...) ?
- Pourquoi les conflits armés persistent-ils dans les territoires de Fizi et d'Uvira et dans quelle mesure vous-êtes liés à ces conflits ?
- Quelles sont vos alliances avec les autres « groupes armés » congolais opérant dans les deux territoires ?
- Quelles sont les raisons qui vous poussent de résister au processus de brassage en vous intégrant dans une armée républicaine ?
- Pourqoui Yakotumba s'oppose à intégrer l'armée nationale et se réfugie dans l'Ubwari ?
- Etes-vous impliqué dans le commerce des minérais dans Fizi ?

- Des gens disent que que vous bénéficiez de l'appui de vos communautés respectives. Sous quelle forme et pourqoui ?
- Vous bénéficiez de l'appui des hommes politiques et de la diaspora de votre communauté. Qu'est ce que vous en dites ?
- Quelles sont vos relations avec les FDLR ?
- Il existe des dissensions internes au sein de vos groupes respectifs, qu'est-ce qui l'explique ?
- Vous avez créé des branches politiques, quelles sont leurs assises dans vos propres communautés ?
- Quelles sont vos principales sources de ravitaillement ?

Membres de la societé civile et autorités locales

a) Statut de la personne
b) Lieu de l'entretien
c) Durée de l'entretien

1. Genèse, causes et acteurs dans les conflits

- Quels types des relations votre communauté entretient-elle avec les autres?
- Quels événements historiques ont-ils été à la base des conflits dans votre entité?
- Quels sont les conflits saillants ?
- Quelles en sont les causes principales ?
- Qui sont les principaux acteurs de ces conflits (politiciens, opérateurs économiques, militaires, partis politiques, société civile, églises ...) ?
- Les gens disent que les pasteurs et les animateurs des sectes religieuses sont derrière les « groupes armés », qu'en dites-vous ?
- Que font ces acteurs pour impliquer les communautés dans les conflits ?
- De quelle manière collaborez-vous avec les acteurs des « groupes armés » congolais ?
- Dans quelle mesure ces groupes prétendent-ils révendiquer vos intérêts ?

2. Efforts, stratégies pour la TC et perceptions sur les pratiques de paix

- Depuis 2003, quelles sont les mesures qui ont été prises par le gouvernement pour restaurer la paix ?
- Lesquelles ?
- Quelles sont les pistes de solutions que vous envisageriez pour mettre fin aux conflits ?
- Quelles sont les organisations qui travaillent dans le domaine de la pacification dans votre contrée ?
- Quelles sont les organisations des femmes et des jeunes qui s'occupent de la cohabitation pacifique ?

- Quels sont les atouts pour la réalisation des pistes de solution que vous proposez ?
- Quel est le rôle de la MONUC dans la consolidation de la paix ?
- Quelles sont ses faiblesses ?
- Quel a été le rôle de la CVR dans la consolidation de la paix ?
- Que reprochez-vous à la CVR ?
- Quel a été le rôle du gouvernorat de la province du Sud-Kivu dans la recherche de la paix ?
- Quelles sont vos impressions par rapport à la conférence de Goma ?
- Que pensez-vous du programme Amani ?

3. « Territoire de Minembwe» et chefferie des Barundi

- Quelles sont vos perceptions sur le « territoire de Minembwe » ?
- Pourquoi le « territoire de Minembwe » a-t-il rencontré des oppositions des autres communautés ?
- Qu'en est-il du groupement de Bijombo ?
- Pourquoi les Bafuliiru contestent-ils l'existence de la chefferie plaine de la Ruzizi ?
- Le conflit entre Bafuliiru et Barundi de la plaine de la Ruzizi a-t-il produit des répercussions au Burundi ?

4. Elections

- Pourquoi les bureaux du RCD avaient-ils fermé un à un dans les centres villes ?
- Quelle a été la base de mobilisation des éléments par les candidats (RCD, PPRD) dans la contrée en 2006 ?
- Quel a été le contenu de leurs discours lors de la campagne électorale de 2006 ?
- Comment les politiciens agissent-ils pour avoir des partisans au sein de leurs communautés ?
- Quel avait été le rôle du FRC lors de la campagne électorale ?
- Le FRF avait-elle une capacité de mobilisation éléctorale dans les hauts-plateaux de Fizi ?
- Quel rôle la diaspora des pays voisins joua dans la campagne électorale ?

5. Changements induits par les conflits

- Quels sont les aspects relationnels positifs qui subsistent entre les communautés malgré la résurgence des conflits dans la contrée ?
- A quoi ces aspects sont liés et quel est leur impact sur les perceptions des communautés entre elles ?
- Toutes les communautés en étaient-elles concernées ?

6. Perceptions et appuis des communautés et structures locales aux GAC

- Quels sont les « groupes armés » actifs dans votre territoire? Localisez-les ? Où trouvent-ils des recrues ?
- Y a-t-il des alliances entre ces « groupes armés »?
- Les communautés locales les appuient-elles ?
- Quels sont les types d'appui qu'elles leur fournissent ?
- Quelles sont vos perceptions par rapport à ces groupes ?
- L'appui des communautés s'est-il modifié avec la fin officielle de la guerre ?
- Qui finance les GAC pour se procurer les armes ?
- Quels appuis les chefs coutumiers et l'autorité administrative locale donnent-ils aux « groupes armés » ?
- Quels appuis les chefs locaux des GAC apportent-ils aux FDLR dans votre territoire ?
- Pourquoi les « groupes armés » persistent-ils dans votre territoire ?
- Quel est le type de collaboration entre la 112ème brigade et les éléments de FRF (Gumino) ?
- Quel est l'impact des « groupes armés » dans votre contrée (sur le plan politique, économique, juridique et respect des droits de la personne) ?
- Comment les « groupes armés » congolais ont-ils agi pour empêcher les rescapés de Gatumba à retourner en RD Congo ?
- Comment mettre fin à l'existence des milices dans votre territoire (amnistie, engagement du gouvernement, brassage, sensibilisation par la société civile et les chefs coutumiers, le programme Amani Leo) ?

Acteurs de la diaspora

1 . Perceptions, causes, acteurs et enjeux des conflits

- Comment expliquez-vous les conflits qui opposent, depuis des années, les communautés dans les territoires d'Uvira et de Fizi ?
- Pourquoi ces conflits persistent-ils ?
- Qui en sont les principaux acteurs ?
- Ont-ils des intérêts particuliers dans ces conflits ?
- Quelles voies les communautés de Fizi et d'Uvira peuvent-elles emprunter pour vivre pacifiquement ?

2. Collaboration et connexions

- Comment était la cohabitation entre votre communauté et les autres pendant la rébellion du RCD à Baraka et à Uvira ?
- Comment la diaspora congolaise collabore-t-elle avec les milieux politiques congolais et étrangers ?
- Quel est le type de collaboration entre les membres de la diaspora congolaise en Tanzanie, au Rwanda ou au Burundi pendant les guerres au Congo ?

- Comment se gère la cohabitation entre communautés dans les camps (HCR et réfugiés) ?
- Expliquez comment s'est déroulé le massacre de Gatumba au Burundi ?

3. Soutien de la diaspora aux GAC et autres

- Quel est le soutien de la diaspora congolaise aux GAC dans les conflits locaux ?
- Y a-t-il des jeunes réfugiés congolais de votre camp qui ont rallié les GAC ou les « groupes armés » étrangers ?
- Y a-t-il eu une collaboration entre GAC et les réfugiés congolais de la Tanzanie, du Burundi ou du Rwanda ?
- Sur quoi porterait une telle collaboration ?
- Qui étaient les acteurs ?
- Comment cette collaboration a-t-elle évolué avec le temps ?
- Que savez-vous du major Muzuri ?
- Qui étaient ses proches collaborateurs ?
- Comment fonctionne le FRF au Burundi ?

4. Services douaniers et migrations

- Que savez-vous des services douaniers congolais et des pays voisins ?
- Demandent-ils des documents de migration et de quels documents il s'agit ?
- Que reprochez vous les services des migrations, douaniers et autres ?
- Quels sont les échanges économiques qui se font entre le Burundi, le Rwanda, la Tanzanie et la RD Congo ?
- Avez-vous une idée sur le flux des marchandises par jour (nombre des véhicules, nombre de visa d'entrée et de sortie, les facturations des marchandises) ?
- Quelles sont les marchandises qui traversent la frontière sans facturation ?
- Quel est le nombre de congolais qui s'installent au Burundi, au Rwanda ou en Tanzanie ?
- Quel est le nombre des congolais vivant en Tanzanie, au Burundi ou au Rwanda ?
- Quel état des relations diplomatiques existe entre la Tanzanie, le Rwanda ou le Burundi avec RDC ?
- Pourquoi les congolais vivant au Burundi ont-ils été traqués par le gouvernement de ce pays ? Quel a été l'impact de cette traque sur les relations diplomatiques entre le Burundi et la RDC ? Comment a-t-elle pris fin ?
- Quels sont les critères d'octroi des bourses aux réfugiés congolais vivant au Rwanda ?
- Quels sont les critères de réinstallation des familles des réfugiés congolais à l'étranger ?

Avant le DIC

Localisation/ Statut social	Uvira et périphéries	Baraka	Fizi	Minembwe	Kamombo	Mikenge	Kaziba	Rwanda	Burundi	Tanzanie	Bukavu	Goma	Kinshasa	Total
Autorités politiques, administratives et militaires	10	8	8	12	00	1	1	00	1	4	7	1	9	62
Chefs coutumiers	3	3	19	10	00	5	00	00	00	00	1	00	00	41
Membres de la société civile	32	21	33	16	5	30	2	37	21	7	15	2	5	226
Réprésentantes féminines	4	1	00	1	00	18	00	3	3	00	3	1	1	35
Réfugiés	00	00	00	00	00	00	00	7	64	55	00	00	00	126
Membres de GAC	1	5	15	00	19	00	00	00	00	00	00	00	2	42
Mutualités tribales	6	00	00	00	00	00	00	2	4	00	00	00	3	15
Conseil de sécurité du Sud-Kivu	00	00	00	00	00	00	00	00	00	00	15	00	00	15
Leaders politiques	00	00	00	1	00	1	00	4	3	00	3	00	17	29
Acteurs internationaux (cluster protection et MONUSCO)		00	00	00	00	01	00	00	3	00	25	00	5	34
Total	**56**	**38**	**75**	**40**	**24**	**56**	**3**	**53**	**99**	**66**	**69**	**4**	**42**	**625**

DIC et après DIC

Activités/localisation	Uvira	Baraka	Fizi	Minembwe	Bijombo	Mikenge	Lulimba	Lemera	Makobola	Bukavu	Kinshasa	Total
Restitution des résultats de la RAP au Ministre National de l'Intérieur	00	00	00	00	00	00	00	00	00	00	2	2
Participation des observateurs internationaux lors du DIC	00	00	00	00	00	00	00	00	00	20	00	20
Restitutions du DIC auprès des femmes	65	00	00	00	00	00	00	00	00	00	00	65
Restitutions du DIC auprès des membres des communautés	30	30	30	30	30	30	30	30	30	00	00	270
Rencontres avec les mutualités tribales	00	00	00	00	00	00	00	00	00	00	80	80
Restitution des résultats de la RAP à la notabilité du Sud-Kivu	00	00	00	00	00	00	00	00	00	00	20	20
Restitution des résultats de la RAP aux acteurs internationaux (CPIA Sud-Kivu, ambassades)	00	00	00	00	00	00	00	00	00	9	6	15
Total	95	30	30	30	30	30	30	30	30	29	108	472

Addendum

La situation dans les territoires de Fizi et Uvira depuis début 2010

Par Life & Peace Institute
Octobre 2011

Transhumance, « groupes armés » et dynamiques locales

Du 15 au 19 mars 2010, un Dialogue InterCommunautaire (DIC) a réuni à Bukavu 60 délégués des communautés Babembe, Bafuliiru, Banyamulenge et Bavira en présence de 40 observateurs locaux et internationaux. Au cours de ces assises, les résultats de la recherche sur les conflits dans les territoires de Fizi et Uvira leur ont été restitués. A l'issue des travaux, un plan d'action sur la base des principales recommandations a été élaboré et des commissions chargées de restitution des résultats du DIC et de mise en place des mécanismes de suivi du plan ont été constituées. Ce plan était conçu comme une stratégie globale et une réponse à la problématique des conflits fonciers et administratifs, dont la transhumance est un des aspects-clés. Sur le registre sécuritaire, le plan prévoyait également des actions ciblant les « groupes armés » locaux dans l'optique de leur intégration dans les Forces Armées de la République Démocratique du Congo (FARDC).

Ces deux aspects des conflits avaient été identifiés comme prioritaires par les membres des communautés locales lors du DIC. Dès juin 2010, les communautés locales accompagnées par (et sur leur demande), ADEPAE, et RIO ont mis sur pied quatre Cadres de Concertation InterCommunautaire (CCI) à Baraka, Bukavu, Minembwe et Uvira. Depuis lors et après quelques séances en renforcement des capacités en transformation des conflits ciblant en 2010 et au premier semestre 2011 les 68 délégués constituant ces CCI, ces derniers mettent eux-mêmes en œuvre ce plan. Entretemps, les dynamiques locales ont beaucoup évolué dans un contexte de conflits chroniques contrastant parfois avec les efforts louables déployés par les membres des CCI.

Le présent addendum se propose donc de revisiter ces récentes évolutions. Son objectif principal est d'apporter un éclairage sur ces problématiques-clés traitées actuellement par les CCI. Par souci de focalisation sur les blocages et les avancées en rapport avec ces problématiques, l'addendum n'aborde pas tous les aspects de la recherche contenus dans le rapport final. Pour rappel et contrairement à complément au rapport principal intitulé « *Au-delà des groupes armés : conflits locaux et connexions sous-régionales* », ce dernier avait été lu et commenté par des lecteurs des communautés précitées avant la publication de cette version finale. Les informations présentées ici ont été recueillies en mai, juin et août 2011 auprès des membres des CCI, des chefs coutumiers locaux, de cer-

tains officiers FARDC et des membres des communautés locales. Le premier point présente les évolutions actuelles concernant la transhumance. Le deuxième traite des « groupes armés ». Le troisième et dernier point se penche sur la complexité des réponses apportées par les CCI en rapport avec ces questions.

Les défis liés à la transhumance

La transhumance des vaches joue un rôle-clé dans les dynamiques de cohabitation entre éleveurs, agriculteurs et chefs coutumiers de Fizi et Uvira. Au-delà d'être une activité saisonnière impliquant directement ces trois catégories d'acteurs, les interactions qu'elle engendre et les difficultés de règlement des litiges qu'elle crée fait de la transhumance l'un des viviers des conflits fonciers dans la région. L'activité se déroule entre mai et mi-octobre de chaque année lorsque des centaines d'éleveurs de bovins, en majorité des Banyamulenge et des Bafuliiru, traversent la région des moyens plateaux et s'installent dans la zone littorale du Lac Tanganyika, les montagnes de Ngandja et Milimba (ouest de Fizi) ainsi que dans la plaine de la Ruzizi. Dès lors que ces mouvements saisonniers concernent des milliers de bêtes[1] parcourant plusieurs groupements à la recherche de l'herbe fraîche, il se pose un certains nombre de défis. Si ces derniers permettent de comprendre la manière dont la transhumance se déroule, ils renseignent également sur son rôle dans l'émergence et l'activation des conflits locaux.

Le premier défi concerne l'inexistence des zones exclusivement réservées au passage des bêtes, la transhumance étant largement dépendante de l'évolution de la saison sèche et de la présence ou non de l'herbe. Par conséquent, dans les zones de transit, des disputes opposent régulièrement les bergers (majoritairement Banyamulenge dans Fizi) aux agriculteurs (surtout Babembe). Ces derniers les accusent de détruire délibérément leurs cultures et de ne pas les indemniser. Mais, au-delà de la dévastation des cultures, c'est la question des perceptions entre communautés qui demeure centrale. Nées des clivages liés à l'accès et à la gestion foncière, ces perceptions se sont construites puis enracinées dans l'histoire immédiate locale.

En effet, cette histoire reste marquée au cours de ces deux dernières décennies par les revendications Banyamulenge autour de l'exercice du pouvoir local (coutumier et administratif), remettant ainsi en cause les schémas traditionnels et modernes préexistants. Si cette prétention a échoué à l'issue de la tentative d'érection de Minembwe en territoire durant la rébellion RCD en septembre 1999, la tendance des Banyamulenge de devoir rompre les liens d'allégeance

1. Selon le service vétérinaire de Minembwe, les hauts-plateaux compterait près de 183.000 têtes de bovins, dont près de 90 pourcent se rendent en transhumance.

qui les lient aux chefs Bembe demeure l'un des éléments fondamentaux déclencheurs des tensions locales. La transhumance participe à ces tensions lorsqu'elle met aux prises les éleveurs Banyamulenge et les chefs coutumiers locaux. A défaut, par exemple, du paiement par ces éleveurs de la redevance coutumière (*itulo* en langue Bembe), comme cela a été le cas dans certains groupements de Fizi depuis la guerre de 1996, il devient évident que cet acte perçu comme une insoumission à l'autorité traditionnelle native chez les Bembe alimente les animosités.

Le deuxième défi est l'absence de document écrit, formalisant le paiement de l'*itulo* et clarifiant les effectifs exacts des cheptels. Comme résultat, lorsque dans de nouvelles entités de pacage, les éleveurs se voient assujettis à des impositions en termes de redevance, les tensions naissent et débouchent régulièrement sur des violences, comme dans le cas illustré ci-après. Courant août 2011 à Ngandja, plus de huit vaches furent volées par les villageois et il a fallu l'implication de l'administrateur de territoire lui-même, Célestin Mwanashima, pour que les éleveurs soient remis dans leurs droits. La personne attitrée à prélever l'*itulo*, dans la hiérarchie des chefs coutumiers, reste en plus d'une absence totale de formalisation écrite, une deuxième source de confusion. Si à plusieurs endroits, ce sont les chefs des groupements qui sont sensés en être les bénéficiaires directs, ce pouvoir leur est contesté par certains chefs de localités qui les accusent de détournement. La non-clarification des rôles dans l'organisation foncière traditionnelle contribue donc à entretenir cette confusion.

Enfin, les cas de vols de bétails par des éléments des Groupes Armés Étrangers (GAE) et des Groupes Armés Congolais (GAC) sont fréquents. Ces derniers revendent ensuite les bêtes volées sur les marchés et carrés miniers locaux. Le prix est souvent très vil et varie par exemple entre 50 et 100 USD pour une vache, tandis que le prix 'normal' varie entre 400 et 600 USD par vache. L'axe le plus frappé par ces rapines est la piste empruntée par les troupeaux partant de Minembwe à Milimba-Kilicha (vers Lubondja) où les FDLR et les maï-maï Yakotumba font régulièrement irruption.

Un des facteurs-clés de l'insécurité chronique régnant sur cet axe est le fait qu'à Ngandja alternent montagnes et plaines, forêt et savanes bordant le corridor sud reliant le sud de Fizi à la presqu'île enclavée d'Ubwari. Cette zone offre, par conséquent, d'énormes possibilités à ces milices d'y constituer des repaires. Leur implication dans la problématique de la transhumance constitue un aspect particulier des conflits au niveau local. D'abord – et dans un contexte de liens présumés entre certains « groupes armés » avec des communautés – les conflits nés de la transhumance renforcent les clivages entre ces dernières. En participant à la prédation par les milices locales, la transhumance alimente aussi la militarisation et le développement des mécanismes de protection intracommunautaire. L'aspect du pillage régulier des vaches par les « groupes armés » et du non paiement de l'*itulo* risquent par conséquent de constituer un motif de for-

mation de nouvelles milices rurales dans un contexte local où la vache est la base des interactions économiques dans les sociétés agropastorales.

Cet argument est confirmé par les événements qui se sont enchaînés courant août 2011 dans la collectivité de Ngandja lorsqu'une coalition de milices des Forces Nationales de Libération (FNL), Forces Démocratiques pour la Libération du Rwanda (FDLR) et maï-maï Yakotumba y vole près de 300 vaches appartenant à des éleveurs Banyamulenge. Bien que le chiffre exact ait fait l'objet de controverse[2], les faits se sont produits dans les villages de Mizinga et de Nyamukumo dans les hauts plateaux (sud de Fizi-centre). Des acteurs locaux indiquent qu'un groupe d'hommes armés a fait irruption à quatre heures du matin et a emporté du bétail vers une destination inconnue, tuant deux bergers. Le lendemain, le Colonel Kalume, commandant du 105ème régiment basé à Lulimba, indiqua la récupération de quelques bêtes par les FARDC sans en préciser le nombre. Quelques jours après, des éléments armés reconnus comme des Banyamulenge se lancèrent à leur tour à la traque des pillards et des vaches volées et réussirent, après s'être affronté aux maï-maï à récupérer une trentaine.

Dans le territoire d'Uvira, la transhumance pose essentiellement deux problèmes. Le premier, à l'instar de Fizi, est l'absence de pâturages modernes, clôturés et démarqués des zones de culture. Comme conséquence, la compétition s'est accrue entre agriculteurs et éleveurs pour gérer les rares espaces parfois destinés aux cultures. C'est ce qu'on observe notamment à Ndunda (sud de Sange). En plus de la rareté des terres, le second problème est la spéculation que les chefs coutumiers locaux en font. A Kahanda et Biriba (au-dessus de Luberizi), des sources locales rapportent que le chef de la collectivité de la plaine de la Ruzizi, Bernard Kibinda, aurait vendu à des éleveurs plusieurs hectares de terres destinées aux cultivateurs Fuliiru. Pour conclure ces marchés et se laver de tout soupçon, ces éleveurs passeraient par des personnes interposées, membres de la notabilité locale.

C'est pour protester contre ces ventes illégales et les tentatives de bornage des lopins de terre achetés que les populations de Luberizi ont procédé à une marche de protestation courant juin 2010. Elles ont réussi à s'opposer aux manœuvres d'occupation des terres par ces éleveurs. La même dynamique s'observe courant juillet 2011 entre Katogota et Luvungi où les autorités coutumières sont accusées d'avoir attribué à des politiciens et opérateurs économiques d'Uvira les terres jadis exploitées et occupées par des populations alors en

2. Une controverse plane sur le nombre exact de bêtes volées. Le comité des éleveurs évoquait trois mille têtes emportées par des hommes armés identifiés comme des éléments coalisés du groupe Yakutumba, des FNL burundais et des FDLR. La société civile de Fizi avança le chiffre de mille bêtes volées.

déplacement. Dans la phase de retour, des conflits fonciers opposent ces populations retournées aux autorités, politiciens, opérateurs économiques et nouveaux acquéreurs de terres. Suite à ces conflits fonciers, le Chef de Groupement de Lemera, Edmond Rudidika, fut même démis de ses fonctions par l'administrateur du territoire d'Uvira Wabunga Singa Zébédée, mais il refusa de quitter son poste.

La question de la transhumance déborde les simples interactions entre éleveurs et agriculteurs et engendre, à de nombreux endroits, des disputes autour des intérêts économiques que génère l'activité. Les exemples des mécanismes de prédation mis en place par les « groupes armés » et l'implication des chefs coutumiers de Fizi et Uvira en sont révélateurs. Avant d'aborder les réponses locales apportées à cette question par les CCI, l'analyse voudrait placer une attention particulière sur la problématique des « groupes armés » dans Fizi et Uvira. La manière dont ces groupes continuent à influer sur les dynamiques sécuritaires et perturbent la cohabitation intercommunautaire est abordée dans le point suivant.

« Groupes armés » locaux, insécurité et prédation

Deux remarques importantes peuvent être faites au sujet de l'insécurité et de la prédation consécutives à l'activité des « groupes armés ». D'abord, malgré le lancement des opérations militaires menées par les FARDC contre les GAC et les GAE à travers les opérations Kimia II et Amani Leo[3], un bon nombre de ces groupes existant avant ces opérations demeurent opérationnels[4]. D'autres se sont créés voire renforcés dans la zone. La seconde remarque concerne les reconfigurations à l'intérieur même des FARDC et leur impact sur la (sur)vie des « groupes armés » locaux. Ces deux éléments étant fortement interdépendants, une analyse du contexte sécuritaire et militaire à Fizi et Uvira ne peut actuellement les apprécier de manière isolée.

A la suite des opérations de traque des GAC et des GAE, leurs principales bases militaires ont été démantelées. Autre résultat, cette pression a abouti à l'intégration volontaire dans les FARDC d'autres éléments sortis des milices

3. Les opérations Kimia II se sont déroulées de janvier 2009 à décembre 2009 pour laisser la place à Amani Leo lancé en janvier 2010.

4. Des 17 « groupes armés » existants dans Fizi et Uvira en mars 2010, six ont officiellement intégrés les FARDC : les maï-maï Zabuloni, Hagarara, Mahoro, Ntamushobora, Kapopo et les FRF. Quatre groupes demeurent actifs à savoir les maï-maï Yakotumba, Fujo Zabuloni, Mulumba et les Twigwaneho. Les sept « groupes armés » restant se sont soit ralliés soit dilués dans six nouveaux groupes, tels que le groupe armé formé par Bede Rusagara (Marungu), celui d'Abdoul Bupanda (Lubarika vers Kashenyi), le groupe d'Ebwela, de Aochi, de Chochi (Rugezi) et les résidus des FRF autour de Tawimbi (Bijombo).

locales, sans avoir mis un terme à l'activisme des milices locales. Le succès du démantèlement militaire des « groupes armés » peut être considéré avec beaucoup de précaution pour plusieurs raisons. Premièrement, parce que la conduite des opérations militaires ne s'est pas achevée par la capture ni la reddition des miliciens à la suite d'une quelconque pression militaire exercée sur eux.

Deuxièmement, ces opérations ont été menées parallèlement aux négociations entre l'état-major général des FARDC, la 10ème région militaire et les brigades FARDC opérant dans la zone de Fizi-Uvira. C'est dans ce cadre que s'est inscrite à Uvira, par exemple, la visite du Ministre National de la Défense et Sécurité, Charles Mwando Simba, en août 2010 à Uvira. Dans ses échanges avec les acteurs sociaux et les notables d'Uvira, il a évoqué notamment les questions d'ordre sécuritaire dans la région et leur a recommandé de convaincre les « groupes armés » encore actifs à rejoindre le processus d'intégration au sein des FARDC.

Troisièmement, cette double stratégie adoptée par la hiérarchie militaire, couplant l'usage de la force à la négociation a sans doute porté des fruits. Certains miliciens comme Assani Ngungu « Ntamushobora » (Fuliiru), Jackson Muzuri (Munyamulenge) ont ainsi rejoint les FARDC. En janvier 2011, ce fut le tour des Forces Républicaines Fédéralistes (FRF) de marquer leur accord pour s'intégrer dans l'armée nationale. A l'issue des négociations avec le gouvernement, ce dernier a accepté de répondre favorablement à leurs « revendications ». Début février 2011, près de 500 ex-combattants FRF se sont regroupés à Minembwe centre en attendant leur intégration au sein des FARDC. Au même moment, des postes de commandement ont été confiés à leurs leaders, à l'exemple du Colonel Michel Rukundo « Makanika », occupant actuellement les fonctions de commandant adjoint des opérations Amani Leo au Sud-Kivu.

Dans ce sens, l'intégration dans les FARDC à la faveur des négociations avec le gouvernement s'est muée en une sorte de chantage, que ce soit en termes de revendication des grades militaires élevés que de toute autre forme d'obtention de gains économiques et politiques. Cette relation de profit vis-à-vis du pouvoir central a dès lors produit des effets inverses : la poursuite de l'activisme de certains « groupes armés » qui s'estiment « lésés » et la naissance de nouvelles milices dans l'optique de négociation pour bénéficier de nouvelles opportunités et espaces de pouvoir. Le cas de Baleke, un lieutenant-colonel dissident des FARDC, est illustratif. Nommé au poste de chargé des opérations dans Amani Leo, il estime courant 2010 que ce poste ne lui convient pas et rejoint en août 2010, la milice de Fujo Zabuloni basée dans les moyens plateaux d'Uvira.

L'autre exemple est celui de la milice Yakotumba : fin octobre 2010, il intègre officiellement et pour la nième fois les FARDC, quelques jours seulement avant des affrontements violents qui opposent le 4 novembre 2010, ses miliciens aux militaires de la 12ème brigade intégrée, en pleine cité de Baraka. Dès lors, cette milice est toujours active, procédant par des actions de guérilla dans l'Ubwari et

les montagnes surplombant Kananda. Elle s'est illustrée particulièrement en janvier 2011 lorsqu'elle s'est emparée de Fizi-centre causant une dizaine de morts et le déplacement de milliers de villageois. Puis, très récemment début octobre 2011 lorsqu'elle crée des embuscades sur la route de Fizi, tuant onze voyageurs après avoir incendié le véhicule d'une ONG locale, Ebenezer.

Au-delà de l'échec des négociations avec le gouvernement, les dissensions intrabembe seraient aussi à la base de la persistance de ce groupe. Son aile politique, le Parti d'Autodéfense et de Résistance Congolaise (PARC) et les Patriotes Résistants Maï-Maï (PRM) font clash le 10 août 2011. La prise en otage à Ngalula (30 km de Misisi) par des éléments du PARC de l'administrateur adjoint du territoire de Fizi, Frédéric Kasindi Kati, lui-même partisan du parti des PRM marque profondément l'ampleur de ces dissensions. Les ravisseurs de l'aile du PARC réclameraient 50 carats d'or pour le libérer.

Comme on peut le remarquer, les négociations et les dissensions internes n'expliquent pas à elles seules la persistance de ce groupe. Les gains économiques dans un contexte inchangé de « *militarisation des ressources du Congo* »[5] en demeurent l'une des motivations essentielles de telle sorte qu'elles déterminent les alliances avec d'autres « groupes armés » locaux, voire conduisent à des scissions internes ou à la naissance de nouveaux groupes. Comme résultat, Ebwela, un ex-commandant de Yakotumba fait dissidence de ce dernier et crée courant 2011 sa propre milice. Celle-ci est réputée pour ses exactions contre des civils à Mukera, Simbi, Rugezi. Début août 2011, dans le village de Kibanga (15 km de Kazimia), les éléments d'Ebwela y font irruption et ravissent trois vaches aux éleveurs en transhumance. Le même jour, les vaches volées sont vendues dans le nouveau site minier d'or de Makama à près de 20 km de Nemba, où il ne s'observe ni la présence des FARDC, ni celle de la Police Nationale Congolaise.

Dernier aspect de la présence milicienne dans Fizi et Uvira : la trêve dans les opérations de traque des GAC et GAE à la suite du processus de restructuration des brigades FARDC en régiments[6], initiée depuis janvier 2011. Cette nouvelle reconfiguration de l'armée a produit trois conséquences majeures. D'abord, il a laissé un vide militaire dans les zones jadis sous contrôle FARDC, dès lors occupées par les « groupes armés » opérationnels. Deuxièmement, cette situation a ouvert une nouvelle fenêtre d'opportunités pour des groupes résiduels et

5. Vlassenroot Koen et Raeymaekers Timothy, *Conflit et transformation sociale à l'est du Congo*, Gent, Academia press, 2004, p. 27.

6. En remplaçant les brigades constituées théoriquement de 3.500 à 4.000 hommes, les autorités militaires congolaises ont entamé une réforme des commandements militaires en optant, fin 2010, pour des régiments plus légers de 1.200 hommes. L'un des objectifs de cette réorganisation est officiellement d'obtenir des troupes plus légères, plus efficaces et faciles à commander.

éloignés de la ligne de front, en leur permettant de se rapprocher des principaux axes routiers et de ravitaillement. C'est ce qui explique dans une large mesure les fréquentes attaques ciblant les convois commerciaux et humanitaires, notamment sur la route nationale n°5, dans la plaine de la Ruzizi et la foret dite 17 (ouest de Fizi-centre). Se basant sur des nombreux témoignages des habitants de Sange en territoire d'Uvira, les FDLR ont repris, comme par le passé, le commerce (de chanvre et du bétail) entre Kitoga-Masangu (hauts-plateaux) et Kitembe (moyens plateaux d'Uvira).

Enfin, la constitution des régiments a accentué les clivages et la compétition pour l'accès aux postes de commandement des nouvelles unités. Un cas peut être cité en exemple : mécontent de ne pas commander le 105ème régiment, alors qu'il occupait quelques mois auparavant le poste de commandant du 43ème secteur opérationnel dans Amani Leo, le colonel Nyiragire Kulimushi, alias *« Kifaru »,* quitte le centre de recyclage de Kananda (près de Fizi-centre) dans la nuit du 11 au 12 juin 2011 avec 200 militaires. Il gagne les collines de Mitamba, dans les moyens plateaux de Bijombo. Après plusieurs semaines de négociation avec sa hiérarchie militaire, il se retrouve au centre de Luberizi le 7 juillet avec une centaine d'hommes de troupes pour y poursuivre la formation. Le reste de ses hommes ayant fait défection à Kananda puis disparus dans la nature !

En examinant les questions de la transhumance des vaches et des « groupes armés », l'analyse a voulu aborder deux caractéristiques de la société locale qui alimentent de manière récurrente le contexte de crise et de conflit. Étant donné le caractère prioritaire donné à ces deux aspects des conflits par les membres des CCI, le point suivant traite des résultats et obstacles que ces derniers rencontrent dans leurs efforts de construction de la paix au niveau local.

Complexité des réponses apportées par les CCI

Pour offrir une alternative face à la recrudescence des conflits liés à la transhumance et à la persistance des « groupes armés », les CCI ont été mis en place à Baraka, Bukavu, Minembwe et Uvira. Après des séances de formation sur la négociation, la médiation et le plaidoyer ainsi que sur la gestion financière et des projets, les membres de ces structures locales mettent en œuvre, depuis juin 2011, un projet de transformation des conflits avec l'appui des partenaires de Life & Peace Institute, ADEPAE et RIO. Les CCI se réfèrent à une logique d'implication des membres des communautés elles-mêmes dans la recherche des solutions aux conflits qui les opposent. En intervenant de manière préventive sur la dimension locale des conflits, ces mécanismes locaux se présentent comme des espaces de recherche des solutions aux enjeux-clés des conflits. Dans une région où la transhumance est au centre des conflits intercommunautaires, les CCI ont initié plusieurs rencontres d'échanges avec les acteurs-clés, à Fizi. A l'issue des rencontres de septembre 2010 et février 2011 regroupant des

représentants des éleveurs, des agriculteurs et des chefs locaux (coutumiers et administratifs), des accords ont été signés dans le but de réglementer la transhumance[7] dans les deux territoires.

Bien que le respect de ces accords se heurte encore à quelques difficultés d'application, ils demeurent une des solutions appropriées pour formaliser le contexte de réalisation d'une activité jadis fondée sur l'oralité. Cette formalisation est sensée réduire les risques et les tensions nés des pratiques opportunistes de certains acteurs locaux en tenant compte des sensibilités autour des enjeux à la fois économiques, sociaux et sécuritaires liés à la transhumance. A travers les CCI, la vulgarisation de ces accords auprès des chefs coutumiers, des autorités politico-administratives, des éleveurs et agriculteurs du littoral du Lac Tanganyika, des moyens et hauts plateaux débute en juin 2011. Comme principaux résultats, l'implication de certains chefs coutumiers locaux, eux-mêmes signataires des accords et membres des CCI, dans les activités de vulgarisation est un début d'appropriation des mécanismes locaux de règlement des litiges.

Une autre avancée positive concerne le référencement aux CCI de certains cas de conflits liés à la transhumance et portés auprès des autorités locales. A ce titre, les CCI s'offrent de plus en plus comme des espaces de dialogue pouvant aider les communautés à dépasser leurs apriori et préjugés. C'est dans ce sens qu'ils initient des actions de médiation et de négociation entre parties, par exemple entre les protagonistes. Au moment-clé de la transhumance, l'une des séances de médiation qui a permis de réduire les tensions entre éleveurs et chefs coutumiers de Fizi autour du (non)paiement de l'*itulo* s'est tenue le 17 août 2011 à Baraka, en présence de l'administrateur du territoire, Célestin Mwanashima. L'une des recommandations issues de cette rencontre est que les parties signataires s'engageaient à respecter les prescrits des accords et à impliquer les comités des éleveurs et des agriculteurs dans les règlements des litiges liés à la transhumance. Comme résultat, le comité des éleveurs des moyens-plateaux s'attela à collecter une dizaine de vaches remises aux chefs coutumiers locaux.

Mais localement, il s'avère que certains aspects ont une influence non négligeable sur les dynamiques liées à la gestion apaisée de la transhumance telles que prônées par les accords en cours de vulgarisation.

L'immensité et parfois l'enclavement total de certaines parties des territoires de Fizi et Uvira constituent un premier handicap. Vaste de près de 15.786 km^2 (Fizi) et 3.148 km^2 (Uvira), la majeure partie de ces territoires forme les moyens

7. Ces accords faisaient suite à ceux signés à l'issue d'un atelier organisé à Baraka, du 17 au 18 juin 2010 dans le cadre de Comité de Gestion des Conflits Agro-pastoraux, portant sur « la problématique de la redevance coutumière (*itulo*) sous toutes ses formes en territoire de Fizi ».

et hauts plateaux, zone de départ de la transhumance. C'est à partir des villages situés dans cette région très enclavée que les éleveurs gagnent les groupements situés sur le littoral. Cela suppose qu'ils doivent parcourir plusieurs groupements à la fois et qu'au cours de leur trajet, ils ne sont pas stables sur une seule partie du territoire.

Le contrôle de cette mobilité constitue le deuxième problème. Lors de leur passage, si des arrangements avec certains chefs coutumiers sont porteurs d'une certaine stabilité au niveau local, ils ne vont pas toujours de soi. Le passage d'un groupement à l'autre sans un protocole d'accord préalablement écrit attestant que l'éleveur est en règle avec les chefs locaux est source de tracasseries et d'animosités lors du passage des bêtes. Bien que les accords soient actuellement en cours de vulgarisation et ne soient pas encore inscrits par toutes les parties dans les pratiques courantes de réglementation de l'activité, ils n'ont pas en soi une valeur juridique. Ce qui consolide la tendance selon laquelle les régimes fonciers traditionnel et moderne demeurent deux entités duales. En reconnaissant le caractère novateur des accords signés et la nécessité d'établir des modalités pratiques de règlement de la transhumance basées sur des principes coutumiers, la question est celle de réfléchir sur les mécanismes de son applicabilité en faisant de ce protocole une loi imposable aux différentes parties.[8]

La seconde problématique dominante à laquelle les CCI se focalisent concerne l'épineuse question des « groupes armés ». L'approche de cette question demeure extrêmement sensible du fait de leur extrême mobilité, du cachet ethnique qu'ils revêtent et de la nécessité d'impliquer les autorités politiques et militaires situées à différents niveaux dans les stratégies de « négociation » avec ces groupes. Le cachet ethnique renvoie ici aux rumeurs d'interconnections entre les communautés locales (d'où émanent les membres des CCI) et les milices locales. Dans ce contexte, le risque d'être accusé de complicité devient grand. D'où le besoin d'affiner les stratégies d'approche afin de ne pas tomber dans le piège de la manipulation des antagonismes existants autour de ces groupes. Sans vouloir détailler en profondeur les efforts des membres des CCI, ces derniers ont été, à plusieurs reprises, impliqués dans les négociations entre les autorités et les FRF ainsi que l'amorce des contacts avec la milice d'Aochi dans les hauts plateaux. Cependant, beaucoup d'efforts doivent encore être déployés dans ce sens.

8. Dans les prochaines années, les CCI envisagent d'impliquer les autorités provinciales du Sud-Kivu afin qu'elles initient un édit provincial émanant des accords sur la gestion de la transhumance.

Conclusion

Partant des deux principales priorités en termes de transformation des conflits identifiées par les délégués des communautés lors du DIC de mars 2010, cet addendum au rapport de recherche sur les conflits à Fizi et Uvira a voulu aborder les dynamiques actuelles en rapport avec ces priorités. Il les place ensuite en perspectives par rapport au travail des CCI. Les éléments présentés ici – et qui n'ont été ni lus ni commentés par les membres des communautés locales – constituent par conséquent un supplément (et une actualisation) de certaines informations contenues dans le rapport principal.

L'analyse se penche d'abord sur la transhumance qu'elle présente comme l'un des moteurs des conflits fonciers et du développement des perceptions négatives entre communautés. Les interactions qu'elle engendre entre acteurs, qu'ils soient civils, autorités locales ou éléments des milices encore opérationnelles, illustrent la dimension conflictuelle que revêt cette activité. En présentant ensuite les dynamiques en rapport avec les « groupes armés » et la relation qui les lie à la transhumance, ce point traite de la manière dont les opérations de traque de ces groupes ne les ont pas éradiqués. Jointes à d'autres facteurs, ces opérations (et) semblent, bien au contraire, avoir créé un dynamisme nouveau au sein des milices locales. Le contexte des négociations avec ces « groupes armés » et de constitution des régiments FARDC entamé en janvier 2011, n'a fait que donner à ces acteurs armés des possibilités de renégociation de leurs positions, pour finalement accentuer leur maintien en statu quo.

Enfin, un certain nombre d'évolutions positives s'observent en se focalisant sur le travail mené par les CCI dans l'implication des acteurs-clés (autorités coutumières et administratives, agriculteurs et éleveurs) en termes de signature des accords sur la transhumance et leur vulgarisation. Il en résulte un début de formalisation d'un secteur longtemps géré dans l'oralité, marquant aussi un début d'appropriation locale des mécanismes de régulation non violents. Que ce soit pour la gestion apaisée de la transhumance que pour le démantèlement des « groupes armés », les défis à relever restent immenses avant le retour à la paix dans Fizi et Uvira, deux territoires formant une « zone rouge » dans les Kivu.

A fin de contribuer à la transformation des conflits dans les Kivus, le Life & Peace Institute (LPI) renforce des partenaires locaux pour qu'ils deviennent des Centre Professionnels de Transformation des Conflits. L'une des approches clés est la facilitation des processus de changement constructifs à travers la Recherche Action Participative (RAP). Dans une RAP, tous les acteurs concernés sont engagés dans un processus d'analyse des causes et conséquences d'un conflit, ainsi que dans l'identification de futures actions constructives. Ainsi, la recherche déclenche un processus transformatif et non-violent.

Au-delà des « groupes armés » est le résultat d'un processus de RAP, effectué par trois organisations congolaises, ADEPAE, Arche d'Alliance et RIO, avec l'appui technique et financier de LPI.

Le premier objectif de recherche était d'arriver à une profonde compréhension des causes des conflits qui opposent les communautés locales, en tenant compte des aspects historiques et sous-régionaux.

Deuxièmement, la recherche voulait susciter l'intérêt des acteurs locaux à transformer ces conflits positivement.

Ce rapport de recherche donne un aperçu des constatations de cette RAP. Il intègre les commentaires soulevés par les communautés concernées, lors des multiples restitutions des résultats de recherche au cours de ce processus.



Life & Peace Institute
Eddagatan 12
SE-753 16 Uppsala, Sweden
www.life-peace.org
ISBN 91-87748-96-7

Life & Peace INSTITUTE